

OLYMPE BHÊLY-QUÉNUM

**un
piège
sans fin**

roman

STOCK

UN PIÈGE SANS FIN

DU MÊME AUTEUR

En préparation :

FORCES OBSCURES, *roman.*

OLYMPE BHÊLY-QUÉNUM

UN PIÈGE SANS FIN

roman

LIBRAIRIE STOCK
Delamain et Boutelleau

6, rue Casimir Delavigne
PARIS

NEWARK
DANA LIBRARY

*De cet ouvrage il a été tiré à part sur vélin chiffon
du Marais, cinquante exemplaires numérotés et cinq
exemplaires hors commerce marqués H. C.*

Tous droits de reproduction, traduction et d'adaptation,
réservés pour tous pays.

© 1960, by Librairie Stock.

A Marie-Antoinette
et à Maryvonne QUÉNUM,
je dédie ce livre.

O. B.

« Sachez et croyez fermement
que votre vie doit être une mort
continuelle.

L'Imitation
de Notre Seigneur Jésus-Christ.

« Dans certains états de l'âme
presque surnaturels, la profon-
deur de la vie se révèle tout
entière dans le spectacle, si ordi-
naire qu'il soit, qu'on a sous les
yeux. »

Baudelaire.

I

C'ÉTAIT UN NOIR de taille moyenne, à la peau ternie et desséchée par la misère. Chétif, le corps squelettique, la tête osseuse, il avait un visage d'enfant rachitique qu'allongeait une petite barbe sale, poussiéreuse, humide de bave et de sueur.

Je le rencontrai un jour au cours de mes longs voyages à travers le Dahomey ; son physique attira vivement mon attention et je l'abordai. Ses beaux yeux noirs et brillants traduisaient la fuite et la poursuite ; je devinai qu'il n'avait pas la conscience tranquille ; je lui souris, mais à ma grande surprise, il eut un brusque sursaut, s'apprêtait à se sauver quand je lui dis avec douceur, en dialecte fon, de ne pas avoir peur de moi :

« Je ne suis pas de la Police, crois-moi sur parole ; viens avec moi sans hésiter, car tu as faim. »

Il opina de la tête, me suivit à Zado, ferme ancestrale où je lui offris l'hospitalité selon la coutume de la région.

Après la toilette et le repas pendant lequel il mangea avec un étrange appétit, mon hôte me dit son nom, laissa

s'exhaler un profond soupir, baissa les yeux d'abord, comme si le récit qu'il allait commencer eût été une accumulation de mensonges ; mais c'était pour ne plus cesser ensuite de plonger son regard dans le mien au fur et à mesure qu'il se sentirait revivre sa vie.



« Je suis un homme comme les autres, commença-t-il : j'avais un père, et ma mère vit encore. Mon père s'appelait Bakari ; il était grand, fort et robuste ; véritable homme du Nord, il avait toujours la tête rasée et luisante, portait une jolie petite barbe plus soignée que la mienne. Propriétaire de troupeaux de bœufs et de moutons, il était en outre pâtre comme la plupart des gens de sa race ; il avait aussi un champ assez vaste évalué plus tard à vingt-deux hectares par Tertullien dont je vous parlerai.

Nous ensemencions notre terre de maïs, de mil, de fonio, de haricots et d'arachides, nous y plantions du manioc, de la patate et de l'igname. Nous avions aussi — mais nous les avons encore ! — un petit potager et une orangeraie.

Ma mère, ma pauvre vieille Mariatou, est aussi une femme du Nord : grande, souple, avec des muscles longs sous sa peau d'ébène bien travaillée, et ses cheveux toujours joliment nattés sur sa petite tête ronde, à la manière des femmes de la région ; ma mère a de jolis yeux noirs dont le blanc est immaculé ; on dit chez moi que je ressemble plutôt à elle qu'à mon père, et j'en suis vraiment fier parce qu'elle est belle et j'aimais la contempler.

Mais Bakari et Mariatou eurent encore d'autres enfants : il y avait Bouraïma et il y a Séitou ; l'un était mon frère, l'autre est ma sœur. Bouraïma mourut à l'âge de dix-sept ans, peu après la fin de la guerre¹, par suite d'une maladie

terrible apportée dans le Nord par des gens du Sud ruinés qui, après les désastres, étaient venus chercher la fortune et le repos dans nos régions. Quant à Séitou, son histoire ressemble à celle de la plupart des jeunes filles belles et chaudes de mon pays.

C'était huit ou neuf ans après la mort de Bouraïma ; Séitou allait avoir dix-neuf ans et moi dix quand un jour, un toubab, un blanc venu du Sud arriva à Kiniba. C'était un certain monsieur Tertullien exerçant je ne savais quel métier... Il vit Séitou qui lui plut ; il l'aima et elle s'éprit de lui. Tertullien dit alors au chef du canton de Founkilla de faire auprès de mon père les démarches nécessaires pour qu'il pût emmener Séitou dans le Sud en qualité de maîtresse et de servante. Tout marcha bien, Tertullien rejoignit Cotonou avec ma sœur ; il envoyait des cadeaux et même de l'argent à mes parents. De Cotonou le couple partit pour le Cameroun. Quinze mois après leur départ de Kiniba, j'appris que ma sœur avait accouché d'un garçon. Nous étions tous très heureux, et moi, pendant presque toute une année, je me sentais porté aux nues parce que j'étais devenu oncle. Deux ans après la naissance de mon neveu nommé Rémy, ma sœur accoucha de jumeaux : Jean-Claude et Mireille. Six mois après cet heureux événement, notre père descendit vers le Sud pour y rendre visite aux enfants et à leurs parents. Là-bas Séitou lui apprit que son « mari » était rentré chez lui en France, en colère parce qu'il ne pouvait faire l'amour avec elle sans qu'il y eût de conséquence dont les résultats étaient ces gamins de sang mêlé. Tertullien retourna dans sa patrie en abandonnant sa femme et ses enfants, sous prétexte qu'il détestait la honte et l'humiliation, selon son propre aveu. Car à l'entendre c'est, aussi bien dans son pays que dans sa race, une avanie que de s'unir à une négresse au point d'en avoir des enfants. Ma sœur, malgré les insistances de notre père, refusa de revenir chez nous, dans le

Nord où, comme nous le ferons plus tard, nous les aurions, elle et ses trois enfants, enveloppés de tous les soins et de toutes les tendresses dont nous nous sentions capables pour eux. Tertullien n'écrivait plus à personne, n'envoyait rien à ses enfants, et Séitou dut travailler rudement, voire se prostituer pour les élever, jusqu'au jour où un jeune homme de Conakry, venu au Cameroun, la vit et l'aima à son tour. Camara l'emmena dans son pays avec ses enfants et l'épousa. Je reviendrai sur cette histoire importante qui joua un rôle assez remarquable dans ma vie de jeune homme.

Donc, à dix ans, j'étais seul avec mes parents comme si j'eusse été fils unique ; je détestais de me sentir ainsi ; je voyais les fils uniques jouer leur rôle d'égoïstes ; j'ai connu des copains qui auraient voulu être comme eux ; Camara aussi en a connu et m'en a parlé, et, même maintenant, je ne puis m'empêcher de haïr tous ces sœurs et frères aînés qui aiment jouer les filles et les fils uniques tout simplement parce qu'ils sont les aînés. Cette haine m'amenait à regretter que mon père et ma mère n'eussent pas eu d'autres enfants, ou que mon père ne fût pas polygame.

En tout cas, à dix ans, j'aidais mes parents à cultiver une partie de nos champs, à l'ensemencer, à en récolter les produits ou à conduire nos bêtes au pâturage.

La houe sur l'épaule, la main armée d'un coupe-coupe, nous partions au champ de grand matin. L'herbe encore humide de rosée aspergeait nos pieds, et notre corps à moitié vêtu, ce qui nous désengourdissait avant l'arrivée au champ.

Là-bas, nous débroussions les mauvaises herbes, coupions les arbustes inutiles. Je revois encore les lames tranchantes de nos machettes s'abattre furieusement sur les hautes herbes et les buissons qui s'écroulaient. Tout ce qui était sans importance cédait devant nous à mesure que nous nous enfoncions dans la brousse épaisse étouffant la terre.

Le travail était plus intéressant et plus gai les jours où

mon père invitait ses amis à venir nous aider. Les coupe-coupe s'élevaient et se jetaient sur la plaine de verdure profonde où ils pratiquaient de larges entailles ; les fers brillaient, se croisaient comme dans une danse guerrière. Il y avait, quelquefois, des femmes et elles n'étaient pas les moins courageuses ; leur acharnement contre la brousse n'avait d'égale que leur haine quand, vieilles filles déçues et aigries, elles deviennent neurasthéniques ou, mariées, elles se laissent aller à la susceptibilité et à la jalousie. Je les regardais travailler et leur zèle m'effrayait. Lorsqu'il y avait des petits enfants âgés de sept à huit ans, leur rôle consistait à chanter et à battre la mesure en se servant d'une baguette en bois et d'une vieille lame de houe, mais bien souvent de deux baguettes seulement. Leur musique nous ragaillassait, nous faisait accélérer le travail d'une manière étonnante.

Nous avions ainsi de l'avance sur le soleil s'élevant devant nous d'un coin de la terre, derrière quelque baobab énorme, ou un grand fromager ou un kapokier gigantesque : cela dépendait de la partie du champ que nous débroussions. Les oiseaux qui, de grand matin, saluaient sans enthousiasme notre départ au champ, faisaient alors vibrer la nature tout entière de leur orchestre, heureux de voir le ciel s'inonder de lumière d'or. Le soleil commençait à brûler de ses rayons déjà pénétrants nos dos courbés et nos têtes penchées vers la terre.

Nous nous redressions pour le déjeuner. Nous mangions de l'igname cuite à l'eau, du manioc grillé, de la patate frite que nous apportait ma mère toujours occupée par les travaux domestiques ; il y avait aussi des noix de coco, de l'arachide cuite dans de la cendre chaude ou dans du sable, et beaucoup de fruits.

Nous laissions choir nos outils à l'endroit du champ où nous étions quand ma mère nous appelait, et nous nous ruions, le corps baigné de sueur, le cœur battant, le ventre

creux et palpitant, vers la patronne. Elle nous servait en souriant, en plaisantant et en riant ; tout le monde lui faisait des compliments, lui parlait de la richesse des terrains de son mari :

« Je parie que Bakari a pour cette terre autant d'amour qu'il en a pour sa femme, disait Assinni.

— Ses champs remplacent pour lui toutes les femmes qu'il aime et fuit à la fois, parce qu'il ne veut pas être polygame, disait Anoutcha, la femme de Boubakar.

— Penses-tu ! Bakari est le plus grand polygame de Kiniba : il a des troupeaux où il possède plus de vingt vaches et trente chèvres », disait Mouctar.

Les gens riaient, plaisantaient, riaient encore, mangeaient, buvaient, puis nous nous remettions au travail avec ardeur. Le soleil poursuivait implacablement sa course à travers le ciel ; la sueur perlait à notre front, ruisselait sur notre corps et dégoulinait sur la terre gris rouille et fumante à mesure que nous nous enfoncions dans la brousse.

A l'heure du dîner, nous mangions les mets apprêtés par ma mère. C'étaient des calebasses de couscous, de pâte de maïs, de mil et de manioc, des terrines de calalou, de sauces épicées où, avant d'être servis, nous dévorions des yeux les nombreux morceaux de viande de cabri ou de poulet. Il y avait aussi des grillades d'agoutis que ma mère nous apportait avec des boules d'akassa, du piment moulu, des rondelles de tomate et d'oignon, du sel et du citron... Nous mangions avec un appétit dont la satisfaction se manifestait ensuite dans la résonance de nos voix, dans l'extraordinaire éclat des rires dont nous emplissions le ciel, les champs et la brousse environnante.

La vie était belle, l'existence facile ; nous travaillions jusqu'à la tombée de la nuit, puis nous rentrions, mon père et moi, accompagnés de nos travailleurs : ils prenaient leur repas du soir avec nous avant de rentrer chacun chez soi.

Six ou sept journées de travail pareilles à celle-là, et nos vingt-deux hectares étaient débroussés avec netteté.

La terre ainsi travaillée était laissée pendant une bonne semaine, livrée aux bienfaits du soleil qui l'embrassait ; après quoi mon père et moi retournions au champ pour allumer un grand feu de brousse. C'était un spectacle. Nous faisons des tas d'herbes sèches en nous aidant de grands bâtons fourchus et de tridents, puis nous allumions le feu dans l'un des tas ; à l'ignition, nous mettions de la braise dans une poignée d'amadou et portions ainsi le feu à tous les autres tas d'herbes et de branchages. Soudain, des crépitements de brindilles commençaient de se faire entendre avec précipitation ; le bois sec craquait, le bois vert sifflait, hurlait, l'incendie s'agrandissait, enflammait et embrassait les dunes d'herbes et de branchages, flamboyait, rampait en consommant tout sur son passage jusqu'à atteindre les autres tas allumés ou non allumés. Le feu ronflait, s'enflait, grondait, explosait ; l'espace tremblait de ses détonations, la conflagration progressait dans un jaillissement d'étincelles extraordinaires. Le peuple des oiseaux et des insectes, pris de panique, s'élevait au-dessus du feu et s'enfuyait, tandis que d'autres oiseaux, plus courageux, tournoyaient dans l'air où ils happaient des insectes.

Naturellement, le vent nous favorisait ; quand il devenait faible pour quelques instants, au lieu de notre champ nous ne voyions qu'un désert de flammes couleur de sang, épaisses et mouvantes entre la terre absolument invisible et une vaste plaine aérienne de fumée noirâtre et opaque.

Nous surveillions ce feu de brousse jusqu'à sa complète extinction, c'est-à-dire au moment où, arrivé aux limites des champs marquées par des fossés, il ne trouvait plus de combustible.

Une semaine plus tard, nous retournions aux champs avec nos travailleurs encore invités. Nous étions armés de

coupe-coupe, mais nous avions aussi nos houes qui étaient, pour la circonstance, les outils les plus utiles.

Souvent, c'était le matin de bonne heure ; le soleil, comme on dit dans mon pays, « sommeillant dans la gueule du caïman de l'horizon », ne rougeoyait pas encore le bout du ciel. Nous nous penchions sur la terre, les mains serrées autour du manche de notre houe à grand soc, et le travail commençait. Les socs s'enfonçaient profondément dans la terre fertile, qu'ils retournaient. Ainsi courbés, les jambes écartées, nous avançons par à-coups comme des chenilles, en creusant des sillons profonds et en formant des billons hauts et parallèles qui, peu à peu, couvraient et bossuaient le champ. La terre exhalait une odeur que je trouvais exquise, mais de fait, c'était un parfum indéfinissable qui flottait dans l'air où il se mêlait avec une mer de fumée diaphane sortant de la terre sans cesse retournée, et où nous nous déplaçons avec ardeur.

Combien de temps durerait ce travail ? Une semaine ? Quinze jours ? Je ne m'en souviens plus. Je me rappelle seulement, — comme cela se passera plus tard quand moi aussi je serai un homme, marié, père de famille et héritier des terrains paternels —, que des femmes, les unes armées de piquets, les autres avec des calebasses remplies de grains, nous suivaient comme nos ombres. Les unes, à l'aide de leurs piquets, creusaient sur les billons des petits trous dans lesquels les autres laissaient tomber quelques grains et les fermaient ensuite d'un léger coup de talon : elles procédaient ainsi à la semaille.

Lorsque quelques jours plus tard les premières feuilles, ayant déchiré la terre, commençaient à embellir le champ de leur verdure tendre et délicate, mes parents et moi allions planter entre les nouvelles pousses des boutures ici de manioc, là d'igname, là-bas de patate, plus loin, nous semions un peu d'arachides et de haricots.

Certains jours des semailles le temps était agréablement frais ; le soleil, dont nous précédions le lever afin d'abattre le plus de travail possible, ne paraissait pas de la journée. La pluie tombait, fine, serrée et douce ; quelques oiseaux, cependant, chantaient dans les arbres tandis que nous plantions avec joie. La souriante verdure des céréales s'étalant à perte de vue ajoutait un agrément sans nom à notre ardeur, et la seule idée que, dans quelques mois, nous retournerions dans notre champ pour la récolte, qui s'annonçait très bonne, nous inondait l'âme de bonheur.

Nos simples vêtements de travail collés à la peau, nous oublions la pluie qui ruisselait sur notre corps et nous aveuglait. Ma mère entonnait de sa douce voix une chanson gaie, entraînante, reprise en chœur par mon père et moi :

Kaï ! Kaï ! batâ na n'dé !

Ka nabé, touâ, magan nan !...

Tcha ! tcha ! tcha !... tcha ! tcha !... tcha ! tcha ! tcha !

Après les semailles et les bouturages, je devenais souvent le seul maître du champ où j'allais empêcher les oiseaux d'endommager nos jeunes pousses.

Il y avait des épouvantails un peu partout dans la plantation, mais les mange-mil et d'autres oiseaux voraces habitués à ces simulacres venaient s'y poser avec audace, puis ils en descendaient pour s'abattre sur nos futures récoltes. Pour empêcher cette pillerie fort déplorable, ma permanence dans le champ était devenue absolument nécessaire : j'y jouais le rôle d'un épouvantail vivant, chose dotée d'une conscience trop sensible qui finira par la perdre.

Juché sur un mirador construit au cœur du terrain, j'enveloppais l'espace de mon regard perçant et vigilant. Pour éloigner les oiseaux, tantôt je criais fort ou chantais à haute voix, tantôt je battais des mains en cadence pour

rythmer un chant narquois que j'improvisais et dans lequel j'injuriais les bêtes voraces. Mais bien souvent, j'avais mon *kpété*¹ comme l'appelait mon ami Bossou ; je l'embouchais et modulais une chanson fon en quoi je ne comprenais rien, mais que j'aimais chanter depuis que Bossou, un garçon d'Abomey dont les parents ont élu domicile dans notre pays, me l'avait apprise :

*Yé do tomê bo do há bá mi wé,
Yôkpô lê do tomê bo do há mâ mi wé.
A do gbé mi on, âhóo,
Médé ma do gbé mi houn, âhóo,
Mé ni gbó ;
Adjâ éba houékpo
Adjâ lô non i houé,
Adjinaḡou ma non gon dá ton houé.
Etêwê énaṡso mi do wâ ?
Nou tê ḡpossin gbêto nasso gnin do wâ do wêḡmê ?
Adjâéba houékpo
Adjâ lô non i houé,
Adjinaḡou ma non gon dá ton houé !² :*

[Ils sont dans la ville et me cherchent noise,
Ces gamins sont dans la ville et me cherchent noise.
Il m'est indifférent qu'on me salue ou qu'on ne me salue pas ;
Que personne ne s'intéresse à moi, cela aussi m'est indifférent
Car je m'en moque.
Regardez la nasse restée inutilement dans la rivière,
Se fâche-t-elle de n'avoir capturé aucun poisson ?

1. Flûte en roseau, assez répandue au Dahomey du Sud jusqu'à Abomey.

2. Les chansons dont il s'agit ici perdent beaucoup de leur poésie à être traduites.

Est-elle contente quand elle en est pleine ?

Il en est de même pour l'éléphant :

Il se contente d'exister et ne se soucie pas des bestioles qui circulent autour de lui.

Son bonheur est de vivre chez son père jusqu'à un certain âge.

Que peut-on faire de moi et contre moi ?

Qu'est-ce que les hommes, qui sont naturellement méchants, peuvent contre moi dans ce monde où je vis ?

Rien ! Ils sont comme moi choses mortelles.

Nous sommes tous voués au néant,

Et moi je suis la nasse restée inutilement dans la rivière,

Je suis l'éléphant qui ne se soucie pas des bestioles, et pas davantage d'aucune autre bête.]

Bossou, qui vit encore, a deux ans de plus que moi ; il était alors un garçon de taille moyenne, musclé et assez élégant malgré sa tête trop ronde, dure, sculpturale et couverte de cheveux crépus et serrés qui ressemblaient curieusement à une quantité innombrable de petites billes noires : Bossou est le prototype même des jeunes gens du Moyen-Dahomey. Son père, à l'époque dont je parle, avait une vaste bananeraie située à la limite ouest de notre champ. Ce voisinage, je crois, favorisa notre amitié. Nous nous voyions souvent et barvardions beaucoup ; il parle couramment l'haoussa, le bariba, le nago, le yourouba et bien d'autres dialectes du Nord, tandis que moi je suis toujours incapable de faire une phrase en fon sans dire des énormités. Nos conversations avaient lieu en dialectes du Nord, et j'en savais gré à mon ami. C'est lui qui m'a initié au tir à l'arc ; je garde de Bossou un certain nombre de souvenirs tous bons, mais en voici un où il joue malheureusement un triste rôle.

Un jour, en allant dans leur bananeraie, mon ami passa dans notre champ et vint me plaisanter :

« Eh ! grand roi, te voilà de bonne heure perché sur ton trône ? dit-il avec un vaste sourire, à quoi je répondis sur le même ton :

— Si j'étais Fon et un prince du *Danhomé*, je ne tarderais sûrement pas à être nommé roi ! »

Bossou rit, puis, comme d'habitude, il me reprocha de ne faire aucun effort pour apprendre le fon ; il déposa ensuite au pied de mon mirador son kpété, son tôba¹ ainsi que son arc et son carquois :

« Je vais faire un tour dans notre *kokouékanmê*² ; je te rejoins dans un instant et nous allons pouvoir bavarder un peu », dit-il, et il partit à grands pas.

Quelque temps après son départ, alors que j'étais tout occupé à souffler dans mon kpété, je perçus soudain un cri déchirant, un cri de douleur et de détresse. J'interrompis ma mélodie, serrai mon instrument de musique dans ma main et tendis les oreilles. Le cri se répétait, s'enflait, s'élevait, strident et plein d'angoisse. Je reconnus la voix de mon ami. Je n'eus pas le temps de me demander ce qui se passait ; je me laissai tomber de mon perchoir, pris mon coupe-coupe, saisis l'arc et le carquois de mon ami et courus vers la bananeraie. Je me précipitai dans la plantation après en avoir sauté la haie de nopals et de ronces où je me déchirai les jambes.

A une trentaine de pas devant moi, je vis Bossou ligoté des pieds à la tête par quatre singes ; les bêtes n'avaient pas eu besoin de corde : elles s'étaient servies de leur longue queue ; deux autres singes battaient Bossou à coups de queue aussi, tandis que parmi le reste de la troupe, les uns ravaageaient la plantation, se chargeaient de grappes de bananes

1. Instrument de musique dahoméen, sorte de harpe portative en bambou.

2. Bananeraie, en dialecte fon.

qu'ils arrachaient des régimes et partaient à toute vitesse, les autres, serrant leur butin contre leur poitrine, sautillaient et gambadaient en poussant des cris de joie : ils étaient heureux d'être les maîtres d'un homme au point de le battre après l'avoir réduit à l'impuissance.

Blotti derrière un bananier, je tirai une flèche du carquois, tendis l'arc, visai et lâchai, l'arme partit tel un éclair, atteignit un singe en plein œil, la bête bondit, hurla et tomba en se débattant. Sans perdre de temps, j'envoyai successivement cinq autres flèches ; six grands singes criaient, pleuraient littéralement, ou aboyaient à toute gueule, ou hurlaient à la mort comme des chiens. Une panique véritable s'était abattue sur le peuple des animaux dévastateurs qui défilaient en désordre. Chose curieuse, ils s'emparaient des cadavres de leurs camarades et les emportaient. Je fus profondément touché par leurs gestes d'humanité au cœur même de leur détresse ; mais il ne fallait pas être sentimental : l'important était de sauver Bossou ; je réussis à le faire en le libérant des singes ; j'en abattis deux parmi ceux qui l'avaient ligoté. Je les empoignai ensuite par la queue pour les emporter chez moi où nous les mangeâmes après les avoir dépouillés de leur belle robe cendrée que j'offris à Bossou une semaine plus tard.

Mais j'aidai d'abord mon ami qui marchait cahin-caha à rentrer chez lui ; j'allai ensuite à la maison où je racontai à mes parents la mésaventure de Bossou ainsi que mon exploit. Ma mère s'ingénia à enlever les uns après les autres, bien que j'en eusse été sérieusement débarrassé par la mère et la sœur de Bossou, les piquants de nopal et de ronce restés dans ma peau, tout en plaisantant que j'avais l'air d'un hérisson, que je ressemblais à un porc-épic... Mon père dut, lui-même, surveiller notre champ tout le reste de la journée.

Le lendemain, je retournai au champ, mais avec des pétards que Bossou m'avait appris à fabriquer.

Il s'agit d'avoir une grande clef creuse dont on pourvoit l'anneau de quelque trente centimètres de ficelle très solide ; l'autre bout de la ficelle est muni d'un gros clou long capable de facilement pénétrer dans le trou de la clef où l'on met d'abord le soufre d'une dizaine de bûchettes d'allumette. On ajoute une infime pincée de sable fin au soufre. L'opération terminée, on glisse la pointe du clou dans le canon du pseudo-fusil que l'on tient par l'arc de ficelle servant de courroie.

Veut-on faire retentir l'espace d'une détonation qui mette oiseaux et singes en déroute ? On se place alors au pied d'un arbre ou près d'un gros caillou contre lequel on cogne d'un coup rapide et sec la tête du clou, de manière à en faire pénétrer, complètement et brusquement aussi, la pointe au fond du canon. Le choc fait exploser le mélange de soufre et de sable, et la détonation sème une grande panique parmi les animaux.

Depuis la mésaventure de Bossou, je n'allais plus au champ sans emporter une demi-douzaine de pétards ainsi conçus et toujours bien chargés ; mon ami s'en munissait aussi, et nous prenions un malin plaisir à provoquer, par des détonations qui se répondaient d'un champ à l'autre et se prolongeaient en écho, la terreur dans le cœur des bêtes voraces. Profitant parfois de ces désordres, nous détendions nos arcs en plein ciel, les flèches partaient en éclair, pour retomber tantôt avec des perdrix, tantôt avec des pintades sauvages ; mais bien souvent les pigeons ramiers et les mange-mil constituaient le gros de nos butins.

Je vous ai dit que mon père avait aussi des bêtes à cornes. Lorsque je n'étais pas au champ, j'étais au pâturage avec les troupeaux ; je les emmenais brouter de l'herbe tendre dans notre pré situé au pied du Kinibaya, l'une des plus grandes montagnes de la région. Le terrain s'étend sur plus de deux cents mètres, limité sur ses longueurs, à droite

par la montagne, à gauche par le canal où la source du Kiniba roule lentement ses eaux ; vu de loin ou de la montagne, notre pâturage est une véritable mer de verdure. J'aimais beaucoup y conduire nos bêtes ; j'aimais enfiler mon boubou en cotonnade tissée, prendre mon kpété et mon tôba, jeter ma houlette sur mes épaules et partir avec nos quatre chiens en sifflant ou en jouant gaiement du kpété ou du tôba. J'aimais m'asseoir sur le dos de Faya, notre grand bélier noir aux cornes recourbées, à la barbe et au pelage abondants, qui me transportait avec fierté au pâturage. Certes, je n'y allais pas tous les jours parce que mon père aussi était content d'y conduire nos troupeaux, mais quand j'étais là-bas, ma joie d'y être retourné était sans secret, et on la devinait de loin aux sons de mes instruments. Mais quand je n'y étais pas, quel agréable plaisir n'éprouvais-je pas alors à contempler du haut du mirador la vastitude de notre désert d'épis où le moindre souffle de vent faisait briller, scintiller et miroiter en de doux mouvements de chasse-mouches sous le brûlant soleil du Nord, les tiges toujours frêles de fonio, de maïs, de mil et de sorgho !... Je regardais mûrir nos céréales, et me voyais sans cesse jeté au cœur du grand jour devenu notre seule espérance depuis la fin des semailles : la moisson.

Des cris de perdrix et de pintades, peu avant le jour, déchiraient l'espace en des notes à la fois stridentes, saccadées et continues. Des coqs répondaient à l'appel en enrichissant le concert ; puis tout se taisait, mais pour se ranimer quelques minutes plus tard avec une gaieté exceptionnelle, comme si les membres de ce concert eussent été conscients de l'événement du jour naissant. Des milliers d'oiseaux réveillés s'engageaient tour à tour dans l'orchestre ; la campagne tout entière, bientôt, n'était plus qu'un immense festival où les hommes, réveillés à leur tour, discernaient avec joie les timbres de leurs oiseaux préférés.

Ma mère se levait, s'étirait, bâillait, les yeux encore lourds de sommeil ; mon père et moi, réveillés les tout premiers, allions prendre à la cuisine pour les débiter les quartiers de chèvre et de cabri saignés, dépiautés et vidés la veille au soir.

Les années dont je rapporte aujourd'hui les événements et les souvenirs dans ma famille, hormis quelques variantes, se ressemblent presque toutes ; mais celle à laquelle je pense constamment et qui se situe aux environs de ma dixième ou onzième année, nous avions, à la veille de la moisson, tué deux gros porcs-épics que nous ajoutâmes à la viande de la chèvre et du cabri sacrifiés.

Donc ma mère s'habillait et entraît dans la cuisine ; trois ou quatre de ses amies venaient l'aider à préparer les mets que nous devons manger au champ.

La veille, mon père et moi, avec le concours de quelques amis, construisions au cœur de la plantation en nous servant de feuilles de bananiers et de quelques bottes de chaume, un hangar où, le jour de la moisson, tous les travailleurs prenaient part à un grand repas fort copieux après la première partie de la récolte.

Donc, après avoir mis à la disposition de ma mère et de ses amies tout ce qu'elles n'auraient pu se procurer sans notre aide, nous nous rendions au champ en compagnie d'un groupe de travailleurs où il y avait plus de femmes que d'hommes, car la moisson, dans notre région, est avant tout un travail de femmes.

Nous arrivions avec des paniers et des coupe-coupe. Le soleil, dans son ascension, faisait briller les feuilles dorées des tiges de céréales et les cheveux argentés des épis de maïs. Un vent léger soufflait parmi les tiges des graminées qui se balançaient, et leurs feuilles faisaient entendre des froufrous énormes donnant l'impression qu'il pleuvait quelque part là-bas, dans le lointain.

Prestement, les mains s'emparaient des roseaux, les dépouillaient de leurs épis qu'elles laissaient ensuite tomber dans des paniers. Les gestes de ces mains féminines étaient si prestes qu'on les voyait à peine monter, ramper précipitamment le long d'une tige à l'autre et revenir vers les paniers ; on s'apercevait seulement que telles tiges, tout à l'heure lourdes d'épis, se balançaient au vent avec beaucoup de souplesse, une souplesse triste et pénible ; puis les coupe-coupe s'élevaient, s'abattaient sur elles, et on les voyait maigres, inutiles et allongées dans les sillons...

Nous avançons dans le champ, les tiges de céréales se dépouillaient et tombaient devant nous ; derrière nous, elles couvraient la terre semblables à d'innombrables victimes après une bataille acharnée, comme disait mon père qui avait fait la guerre et en gardait de tristes souvenirs.

Les paniers se remplissaient, les femmes s'en chargeaient, allaient les vider derrière le hangar où, peu à peu, s'élevaient des dunes d'épis. L'espace autour de nous retentissait de chansons allègres sans cesse reprises en chœur et prolongées en échos ; des oiseaux volaient, se posaient, reprenaient leur vol et planaient dans l'air en chantant gaïement au-dessus de nos têtes.

Nous mangions avec appétit, puis nous nous remettions au travail. Vers le soir, la plus grande partie de la moisson pour laquelle nous avions invité nos gens était terminée. Mais nous étions, assez souvent, obligés de prolonger la journée un peu tard dans la nuit, aussi n'était-il pas rare que le lever de la lune nous surprît en train de rentrer nos céréales dans nos greniers.

Il y avait et il y a encore six greniers à grains chez nous ; ce sont des sortes de tourelles sans issue, aux toits de chaume coniques et amovibles surmontés chacun d'un petit canari qui empêche l'eau de la pluie de pénétrer dans nos réserves. Nous remplissions nos greniers — dont trois sont

en double claie sur pilotis, et trois en terre de barre — en nous servant d'échelles. Nous enlevions les toits, puis les remettions après les remplissages. A la fin de cette dernière opération, nos gens mangeaient, se chargeaient chacun d'un couffin de sorgho ou de mil ou de fonio ou de maïs offert par mon père, et ils partaient en emplissant, de leurs chants gais et de leurs rires éclatants et satisfaits, la nuit semée d'étoiles et rendue claire et sans frayeur par la lune aux éclats argentés. Lointains, mais vifs et précipités, des coups de tam-tams exprimaient l'allégresse d'autres gens qui avaient moissonné.

Nous vendions nos céréales laissées intactes à des gens qui les récoltaient ; nous vendions aussi une partie des grains mis dans les greniers ainsi que la moitié de nos tubercules. Quant aux restes de ces derniers, nous les déterrions par petites quantités dès que nous en avions un besoin personnel, comme nous le faisions des autres produits de notre potager. Nous vendions, de même, les produits de nos troupeaux. Tout allait assez bien. Allons ! Il faut l'avouer, tout allait bien, Bakari était riche, Mariatou était riche, et moi, le petit Ahouna, j'étais riche aussi, du moins je me considérais comme tel, pensant que le bien de mes parents était aussi le mien, puisque Séitou n'était pas avec nous. Nous étions heureux.

II

NOTRE VIE N'A PAS TOUJOURS

été ainsi : calme, tranquille, paisible et presque sans rides, telle la source du Kiniba coulant dans son canal embelli de verdure. J'envie énormément les gens dont la vie est sans faille, intègre, lisse et transparente comme vos carreaux placés entre deux rangs de barreaux métalliques ; sans misère ni malheur, comme la demeure d'Allah telle qu'on nous dit qu'elle est. J'admire également ceux qui nient l'existence du mal, et se croient assez malins pour en convaincre d'autres hommes. Moi aussi j'aurais bien voulu pouvoir acquérir cette croyance, mais je n'avais pas treize ans lorsque le mal, dans toute sa puissance, enveloppa notre maison et nos biens, me mordit en pleine chair en apposant son sceau, non pas *sur*, mais *dans* mon cœur et dans ma conscience ; aussi, suis-je obligé d'y croire comme je croyais à la richesse de mes parents et à notre bonheur à tous.

Un matin du début de la saison des moissons, mon père alla dans l'étable et y vit deux vaches mortes, la langue

pendante et noire, les dents découvertes, les yeux vitreux et encore chargés d'angoisse. Etonné jusqu'à la douleur, mon père m'appela et me demanda avec tristesse (je ne l'avais jamais vu dans un pareil état) :

« Ahouna, où as-tu fait paître nos bêtes hier ?

— Mais, dans notre pâturage, père ! répondis-je vivement surpris, et m'enquis aussitôt :

— Qu'est-ce qui ne va pas, père ? Tu as l'air très bouleversé !

— Regarde, mon enfant ! » dit-il en rouvrant l'étable.

J'éclatai en larmes et en sanglots. Tout en pleurant, je fis sortir le reste du troupeau ; mais les bêtes n'étaient pas plutôt dehors que successivement — et je revois encore l'affreux spectacle — treize de nos vaches se mirent à beugler avec force ; elles écarquillaient les yeux avec rage, sautaient et retombaient lourdement. Mes parents et moi les regardions en tremblant ; nous pleurions en criant à Allah de sauver nos bêtes, car nous savions, par les gesticulations des bêtes, que ces treize vaches allaient mourir aussi. En effet, elles sortirent leur langue déjà noire, la laissèrent pendante et ruisselante de bave abondante entre leurs dents serrées ; certaines parmi elles se coupaient la langue... Les bêtes gisaient par terre où elles gigotaient tels des fétichistes en transes, lorsque deux parmi nos trois taureaux foncèrent droit sur nous ; nous les évitâmes de justesse, mais comme ce n'était pas contre nous qu'ils en avaient, ils continuèrent leur course folle, se cognèrent contre nos sapotilliers qu'ils faillirent déraciner ; ils tournèrent ensuite plusieurs fois sur eux-mêmes, bondirent, se laissèrent tomber, beuglèrent avec furie et se raidirent, la gueule enveloppée de mousse.

A la bergerie, c'était le même spectacle d'horreur. Faya était mort avec les deux tiers des animaux de la bergerie ; notre basse-cour, si je vous en avais déjà parlé, était presque entièrement ravagée ; que dis-je ? n'eussent été trois poules

et deux coqs qui erraient encore d'un air triste, tout était fini dans ce domaine. Ah ! je n'aime guère me rappeler cette époque.

C'était une profonde détresse dans notre maison. Mon père, affolé, tournait en rond ; il s'arrêta et, à notre grande surprise, lui qui ne croyait pas aux charlatans, courut chez Adanfô, un homme d'Agonli qui vivait dans notre région et passait pour un grand sorcier.

Adanfô vint, déballa une trousse en raphia, étala des osselets, des calebasses lilliputiennes, son « agoumagan ¹ » et tutti quanti, puis il consulta les dieux.

Adanfô avait une taille élancée, une démarche élégante et paisible à la fois ; il eût été un fort bel homme si sa tête ne ressemblait à celle d'un sanglier. Près d'un quart d'heure après le début de ses opérations, le devin, bien qu'il ne sût auparavant rien de ce qui se passait dans notre maison, nous apprit que la maladie du charbon était entrée chez nous :

« Elle a déjà fait beaucoup de victimes ; j'entends des cris de détresse, des gémissements de douleur, père, mère et fils se lamentent en appelant Allah à leur secours parce qu'ils se voient perdus ; mais le mal court encore, et il y aurait davantage de dégâts, si nous ne nous dépêchions d'éloigner cette maladie terrible. »

Le devin parlait encore quand ma mère, les larmes aux yeux et secouée de sanglots, vint nous annoncer :

« Nous sommes perdus !... perdus !... une vache et deux chèvres viennent encore de... de... mourir sous mes yeux ! Ce n'est pas normal ! c'est injuste que nous soyons ainsi... si rudement éprouvés en moins d'une journée ! »

Adanfô ouvrit de grands yeux luisants de triomphe et, avec ses canines toujours hors de ses lèvres inférieures, il ressemblait plus que jamais à un sanglier.

1. Instrument servant à consulter les dieux et à interroger l'avenir.

« Oui, tout ce dont vous venez de nous parler se passe chez moi, de l'autre côté de la maison ; je crois d'autant plus à votre divination que vous ignoriez pourquoi je vous ai amené ici », dit mon père avec une apparence de sang-froid malgré ses yeux tout rouges où brillaient des flots de larmes qu'il eût laissés couler, n'eût été la présence du devin.

Volonté des dieux ? Ruse d'un homme désireux d'abuser de son prochain qu'il voyait abattu par la misère ? Je n'en sais rien, toujours est-il qu'Adanfô décréta :

« D'abord, il faudra sacrifier une chèvre et un bœuf tout noirs ; nul ne mangera leur viande, car j'aurai conjuré sur eux la maladie du charbon ; ensuite, nous porterons les entrailles et les viscères des victimes au Tolègbâ¹ ; les victimes ainsi vidées seront jetées, l'une — la chèvre —, au carrefour où des chiens viendront la manger, l'autre, à l'embouchure de la source du Kiniba d'où l'eau l'emportera dans d'autres eaux ; puis, *on* offrira au *devin* une chèvre blanche et un coq noir ; enfin, vous irez chercher dans la brousse une grande quantité de l'herbe que je vous montrerai après les cérémonies ; cette herbe, vous la triturerez dans les abreuvoirs où vos bêtes se désaltèrent ; pendant trois jours, vous ferez boire l'infusion à vos animaux après y avoir mis, tous les matins avant le lever du soleil, une petite quantité de la poudre noire que je vais vous donner tout à l'heure. Jamais plus avant votre mort vous ne reverrez cette maladie ni aucune autre attaquer quoi que ce soit dans cette maison ! » termina-t-il.

Mon père acquiesça ; aucune des bêtes encore vivantes dans nos troupeaux n'ayant les couleurs strictement exigées par les dieux et leur interprète, nous dûmes acheter celles qui étaient nécessaires et les sacrifices eurent lieu. J'ai trente-trois ans ; voici dix-huit ans que je suis orphelin de père ;

1. Fétiche protecteur érigé au centre de la ville.

il y a plus de vingt ans que le choléra s'est abattu sur nos troupeaux, mais depuis lors, je n'ai plus vu cette épidémie dans l'agglomération de mon père devenue celle de ma mère, de Séitou, de Camara et la mienne...

Les mots cabalistiques d'Adanfô ont-ils vraiment joué un rôle efficace dans la destruction complète du choléra ? Je n'en sais ni n'en crois rien. Ce qui est certain, c'est que je crois bien plus aux effets des feuilles triturées dans le breuvage de nos chers animaux, qu'aux simagrées du devin... Que venait faire dans le ravage causé par le choléra l'offre des chèvres, du bélier, de coqs au Tolègbâ, aux chiens et à l'embouchure du Kiniba qui n'en avaient cure, et au devin ? Allez ! ces charlatans dahoméens sont de sacrés rusés, des menteurs !

Mon père me mit en garde contre eux après les sacrifices. Adanfô, en retournant chez lui, dit à mon père :

« Bakari, vous risquez de connaître d'autres malheurs ; méfiez-vous de la farine de manioc : d'après mes calculs, vous êtes né sous le signe de « Gbégouda », or ce Fâ Aïdégoun interdit à ses protégés la consommation de la farine de manioc. »

Mon père sourit et ne dit rien, mais dès qu'Adanfô fut parti :

« Méfie-toi de ces Fons, davantage quand ils sont devins. Ce sont tous des gens intelligents, nés travailleurs, courageux, pleins de beaucoup de bonne volonté, mais vantards, mystificateurs et rusés ; quand ils se font devins, leur fourberie n'a d'égale que leur ardeur au travail. Un véritable Fon devient une sangsue dès qu'il sent en lui une âme de charlatan : il ne quitte pas sa victime avant d'avoir sucé son sang jusqu'à la dernière goutte. »

J'ai toujours tenu compte de cet avertissement, mais j'ai connu si peu de Fons que je ne saurais les juger tous en me fondant sur les seules assertions de mon père, peut-être

motivées par l'instinctif mépris des gens du Nord pour ceux du Moyen-Dahomey et davantage pour les orgueilleux habitants du Sud. D'ailleurs, mon ami Bossou, tout Fon d'Abo-mey qu'il est, est bien différent de ceux que mon père a pu connaître.

Je n'ai jamais pu croire en l'existence des dieux dahoméens vraiment trop nombreux, mais je dois aujourd'hui leur rendre justice de n'avoir peut-être pas aimé les procédés par trop abusifs du devin : Adanfô, qui éloigna le choléra de notre maison, n'a pas su se défendre contre lui, car ce fut précisément cette maladie qui le foudroya quinze jours après sa visite chez nous ; mais « Gbégouda », le Fâ Aïdégoun sous l'égide duquel mon père serait né, se vengea de nous.

Un mois après le ravage cholérique vint le jour des moissons. Tout était prêt comme d'habitude ; nos gens étaient dans la cour de la maison et nous y attendaient ; le soleil commençait de monter, mais il disparut soudain et le ciel s'assombrit brusquement ; l'atmosphère devint bizarrement lourde et un malaise planait dans les airs. Nous percevions un grondement lointain, mais sans rapport avec le bruit du tonnerre. D'ailleurs nous étions dans la grande saison sèche, et il eût été assez surprenant qu'un orage se fût préparé de la sorte et crevât soudain.

A l'étable, à la bergerie et à la basse-cour, toutes désinfectées par des agents sanitaires que mon père avait fait venir de Founkilla et qu'il avait dû payer bien cher, nos bêtes, les survivantes de nos bêtes qui se rétablissaient, n'avaient pas l'air excessivement agitées.

Mais le ciel, en peu de temps, était au-dessus de nos têtes, le grondement était devenu un bruit d'essaim d'abeilles immense, un bourdonnement gigantesque. Les gens se rendirent compte de ce dont il s'agissait et, affolés, se mirent à pousser des cris de détresse :

« Les criquets ! les criquets ! les criquets !... »

Ils abandonnèrent soudain leurs paniers pour s'emparer des récipients vides, des fers de houes, de tout ce qui était sonore et qu'ils rencontraient dans leur course fébrile ; ils prirent aussi des bouts de bois et se mirent à faire un vacarme assourdissant en frappant de toutes leurs forces sur les récipients, tout en courant vers le champ ; certains saisissaient des massues et se ruaient aussi vers nos plantations.

Ma mère se démenait, sans savoir exactement que faire ni où aller. Mon père, les bras levés en signe de détresse, avec son boubou flottant au vent, courait partout, criait, maudissait les criquets, invoquait Allah !

Je pris la décision bien ferme d'agir de mon mieux, de me montrer un garçon digne de quelque chose, capable d'héroïsme. Allons ! n'avais-je pas, âgé de moins de douze ans, mis en déroute une armée de singes et sauvé ainsi la vie à mon ami Bossou ? Maintenant j'étais grand, j'étais fort avec les muscles longs et robustes, j'étais un petit homme, mais un homme quand même : j'avais treize ans !

Je me précipitai dans la case couverte de tôle qu'habitaient mes parents, pris un vieux turban, don de mon père, le ceignis autour de ma hanche ; un long bout de l'étoffe pendait devant mes génitoires ; je le saisis, le passai entre mes cuisses, le glissai dans la ceinture du turban serrée autour de ma hanche ; le reste de l'étoffe ainsi arrangé en cache-sexe oscillait sur mes fesses telle une queue. Je pris ensuite mon arc et mes trois carquois chargés de flèches ; il y en avait même d'empoisonnées préparées par mon père.

Jeune guerrier ainsi accoutré, je me dirigeai sur notre champ d'un pas décidé.

Le ciel bas au-dessus de nos têtes s'abattit tout à coup sur la terre ; le soleil réapparut et il ne faisait plus lourd. J'arrivai au champ, mon père me vit ; ému, il me serra tendrement contre son cœur :

« Mon pauvre garçon ! j'admire ton courage, mais ni

l'arc ni les flèches empoisonnées ne peuvent rien contre les criquets ; des coups de bâton et de talon, du tapage : voilà les seuls remèdes. Regarde notre champ, notre beau champ, tout notre espoir depuis des mois, tout est fichu ! fichu ! J'aurais voulu tout incendier, mais il y a encore nos tubercules... Ah ! Allah est contre nous, « Gbégouda » s'est acharné contre moi ! Fais de ton mieux, mon enfant, au travail ! »

Je fus profondément déçu de m'être inutilement armé pour mettre les criquets en déroute comme je l'avais fait des singes, mais je luttai de mon mieux... Des criquets, il y en avait partout, le champ en était couvert, ils rampaient, trottaient, sautaient d'épis en épis ; on entendait des bruits évoquant les craquements des centaines et des centaines de milliers de phalanges digitales, des centaines et des centaines de milliers de noix qu'on cassait, de ciseaux qu'on maniait avec nervosité, de calicot neuf qu'on déchirait avec force : bruits secs et brefs ; secs et précipités ; nets, grinçants, durs et prolongés : les criquets, furieux, faisaient des ravages, récoltaient à leur manière... A leur passage, les épis disparaissaient, les tiges tombaient, coupées en menus morceaux.

Nous criions, hurlions, écrasions les sales bêtes qui semblaient se multiplier malgré nos farouches efforts. Volumineux et vert cendré, ils grimpaient le long de nos jambes. Nous les écrasions avec plus de force et de violence qu'il n'en aurait fallu pour tuer un fauve.

Peine perdue !... En peu de temps, la récolte était faite, le champ entièrement dévasté, et le reste des criquets, comme obéissant à quelque cri de ralliement, à quelque ordre impératif, reprit son vol funeste.

Et ce fut la misère dans toute sa puissance. Nos réserves en céréales de l'an passé ? Pouah ! mes parents, toujours trop sociables, en avaient prêté à des amis qui, eux aussi complètement ruinés, étaient, partant, incapables de rembourser leurs dettes. Ce qui restait de notre bétail ? Mon

père dut abattre plus d'une bête ; d'abord, pour que nous puissions manger, mais aussi pour faire un peu d'argent.

Ce fut aussi l'époque où, pour la première fois, j'allai à Abomey acheter du maïs, du mil et de l'igname. Un des grands camions de Houraï'nda, le chef du canton de Founkilla, faisait alors le trajet. Samba, le conducteur, partait avec deux de ses femmes qui prenaient les commissions des gens, et ils revenaient deux jours plus tard. Nous eussions pu imiter les habitants de notre village en confiant nos achats aux femmes de Samba ; mais comme je priais, depuis fort longtemps, mon père de m'emmener à Abomey, pays natal de mon ami Bossou ainsi qu'à Bohicon dont lui-même m'avait souvent parlé, il alla demander à Houraï'nda si je pouvais suivre Samba ; non pas parce que nous avions à acheter trois sacs de maïs, autant de mil et d'ignames, mais pour voir du pays. Le chef acquiesça et nous partîmes.

J'étais devant, entre les deux femmes du conducteur ; nous étions serrés comme dans un étau. La route s'étendait devant nous, infinie, déserte et fort malaisée. Je ne vous parlerai ni des régions que nous traversâmes, ni de l'arrêt obligatoire que nous dûmes faire à cause d'une famille de lions qui traversait la route sans se presser ou plutôt, s'était arrêtée au milieu du chemin pour regarder en rugissant le camion dont le moteur vrombissait. Je ne dirai rien, non plus, des pintades sauvages, des lièvres et des agoutis que le véhicule écrasait. Samba et ses femmes regrettaient de ne pouvoir s'arrêter pour ramasser leurs victimes. « Encore de la viande de perdue ! » murmuraient-ils avec amertume chaque fois que le camion fauchait une pintade sauvage, écrasait un lièvre ou un agouti...

Partis de Founkilla vers onze heures du soir, nous arrivâmes à Abomey le lendemain matin aux environs de neuf heures. Le pays me parut vaste et plat, la terre, plus rouge que celle de Founkilla. Le marché d'Abomey qu'on appelle

Houndjломê est encore le plus grand que j'aie jamais vu, avec ses nombreux hangars au toit couvert de tôle ondulée ou de chaume. Le marché s'anima vite ; je satisfis ma curiosité d'étalage en étalage ; des vendeurs arrivaient à toutes les secondes, lourdement chargés de leurs marchandises, les déballaient, les étalaient, en même temps qu'ils les criaient. Il y avait des marchands et des marchandes de céréales, de tubercules, de fruits, d'huiles et d'oléagineux de toutes les sortes ; on vendait de la viande et du poisson fumés, salés, frits, grillés, voire en poudre. Tout le monde bavardait, personne n'avait l'air d'écouter son voisin. Les vendeurs de fétiches et de statuettes en bois, comme ici autour de nous, dignement assis devant leurs étalages d'os, de cornes d'antilopes, de dents de rhinocéros, de crânes d'hommes, d'hippopotames, de crocodiles, de caïmans, d'oiseaux et de bien d'autres animaux à côté desquels il y avait des foules de fioles de poudres noires aux puissances dites infaillibles, vantaient les vertus de leurs bagatelles.

Ce fut au marché de Houndjломê que, pour la première fois, je vis une femme en pantalon. C'était une toubabesse, la femme, m'a-t-on dit, du commandant du cercle d'Abomey. Elle avait un joli pantalon kaki ; ses longs cheveux de feu répandus sur ses épaules cachaient le col de sa chemise d'homme. Elle était avec son mari et un grand chien qu'elle tenait en laisse. Etonnés de voir une si jolie femme ainsi accoutrée, les gens se précipitaient vers elle afin de la regarder de près, puis revenaient rapidement vers leurs marchandises. D'autres profitaient de ces désordres pour dérober un régime de bananes, un couffin de maïs, un panier d'oranges, un agouti grillé. Les victimes des chapardeurs s'en apercevaient et jetaient des malédictions en plein ciel, criaient, hurlaient, maudissaient, couraient vite arroser d'huile tel et tel fétiches en les priant de punir sévèrement les voleurs ou même, de les faire mourir ; mais infaillible-

ment, bien d'autres marchandises disparaissaient de leurs étalages avant leur retour de chez les fétiches. Il eût peut-être mieux valu que chacun s'occupât de ses marchandises et laissât les dieux en paix,

Samba et ses femmes étant partis compléter les commandes de Founkilla, je dus rester à surveiller nos achats que la crainte de les livrer aux mains expertes des voleurs de Houndjломê m'empêcha de quitter pour aller contempler les beaux cheveux de la bru de Monsieur le commandant au moment où, par curiosité, j'aurais aimé les voir aussi. Mais vivement désireux de savoir ce dont il s'agissait je demandai à un jeune Fon.

« Pourquoi les gens s'agitent-ils ainsi ?

— Tu n'es pas allé voir ?

— Non, qu'Allah m'en garde ! dis-je en caressant un sac de maïs.

— Tu n'as rien perdu, car ce n'est qu'une femme en culotte.

— C'est assurément une grande curiosité, puisque tout le monde se rue vers elle. »

Alors le jeune Fon, comme tous les Fons toujours prompts à dire de bons mots, répliqua :

« Une grande curiosité ?... Peuh ! une femme qui porte un pantalon, que voudrais-tu qu'il y bouge ? »

J'éclatai de rire et le jeune homme partit. Peu après cette petite conversation, le couple de toubabs passa près de moi et je pus admirer les cheveux de feu de la dame.

Nous quittâmes Houndjломê vers treize heures. Samba ramenait d'Abomey à Founkilla la fille de l'un de ses amis, et comme il n'y avait pas assez de place devant, je dus voyager parmi les marchandises, sous la bâche qui les couvrait. Je préférerais d'ailleurs cet abri où j'eusse pu passer la nuit à dormir, enveloppé d'odeurs de goyave, d'orange et de céréales. Mais nous n'avions pas roulé cinq heures sur les

quatorze ou quinze que devait durer notre retour que, dans la demi-obscurité où j'étais sous la voûte de bâche, je vis la tête d'une vipère surgir d'entre les sacs de maïs et de mil. Saisi de peur, je faillis me mettre à hurler. Mais par un sang-froid que je n'arrive pas encore à m'expliquer, j'ouvris de grands yeux et fixai le serpent. Il apparut davantage, se dressa ; sa tête s'élargit, sa langue fourchue sortait et rentrait fébrilement. Je fis le geste de lui lancer un caillou que je n'avais pas ; il bondit vers moi ; avant qu'il vînt à l'autre bout du camion, j'avais déjà changé de place et à peine s'était-il posé sur le sac de maïs où j'étais une seconde plus tôt que je le saisis au cou et à la queue. Je le serrais... Il crachait, se tortillait, luttait, et je serrais de toutes mes forces ; mes ongles toujours longs et durs coupaient sa peau, pénétraient dans son corps que j'étirais... J'eus un mal fou à achever ce reptile dangereux. Je savais que la vipère est un serpent très venimeux, mais jamais je n'aurais cru qu'elle est si forte et si résistante. Je suais abondamment en l'étriant, j'entendais craquer ses vertèbres puis, elle cessa de lutter.

La vipère était morte ; mais je gardai, durant tout le reste du trajet, ses deux extrémités serrées dans mes mains avec mes ongles toujours enfoncés dans son corps dégoulinant de sang et d'une humeur extrêmement visqueuse, comme si j'avais peur de la voir reprendre vie et m'attaquer aussitôt que je l'aurais jetée dans un coin du véhicule roulant à toute vitesse. Naturellement, je ne fermai pas l'œil jusqu'à notre arrivée à Founkilla.

Lorsque le camion s'arrêta à Kiniba, devant notre maison et que Samba vint ouvrir la bâche, je sortis avec ma vipère dans les mains. Ma mère me vit, hurla de terreur ; je jetai le serpent par terre, et le conducteur, ses femmes et la jeune fille amenée d'Abomey prirent la fuite. Mon père les rassura en disant que le serpent était mort, et ils revinrent

sur leurs pas. On m'interrogea et je racontai ma lutte contre la vipère. Quelques voisins, pour qui Samba avait rapporté des commissions, ayant dû entendre les bruits et les klaxons du camion, vinrent avec leurs lampions ; mon père me dit de leur parler de la vipère, ce que je fis de nouveau en exagérant un peu.

Nous déchargeâmes nos sacs de céréales et d'ignames, des voisins nous aidèrent que nous aidâmes à notre tour à rentrer leurs commissions. Le lendemain, tout Founkilla savait que j'avais étouffé une vipère ! On parlait de moi avec admiration, jeunes gens et grandes personnes venaient me faire raconter mon exploit, et je parlais en exagérant toujours un peu sans oublier, pour autant, de serrer la vérité de près, car elle seule était ce qui m'intéressait.

Mais je me sentais heureux, d'autant plus que, outre ma bonne renommée de garçon sérieux, honnête, franc, sincère et très travailleur, je me répétais : « Nous avons été malheureux, mais maintenant, nous aurons grains, tubercules, huile, etc. dans nos réserves ; nous allons renouveler la race de nos troupeaux. La vie recommence ! » La vie recommençait en effet, bien sûr, mais il fallait s'en méfier.

III

J'AI DIT QUE L'UNION LIBRE de Tertullien et de Séitou avait introduit un Européen dans l'agglomération de mon père. Par je ne sais encore quelle aberration, mon père, ma mère et moi nous croyions, de ce fait, à l'abri des mauvais traitements et des abus auxquels tous nos compatriotes étaient fréquemment soumis. Un toubab faisait partie de notre famille !... Le soleil ne brillerait que pour nous, la lune serait à la portée de nos mains ; ces étoiles qui perçaient les ténèbres épaisses des nuits, rivalisant d'éclat avec la lune elle-même, étaient nos étoiles ; Kiniba, le cours d'eau qui traverse notre pâturage, paraissait étonnamment pur, limpide jusqu'à la transparence ; et cette eau qui coule avec lenteur et majesté en chantant parmi les herbes toujours tendres, les joncs et les roseaux frêles que ploie le moindre souffle d'air, faisait s'épanouir en nous, chaque fois que nous la regardions, la sensation de bien-être que nous éprouvions en pensant à Tertullien ; nous sentions augmenter, excessivement, l'illusion bête que nous nous fai-

sions de notre bonheur. Alors mon père, fier dans ses grands boubous de riche, vêtements chamarrés d'arabesques et de broderies en fil d'or et d'argent, marchait la tête haute, le buste droit et gonflé d'orgueil : il se croyait le second chef du canton après Houraï'nda, le troisième dieu du cercle de Founkilla après Monsieur le commandant et Houraï'nda. D'ailleurs tout le monde voyait en la personne de mon père l'homme le plus digne d'être le chef de notre canton après la mort du patriarche. Bakari n'était-il pas très sociable et fort généreux ? N'avait-il pas fait la grande guerre et avait des médailles ? Il était honnête, respectait Allah et les hommes, quel que fût leur âge, quelle que fût leur condition sociale ; et pour comble de bonheur, un toubab aimait sa fille, l'avait pour maîtresse et lui faisait des enfants. Il était le beau-père d'un Européen, un blanc était son gendre, il était le grand-père de trois métis. En vérité, il n'y avait plus de doute : Bakari était un homme heureux, comblé ; il serait le chef de notre canton : Kiniba coulait bien.

C'était l'idée des gens du village qui ne savaient rien des malheurs de Séitou déjà abandonnée par Tertullien. Nous les laissions vivre avec les charmantes idées paradisiaques dont ils se plaisaient à nous envelopper, car il y avait longtemps que, chez nous et en nous, les illusions s'étaient évaporées. Et puis, nous devons nous raviser, complètement, deux ans après l'arrivée de cet orage de criquets dont je vous ai parlé.

Un jour, vers cinq heures du matin, deux gardes du cercle vinrent frapper à notre porte. Mon père se leva précipitamment, ayant pensé qu'il s'agissait de gens venus pour lui demander quelque service. Il ouvrit la porte et vit alors les gardes qui lui enjoignirent de les suivre immédiatement.

« Pour quelle raison ? s'enquit-il étonné.

— Votre nom figure sur la liste de ceux qui cette

année doivent faire le travail forcé ! dit l'un des gardes, autoritaire et heureux de donner des ordres au beau-père d'un toubab.

— Vous avez dû vous être trompés, dit mon père, surpris qu'on lui parlât de travail forcé, à lui un homme riche, à lui le successeur présumé de Houraï'nda, à lui Bakari.

— Trompés ? il ne manquait plus que ça ! On sent le riche et le beau-père d'un toubab dans votre langage, allons ! suivez-nous.

— Je ne vous suivrai pas ; allez dire à Houraï'nda que Bakari a refusé de vous suivre et de lui obéir.

— Ce n'est pas Houraï'nda qui nous a envoyés, mais Monsieur le Commandant lui-même ! répliqua l'un d'eux avec colère.

— Eh bien ! allez dire à votre Monsieur le Commandant que j'ai refusé de me plier à ses ordres, que je suis maître chez moi, paye généreusement tous ceux qui travaillent pour mon compte, acquitte régulièrement mes impôts. Dites-lui aussi que je vous charge de lui faire remarquer que je ne suis pas homme à faire du travail forcé, du travail bénévole, et que ce n'est pas ainsi qu'on traite un ancien combattant ! »

Cette insolence dut exaspérer les gardes, mais ils se maîtrisèrent et partirent.

« Quelle est cette histoire de travail forcé ? Nous traversons des périodes de malheurs, Bakari ! dit ma mère après le départ des gardes.

— Je n'y comprends rien ! J'ai toujours vu des gens travailler sous la surveillance et les menaces de ces gardes imbéciles, sans avoir jamais cherché à savoir si oui ou non les travailleurs étaient des prisonniers. Ah ! il y a quelque chose qui ne va pas ! Il y a du louche autour de nous ma pauvre Mariatou... J'irai voir Houraï'nda ! » dit-il, et dès que le soleil commença à monter dans le ciel, il enfila

un de ses plus beaux boubous, coiffa son fez qu'il enturbanna ensuite, prit sa canne d'ébène à pommeau d'argent et se rendit chez le chef.

« Ils sont venus chez toi de grand matin ?

— Oui, de très grand matin, et il fallait les entendre me parler ! Que d'insolence dans les regards et les propos de ces misérables qui ont seulement fait leur service militaire, mais non la guerre où vous et moi avons eu l'honneur de tuer des ennemis de la France !

— Eh oui !... c'est triste : les toubabs n'ont plus de considération pour nous qui les avons aidés de notre mieux à vaincre leurs ennemis, maintenant qu'ils ne sont plus en guerre. Tout change, Bakari, tout change. La vitesse à laquelle marche ce train dans lequel les toubabs nous fourrent m'effraye énormément. Il y a un an, le commandant me demandait encore assez souvent mon avis avant certaines de ses entreprises, maintenant il me traite de haut, décide tout, m'exclut de tout. On lui aura dit que Houraï'nda ne faisait pas faire les travaux forcés à tous ses sujets. C'est vrai et faux à la fois : Houraï'nda a le sens du respect et de la dignité ; les travaux forcés lui ont toujours semblé une absurdité de toubabs, mais comme ils font partie des ordres auxquels Houraï'nda doit obéir et faire obéir, il se soumet au décret qui les a institués ainsi qu'à bien d'autres absurdités. Si Houraï'nda dispense quelqu'un des travaux forcés, c'est que celui-là est riche ; dans ce cas, Houraï'nda le fait mander, puis il lui dit : « Votre nom, cette année, figure sur la liste des gens qui doivent faire du travail bénévole. C'est une honte et une absurdité sans nom que d'être obligé à travailler ainsi, mais comme vous êtes riche, je pense que vous préféreriez payer quelque nécessaire capable de faire cette corvée à votre place, que d'aller vous exposer aux yeux de tout le monde. » Les riches à qui Houraï'nda faisait cette proposition l'acceptaient, et des nécessaires les remplaçaient

sur les chantiers. Voilà pourquoi personne ne dira avoir jamais vu un riche de Founkilla en train de chiner sous la surveillance de ces gardes imbéciles qui vont se faire circoncire à Abomey ou dans le Sud afin de passer, ici où nous n'avons cure de la circoncision, pour des hommes qu'ils ne sont guère aux yeux de Houraï'nda : ou ils font leurs femmes cornettes, ou ils sont eux-mêmes des cornards ; mais quand ils ne sont ni dans l'une ni dans l'autre catégorie, ils sont alors des eunuques. Houraï'nda les aura tous un jour.. On a raconté je ne sais quels mensonges au commandant, alors sans m'avoir averti il m'écarte de mon devoir. Quand Houraï'nda lui a demandé ce qui se passait, il lui a répondu avec arrogance :

« Je ne veux plus entendre parler de différence entre riches et pauvres !

— Mais les pauvres bénéficient de ce que je leur fais faire et qu'on a pu vous rapporter en l'interprétant avec malveillance ! C'est dans leur intérêt que Houraï'nda agit ainsi et ils n'en sont pas fâchés ; à preuve, beaucoup viennent demander s'il n'y aurait pas de remplacement à faire !

— Je m'en fiche ! Voici ce qu'a été et est le mot d'ordre : est-ce le tour d'un tel de faire la corvée ? eh bien ! il la fait, et rien de plus ! Au revoir Houraï'nda !

— Que dois-je faire, Houraï'nda ? » demanda mon père après avoir écouté ce long discours durant lequel le chef lui a souvent parlé de lui-même à la troisième personne comme le faisaient, dit-on, les anciens rois dahoméens et mossis.

« Oublier ta fortune et ta personnalité, et faire la volonté de Monsieur le Commandant. Tu as connu la misère, mais tu as su refaire ton bonheur. Eh bien ! prends ton courage à deux mains, et fais la corvée avec l'idée et le sentiment que ce n'est pas toi-même qui la remplis, mais quelque chose d'impersonnel en toi ! »

Mon père rentra avec colère. Le lendemain matin, le cheval blanc du commandant ainsi que ceux des deux gardes s'arrêtèrent devant notre maison. Ils descendirent et le toubab vint droit vers mon père alors occupé à donner des instructions à ses travailleurs.

« Il paraît que tu as refusé d'obéir à mes ordres, Bakari ? cria-t-il en haoussa qu'il parlait fort bien.

— Je n'ai jamais vu un homme de ma sorte faire le genre de travail que vous m'invitez à accomplir, dit mon père avec un sang-froid qui a dû vexer le toubab.

— Eh bien ! tu seras le premier à le faire !

— J'ai des travailleurs que je paye, ils peuvent le faire à ma place. »

A ces mots, la cravache du commandant cingla à six reprises le visage de mon père. Il voulut se défendre, mais les gardes s'emparèrent de lui. Le commandant donna des ordres et ils déshabillèrent mon père, le mirent nu devant tout le monde, puis le poussèrent dans sa chambre où ils l'obligèrent à mettre un des vieux boubous qu'il enfilaient pour aller dans ses champs. Ils sortirent avec lui quelques minutes après ces humiliations. Quoi ! vous froncez les sourcils, Monsieur Houénou ? Qu'Allah seul, ainsi que les esprits des gens de Kiniba qui ont assisté à cette scène ainsi qu'à celles qui vont suivre soient mes témoins. La stricte vérité : voilà mon but.

« Et maintenant, tu feras la corvée, comme tous les nègres, la feras-tu Bakari ? »

Mon père demeurait muet. La cravache sifflait autour de sa tête nue.

« La feras-tu, imbécile, orgueilleux, vaniteux, vieux paon, la feras-tu ? »

Bakari ne répondit rien. Par dix fois on lui posa sans résultat la même question, tandis que les coups de cravache du commandant marquaient furieusement son visage d'ordi-

naire doux, paisible, long et noblement encadré de barbe et de favoris que j'aimais beaucoup. Le sang jaillissait des oreilles et de la tête de mon père, et son visage se mit à pleurer du sang... Ah ! je n'aime pas parler de ces choses-là, je voudrais les oublier à jamais, mais je revois, je revis tout maintenant que je vous en entretiens, voilà pourquoi j'en pleure comme un gamin, comme si ce souvenir datait d'hier.

Ma mère, déchirée par la douleur, n'eut même pas le droit de crier : les gardes lui imposèrent le silence et elle en était réduite à pleurer sans ouvrir la bouche. Moi, incapable de supporter longtemps ce spectacle de la déchéance de mon père, du seul être humain que, outre ma mère, je vénérerais vraiment, je m'enfuis dans la brousse où je lançai dans l'espace vide le cri de mon malheur et de ma douleur. Durant de longues heures je confiai à tue-tête mes sentiments les plus intimes à la terre, à la verdure, aux montagnes, aux bêtes et aux arbres familiers.. Je les criai à Kiniba dont les eaux, pour la première fois, me parurent couler rapidement.

Je revins à la maison, emmenai notre nouveau troupeau au pâturage. Oh ! un troupeau alors bien maigre, si insignifiant qu'il ne vaut pas, vraiment, la peine d'en parler maintenant. Ma mère vint me voir au pâturage. Elle était terriblement minée par la douleur ; je me jetai contre elle et nous pleurâmes longtemps. Elle me consolait et je la consolais aussi, mais nous ne pouvions nous empêcher de pleurer davantage.

Elle me quitta en me recommandant de bien surveiller les bêtes, mais mon cœur n'était guère en état de rester au pâturage. Pour essayer d'étouffer mon ennui, je pris mon kpété, l'embouchai, mais je ne pus moduler que des airs tristes qui me déchirèrent le cœur et me firent pleurer davantage. Je ne me supportais plus, mon cœur battait avec angoisse, j'empochai ma flûte, laissai les bêtes dans le pâturage, courus à travers champs et montagnes vers le chantier

où je savais (puisque ma mère l'avait supplié d'obéir par amour pour elle et pour moi, comme elle-même me l'avait dit au pâturage) mon père en train de chiner sur le travail administratif.

J'arrivai. Posté derrière un arbre, je le regardais peiner en compagnie d'une quarantaine d'hommes armés comme des forçats. Ils débroussaient un espace large d'environ sept mètres et qui s'étendait devant eux, infini ; ils creusaient et retournaient la terre, enlevaient les souches d'arbres, les racines et les obstacles rencontrés par leurs outils. Certains chantaient :

Terre, t'avais-je jamais dérangée ?

Te creuserais-je maintenant sans y être contraint ?

*N'eût été la volonté du commandant, serais-je en train de
te creuser ?*

Le commandant a dit :

Il faut mettre la terre à nu,

Il faut la creuser,

Il faut la retourner,

Il faut la niveler,

Puis la retourner,

Puis la fouiller,

Puis la cribler,

Et la reniveler,

Et l'arroser,

Et la battre :

Car il faut agir !

*Le commandant a dit qu'il faut que tu deviennes une
route,*

Et moi j'obéis,

Et tu seras une route.

Terre, t'avais-je jamais dérangée ?

Te creuserais-je maintenant sans y être contraint ?

N'eût été la volonté du commandant, serais-je en train de te creuser ?

Mais la plupart ne disaient rien. Un soleil de plomb régnait en maître, accablant les corps courbés et ruisselants de sueur. Les gardes faisaient des va-et-vient, brandissaient leurs cravaches en peau de sanglier ou en phallus de chevaux, hurlaient des ordres, raillaient les riches travaillant sous les ordres d'eunuques.

Mon père, de temps en temps, chassait d'un geste de main rapide les mouches qui venaient piquer ses oreilles suintantes, couvertes de sang coagulé et séché. Il se redressa un peu, s'appuya d'une main sur le manche de sa pioche, comme il en aurait fait du pommeau en argent de sa canne d'ébène. Beaucoup de gens venaient voir travailler les leurs contraints à cette servitude, mais ils n'avaient pas le droit de leur adresser la parole : les maudits gardes les en empêchaient en les menaçant de leurs cravaches. Je regardais mon père, concentrais mon attention sur lui et, comme si je l'eusse appelé, il regarda vers l'arbre derrière lequel j'étais blotti ; nos yeux se croisèrent, je fus soudain aveuglé de larmes abondantes, j'enfouis mon visage dans mes mains et pleurai en silence.

« Travaille, Bakari ! piailla un garde.

— Je suis fatigué ; je crois avoir tout au moins le droit de me redresser un peu, non ? répliqua mon père.

— Baisse-toi et travaille, Bakari ! C'est un ordre ! » hurla encore le maudit garde, un homme qui n'avait même pas fait la guerre, et dont le commandant avait fait un garde de cercle, simplement parce qu'il l'avait jugé courageux, fort, sauvage et cruel, comme tous les gardes de ma région, d'ailleurs.

Mon père ne répondit pas. Je sentais que la façon dont le garde s'adressait à lui, comme à son égal ou à son domes-

tique, l'agaçait énormément. L'homme se rua sur lui et lui administra des coups de cravache. Que le commandant ait battu Bakari, cela passait encore, mais qu'un simple garde de cercle, un eunuque qui aurait pu être notre domestique en fût autant, voilà ce que je n'admettais pas. Je faillis, sans arme que j'étais, me jeter sur l'imbécile et le rouer de coups de poing... Colère d'enfant, colère impuissante quand elle est contre les parents, ou des autorités dont cet eunuque faisait partie : je dus me raviser et me tenir coi, tremblant de rage. Soudain, je vis mon père sortir une dague de la poche de son vieux boubou. J'étouffai un cri de terreur, mais j'étais heureux, heureux à l'idée qu'il foncerait sur lui, plongerait son poignard dans le ventre du salaud, et le perforerait comme un balluchon bourré de pourritures. Mais il n'en fit rien. Tout le monde, en voyant mon père étreindre nerveusement sa dague, hurlait sur le chantier ; certains gardes, se montrant plus intelligents que leur confrère qui jouait au chef, dirent à mon père de ne pas se faire du mauvais sang, de ne plus penser à sa fortune, d'oublier qui il était et de se soumettre à la loi comme le faisaient ses confrères ; car rien ne dure dans cette vie, tout finit vite, tout y est feu de paille, comme le serait ce travail forcé contre lequel il se révoltait, et qui, après tout, ne durerait guère que trois mois !

Trois mois ! quel curieux mélange d'humour noir et de sympathie ! Mon père les regardait, l'air hagard, le regard fou et hallucinant, les lèvres moussantes de rage.

Tiba, le garde sauvage, était parti à cheval signaler au commandant sa petite altercation avec mon père ; il revint avec le toubab, leurs chevaux s'arrêtèrent, ils en descendirent, un garde donna des ordres et tous les travailleurs, sauf mon père, se redressèrent pour saluer le commandant qui cria avec un accent de colère, peut-être parce que mon père ne l'avait pas salué :

« Alors, Bakari ; tu as voulu tuer Tiba ? »

Mon père ne répondit pas.

« Alors, réponds ! tu réponds ? Tu voulais le tuer, imbécile ! sale nègre ! tu voulais le tuer, hein ? » criait-il en battant mon père sous mes yeux déjà inondés et aveuglés de larmes que je voyais rouges.

Et il l'a battu, battu, mais battu comme je n'ai jamais vu battre un homme. Mais mon père ne bougea pas ; le commandant était hors d'haleine de l'avoir cravaché, suait, s'épongeait le visage avec son mouchoir, remontait son pantalon.

« Montre-moi ton poignard ! »

A ces mots, je me mis à trembler davantage de peur que Bakari ne refusât encore d'obéir, ce qui eût fait pleuvoir d'autres coups de cravache sur sa tête déjà couverte de blessures, mais il s'exécuta et je me sentis calmé, mais ce fut pour un instant bien court.

« Tue-le maintenant, tue Tiba, entends-tu ? vas-y donc maudit riche, imbécile, lâche ! »

La cravache siffla encore ; les oreilles de mon père recommencèrent de ruisseler de sang. Pour la première fois depuis les ravages du choléra et ceux des criquets, mais aussi pour la dernière fois, je vis les larmes couler des yeux de mon père. Il regardait sa dague, je m'approchai du chantier.

« Va Ahouna, ta place n'est pas ici », dit-il en sanglotant.

Incapable de continuer de pleurer en silence, j'éclatai en poussant des cris de douleur ; l'attention des gens fut tournée vers moi. Le commandant hurla qu'on fît disparaître ce gringalet. Il exagérait : j'entrais dans ma quinzième année ; il est vrai que je n'étais ni aussi grand ni aussi musclé comme eût pu l'être un enfant de mon âge, mais j'étais fort loin d'être un gringalet... Deux gardes se diri-

gèrent vers moi ; je m'enfuyais à reculons. Soudain, je vis mon père lever sa dague, je criai en le montrant du doigt, mais avant qu'on eût le temps de voir ce qui se passait, les jeux étaient faits !

Mon père avait déjà plongé la dague dans son cœur ! Le sang coulait avec furie, on se précipita vers lui ; je le vis tomber, pareil à un de ces grands babouins que, d'un coup d'arc, je faisais choir du haut de nos arbres fruitiers. Mon père gisait dans un petit lac de sang. Tout le monde fut soudain réduit au silence, sauf le commandant qui vociférait des injures, prenait à témoin tantôt les gardes, tantôt les travailleurs :

« Ah ! le salaud ! est-ce moi qui l'ai tué ? n'est-ce pas vrai, Tiba, que je ne l'ai pas touché ? vous tous ici, vous avez bien vu que c'est lui-même qui s'est poignardé ? Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi qui ai tué ce salaud de Bakari ! »

Pareil à un dément, les bras en l'air, saisi de vertige et jeté dans une course d'automate, je criais ma douleur et ma misère à travers champs et montagnes, allais d'agglomération en agglomération, de case en case : « Mon père est mort ! on a tué Bakari ! le commandant l'a tué ! Bakari est égorgé ! il s'est enfoncé sa dague dans le cœur, et c'est le commandant qui l'a poussé à cette extrémité ! je l'ai vu, mon père est mort sous mes yeux ! venez ! venez ! venez voir ce que le commandant du cercle de Founkilla a fait d'un ancien combattant ! d'un homme qui a donné sa fille en mariage à un toubab ! »

J'alertai Houraï'nda, j'alertai Séniki, j'alertai Boubakar... Je criai à toutes les portes. J'annonçai la nouvelle à ma mère qui s'évanouit. J'eus peur qu'elle ne mourût à son tour et je me jetai à côté d'elle en criant de toutes mes forces. Quand elle eut repris ses esprits, elle se mit à pleurer d'une manière intraduisible.

Nous courûmes sur le chantier où mon père, avec sa dague encore droit dans le cœur, gisait toujours dans le lac de sang à peine coagulé. Quelqu'un avait mis une large feuille de bananier sur son visage ; des mouches tourbillonnaient autour du cadavre. Tout Kiniba était à côté de nous et pleurait à chaudes larmes.

Hourai'nda était fou de colère, mais il pleurait aussi, tout grand chef qu'il était. Il donna ensuite des ordres et huit gaillards emportèrent le corps de mon père qu'on enterra le jour même dans la chambre où ma mère vit encore.

Hourai'nda menaça le commandant, lui annonça qu'il écrirait à Porto-Novo, à Monsieur le Gouverneur, ou qu'il irait le voir lui-même, qu'il se plaindrait à des journalistes qu'il avait connus à Cotonou, et que le commandant ne ferait plus long feu dans son pays. Il dit aux travailleurs, qui avaient déjà laissé tomber leurs outils, de se disperser, de partir chez eux et de ne plus jamais, à l'avenir, se soumettre à ce servage toubabesque.

Le commandant cria, Hourai'nda cria aussi, ils se disputèrent avec furie et, malgré les protestations du commandant, la foule des travailleurs forcés se dispersa, et le travail fut laissé inachevé.

Deux ou trois semaines plus tard, le commandant fut rapatrié ; un autre vint, plus intelligent et plus humain que son prédécesseur, il jugea normal de faire achever le percement de la nouvelle rue, commencé par mon père et quelques autres riches, par des gens incapables de s'acquitter de leurs impôts, et par des prisonniers toujours soumis à tous les travaux publics de ce genre. Le travail forcé prit alors dans notre région une autre forme.

IV

LA MORT DE MON PÈRE ramena ma sœur au bercail. Il avait tonné toute la nuit ; les éclairs avaient déchiqueté l'obscurité, le ciel avait gémi en tremblant ; il s'était illuminé par intermittences et avait paru saigner. Les montagnes aussi avaient résonné comme aurait dit feu mon père, « de bruits sourds de canons », mais il n'avait pas plu... Les grondements du tonnerre continuèrent jusqu'au jour ; les montagnes répercutaient les bruits de canons ; l'écho les emportait en les répandant sur le village qui en tremblait. Les animaux et les oiseaux s'étaient tus ; notre basse-cour et nos troupeaux étaient angoissés. Le ciel s'enflamma précipitamment d'éclairs aveuglants, gueula de toutes ses forces, bâilla avec indécence et brusquement ouvrit ses écluses ; ses eaux commencèrent de couler comme de milliers de jarres renversées tout d'un coup.

Ne pouvant aller dans nos champs afin de me rendre compte du travail accompli le jour précédent par nos embauchés, je restai à la maison avec ma mère. La mort de

mon père l'avait terriblement défigurée. Elle, grande, souple, avec les muscles longs, portant à peine son âge, mais avant tout belle, était devenue une femme décharnée, avec les pommettes saillantes et les yeux fuyants ; elle n'était plus droite et fière, mais voûtée et craintive. Des rides profondes commençaient à déformer la peau de son front d'ordinaire tendue et ce front altier était comme désormais contraint à toujours regarder la terre. Ses cheveux de veuve, dénoués et négligés, lui donnaient un air de vieille folle ou de mendiante. Mariatou ne sortait plus, elle ne mangeait guère. Si, de son mieux, elle s'occupait encore du ménage, c'était bien par amour pour moi. Elle eût été seule qu'elle se laissait mourir dans le désordre semé autour d'elle et en elle par la mort de mon père huit mois plus tôt. Elle passait des journées entières, assise sur un tabouret, les jambes serrées et repliées, les coudes sur les cuisses, les bras croisés sur la poitrine et les mains cramponnées aux épaules, à verser des flots de larmes en fredonnant des mirologues.

Je n'aimais guère ces chants plaintifs, lents, dont la douloureuse monotonie me faisait souffrir. Mais ce jour-là, ma mère ne murmurait pas de mirologue : elle me parlait de la vie : « une série d'absurdités sans nom », « un désert de pourritures où les hommes s'acharnent à des choses futiles et vaines sur lesquelles ils fondent leurs espoirs. Voilà. Mais il faudrait pourtant, mon petit Ahouna, s'acharner à ces futilités si l'on veut vivre et se sentir vivre. Tout est lié à des choses terriblement vaines. »

Nous regardions tomber la pluie, toujours drue, couvrant l'espace de grands et larges grillages couleur d'acier et traversant la cour à torrents. Après m'avoir parlé de la vie, ma mère m'entretenait, comme de quelque chose de vraiment essentiel, de l'importance qu'il y avait à ne jamais quitter « ce désert de pourritures » sans y avoir laissé des descendants. Cette assertion dont elle ne m'a jamais expliqué

le pourquoi l'amena à me prier de commencer à penser au mariage.

Nous en étions à ce point de notre conversation, quand un camion, venu de Parakou, s'arrêta devant notre maison ; un homme, une femme et cinq enfants en descendirent, entrèrent dans la maison et traversaient la cour quand ma mère s'écria et bondit vivement :

« Séitou ! ma fille ! entrez, mes enfants, entrez tous, vous êtes chez vous ! »

Nous comprîmes tout de suite que l'homme qui suivait ma sœur était son nouveau mari et que, outre les enfants de Tertullien, Séitou en avait eu deux autres du bel homme qui l'accompagnait.

Nous les accueillîmes avec bonheur, prîmes tour à tour les enfants et les serrâmes tendrement contre notre cœur. Notre maison redevint gaie, vivante et soudain bruyante. Humaine, mais aussi, pure, limpide et fraîche comme la source du Kiniba bondissant de la montagne, la joie, à nouveau, éclatait sur le visage amaigri et hâve de ma mère. Je fus si heureux de la revoir ainsi que je me mis à pleurer. Séitou pleura aussi. Elle pleura longtemps en regardant la chaise longue où notre père se reposait le soir en fumant sa pipe ou en égrenant son chapelet.

Notre mère s'activait. C'était étonnant comme elle était devenue soudain extraordinairement agile ! Elle saigna deux poulets, les apprêta avec l'aide de Séitou, fit cuire de l'igname, l'éplucha, la pila dans un mortier, prépara rapidement une sauce au poulet dans laquelle elle mit des boulettes de sésame. Nous nous régâlâmes du repas le plus copieux qu'il y eut dans notre maison depuis la mort de Bakari, tandis que la pluie continuait de tomber.

Le soir, ma sœur et mon beau-frère nous racontèrent comment ils avaient été informés de la mort de notre père.

Je vous l'ai dit : Houraï'nda avait menacé le comman-

dant. Il avait alerté Parakou, Abomey, Bohicon de la tragédie qui coûta la vie à mon père. Il était allé voir les journalistes de Cotonou, il aurait même sollicité et obtenu une audience de Monsieur le Gouverneur du Dahomey qu'il serait allé voir en personne à Porto-Novo. Deux journalistes de Cotonou étaient venus à Kiniba interroger ma mère, quelques témoins de la tragédie et moi-même. Pourquoi ? Je n'en savais rien alors. Ce fut après l'arrivée de Séitou et de Camara, que je sus que la nouvelle avait été répandue dans toute l'Afrique, donc aussi en Guinée où mon beau-frère, qui sait lire, en avait été informé par les journaux. Vous dites que vous vous en souvenez ? Tant mieux ! Camara ne s'entendait pas avec ses parents ; alors, lui et sa femme avaient décidé de venir à Kiniba.

« Mère, frère, je vous avais abandonnés, mais je suis revenue, sans honte ; ayez pitié de nous et veuillez nous recevoir dans la maison de mon père, dit Séitou en sanglotant.

— Vous êtes les bienvenus, mes enfants, vous êtes tous à moi, et je souhaite que vous et mes petits-enfants viviez heureux dans cette maison frappée par tant de misères. Ahouna aussi se mariera, il aura des enfants, et je mourrai heureuse parmi vous. Ah, je voudrais pouvoir ne plus fredonner des mirologues, mais chanter des chansons de bonheur ! dit ma mère, les yeux brouillés de larmes qu'elle s'efforçait vainement de retenir.

— La vie est une sale invention d'Allah, mais puissent vos vœux être exaucés, ma belle-mère », dit Camara.

C'est un bel homme joliment musclé qui porte rarement le boubou parce qu'il a été habitué à s'habiller comme la plupart des gens du Sud : culotte ou pantalon, chemise à manches retroussées, casquette en toile kaki ou chapeau de feutre importé d'Accra, sandales de fabrication indigène ou achetées dans des boutiques : le jeune homme du Sud tel

que nous les voyions dans le Nord, voilà Camara. Il mordit son pouce avec amertume, des flots de souvenirs douloureux déferlaient dans ses yeux noirs.

« Oui, la vie est un drôle de non-sens ; je me demande comment et pourquoi Allah qu'on dit être la bonté même a pu la créer ainsi... Je n'ai jamais eu des histoires avec mes camarades, encore moins avec mes amis, mais c'est ma propre sœur qui a fait mon malheur. Mon tort est d'être né dix ans après elle. Elle a l'excuse de s'être pendant longtemps considérée comme fille unique, mais puisque je suis né, ne pourrait-elle s'oublier, enterrer une partie de son égoïsme et me reconnaître ma place auprès de nos parents ? Il fallait tout à Mariama, je devais me soumettre à ses caprices. Je me serais bien défendu contre ses tyrannies si notre mère, injuste jusqu'à la cruauté, ne lui donnait toujours raison contre moi : Mariama est une petite malheureuse, elle a quarante ans et n'est pas encore mariée ! « Tu sais bien, mon petit Camara, que ta sœur est le parangon de la gentillesse et de la bonté, qu'elle t'aime ; il faudrait lui pardonner ses petites fautes : elle est devenue très nerveuse ! »

Je pardonnais, mais ma sœur ne devenait pas plus raisonnable pour autant, sans doute parce que notre mère la soutenait sans relâche. Notre père, homme très effacé, effacé jusqu'à la sottise, ne se mêlait de rien ; nos histoires et nos querelles toujours très vives lui semblaient indifférentes. Mariama profitait de cette indifférence pour s'animer davantage contre moi... Ah ! c'est une créature du diable, incapable de s'empêcher d'être jalouse des jeunes filles qu'elle voyait avec moi. Parce qu'elle est une vieille fille, elle ne voulait me voir avec aucune fille ; elle prenait son plaisir avec tous les hommes qui lui plaisaient ; d'ailleurs, c'est son droit, mais pourquoi me salissait-elle en me calomniant ? C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. Notre mère lui donnait tout, je n'avais rien ; la plupart de mes camisoles

et boubous quand j'avais douze ans, voire quand j'avais quinze ans — et davantage si je ne me trompe pas — étaient confectionnés avec des pagnes déjà portés par ma sœur. Jamais je n'avais rien de neuf, quelque chose à moi que j'eusse été le premier à avoir porté. C'était à cause d'elle que j'étais parti pour le Cameroun en qualité de domestique d'un Syrien. C'est au Cameroun que j'ai réussi à gagner un peu d'argent après avoir abandonné mon patron ; c'est là-bas que j'ai connu Séitou. Quand j'ai compris que je l'aimais, je lui ai demandé si elle voulait m'épouser et elle a accepté, j'eus donc la sottise de l'emmener à Conakry, parce que je ne voulais pas me marier loin de mes parents, et désirais, en outre, connaître leur opinion au sujet de mon choix.

Nous arrivâmes dans mon pays ; Séitou et les enfants habitaient du côté du port où elle fut rapidement embauchée au Service des Tris. Je soumis un jour le projet de mon mariage à mes parents. Mon père, qui ne parle jamais quand il s'agit de donner son avis, à mon grand étonnement, fronça les sourcils, haussa les épaules, et dit enfin qu'il ne trouvait aucun inconvénient à ça, si j'étais persuadé que cette femme était la femme de mes rêves. Ma mère serra les lèvres, se battit les cuisses, puis les mains, et déclara péremptoirement que je n'épouserais jamais une femme qui avait déjà trois enfants. Alors ma sœur de renchérir avec sa gentillesse et sa bonté incorruptibles :

« Trois enfants de toubabs, trois métis de pères différents ! Il n'y a pas de doute, cette femme est une coureuse de toubabs !

— Ce n'est pas vrai que Séitou est une coureuse de toubabs, elle a eu ses trois enfants d'un même mari, de M. Tertullien que j'ai connu au Cameroun ! protestai-je vivement.

— Ça suffit ! » cria notre mère qui mit ainsi fin à la querelle.

Mariama commença alors à ourdire de sinistres manœuvres qui aboutirent à ma déchéance. Elle dénigrait Séitou partout où elle le pouvait, tous les gens qui connaissaient ma femme la toisaient, se moquaient d'elle quand ils la rencontraient ; c'étaient des éclats de rire et des sarcasmes toutes les fois qu'on nous voyait ensemble avec les petits. Mariama était contente des résultats de ses bassesses, elle en était heureuse, la vieille ganache. Mais je me moquais du qu'en dira-t-on : mon désir étant de faire passer nos flirts et nos tergiversations sur le plan de la réalité en les transformant en une union qui — j'espère, je le souhaite toujours — puisse durer toute notre existence à nous deux. J'épousai Séitou, mais du coup, je fus perdu.

Ma sœur redoubla ses manigances. Elle parvint, je ne sais comment, à mettre notre père aussi de son côté. Celui-ci ne me parlait plus qu'en termes elliptiques et, parfois, ambigus ; il n'approuvait ni ne désapprouvait rien de ce que je lui disais... Moi qui aimais les miens, je commençais à éprouver la nausée de vivre, non seulement dans ce coin de la maison familiale où personne ne s'intéressait guère à nous, mais aussi dans mon pays où j'étais devenu la risée de tout le monde, à cause de la sottise et des ignominies sans nom de ma sœur. Tout, autour de Séitou et de moi, n'était que mépris, propos narquois, voire haine ouvertement manifestée.

Avez-vous déjà observé une mouche prise dans une toile d'araignée ? J'ai toujours partagé les angoisses de ces insectes que je ne balance pas à sauver quand je les vois encore vivants, en train de se débattre dans les pièges arachnéens. J'ai évoqué cette image pénible parce que, enveloppé du silence éloquent des miens comme je le fus alors, j'étais pareil à une mouche attrapée et jetée par quelque main sinistre dans une toile d'araignée d'où elle ne réussissait pas à sortir. Je voyais les fils s'entremêler autour de moi pour me

paralyser, tandis que l'araignée s'avavançait pour m'étouffer. Mon père, un matin, m'appela. J'allai le voir ; à ses côtés se trouvaient ma mère et ma sœur, les traits tendus, l'air dur. Leurs yeux à tous brillaient encore d'une action qui avait dû se dérouler dans un calme tragique quelques minutes plus tôt. Je les regardai, les scrutai tour à tour, et m'aperçus dans les yeux des deux femmes qu'elles avaient fait pression sur mon père, qu'elles l'avaient contraint au point où il en était venu :

« Camara, tu as épousé cette femme contre notre gré.

— Pourquoi reviens-tu sur cette histoire ? Il y a quatre ans que nous sommes mariés et nous avons deux enfants. Je sais que personne ici n'aime nos enfants, mais nous ne nous en soucions pas. Pourquoi me parles-tu, pourquoi me reparles-tu maintenant de Séitou ?...

— Tu aurais pu laisser *mon père* terminer sa phrase ! » m'interrompit Mariama.

Mon père baissa la tête, puis la releva, et d'un air embarrassé il regarda les deux femmes comme pour les consulter.

« J'ai bien réfléchi avant de t'appeler, Camara. Ton existence chez moi avec cette femme me gêne énormément ; je supporte fort mal que toi, mon fils, tu te sois marié contre mon gré !

— Tu m'avais dit d'épouser Séitou si j'étais persuadé que...

— J'ironisais ! m'interrompit-il brutalement.

— Tu ironisais ?... Soit : j'ai fait ce qu'il m'a plu de faire.

— Pour te confirmer ta personnalité ! dit ma mère.

— Oui, pour me confirmer ma personnalité, ma mère.

— A la bonne heure ! Je m'en suis toujours doutée ! s'exclama ma sœur.

— Tais-toi !... de quoi te mêles-tu virago ? Maudite

prostituée, tu devrais avoir honte d'être une putain ! Ça tout le monde le sait ! Va te faire foutre si tu ne peux t'empêcher de m'emmerder ! » criai-je, fou de rage.

Mariama avait déjà bondi sur moi, mais nos parents l'avaient retenue et elle pleurait à chaudes larmes, de ces larmes qu'elle a si faciles.

« Tu viens de mettre le comble à ma colère, Camara ! Tranchons net : tu dois penser à nous quitter. »

Je ne m'attendais pas à cette conclusion ; j'ouvris de grands yeux chavirés et demandai des précisions en balbutiant :

« Tu me renvoies de chez mon grand-père ?

— Oui, Camara. Je te renvoie d'ici, mieux : tu es déshérité ! Adieu. »

Déshérité... murmurai-je en sortant d'un air ivre. Non, je n'attendais rien, mais rien de mes parents ; je n'avais jamais compté sur eux pour vivre, n'empêche, la nouvelle de cette déchéance injuste et absurde m'a bouleversé... jusque... jusqu'à l'âme... »

Arrivé à cet endroit de son récit, Camara se tut, enfouit son visage dans ses mains, mais il ne pleura pas ; ma sœur, au contraire, baissa la tête et se remit à sangloter. Ma mère se leva, s'approcha de Camara, mit affectueusement la main sur son épaule :

« Je vous comprends, mon fils ; c'est d'autant plus dur qu'il s'agit de vos propres parents, mais essayez de tout oublier de ce passé douloureux.

— Mais c'est inhumain, c'est absurde ! Pourquoi me bannir si cruellement de ma famille parce que j'ai épousé la femme que j'aimais ? dit-il, les yeux hagards.

— Tout est cruel, inhumain et absurde dans la vie. Je me suis rendue à cette évidence le jour où l'on a contraint mon mari à se suicider ; mais puisqu'il faut vivre malgré tout, le mieux, du moins me semble-t-il, c'est de prendre

telle qu'elle se présente à chacun de nous cette vaste absurdité qu'est la vie. »

Camara avait l'air profondément triste. Il m'était fort pénible de le voir dans cet état d'abattement. Je sortis. Ma mère quitta aussi la pièce et me rejoignit dans la cour. La pluie avait cessé de tomber ; le ciel était redevenu clair, bleu et parsemé d'étoiles d'or ; la lune commençait son ascension, l'air était frais et agréable à respirer.

Ma mère et moi fîmes quelques pas du côté du potager où des plates-bandes de grosses tomates mûres, de piments verts, jaunes et rouges, d'oignons et de maintes espèces d'épinards... se distinguaient nettement sous l'éclat des étoiles.

« Que pourrions-nous faire pour rendre la vie agréable à ta sœur, à son mari et à leurs enfants, mon petit Ahouna ? » dit ma mère d'une voix à la fois affectueuse et méditative.

Sans avoir réfléchi, je lui proposai :

« Camara me plaît beaucoup ; il a l'air robuste et courageux ; tout en lui traduit la bonne volonté et des réserves d'énergie. Au lieu de recourir, pour les travaux de nos champs, à des travailleurs qui nous reviennent cher puisque, outre leur nourriture, nous procédons ensuite au partage des récoltes, ne vaudrait-il pas mieux que tu donnes à Séitou et à Camara une partie de nos terres que mon beau-frère ferait produire à son gré ? »

Ma mère me serra contre elle. Nous fîmes ce soir-là une longue promenade sans échanger d'autres mots. Si pourtant : je me souviens qu'arrivés au pied de l'un des sapotilliers qui ombragent la cour, ma mère m'a dit :

« Je retrouve en toi la générosité de mon mari : ton père serait ici qu'il n'aurait pas hésité à donner du terrain à Camara. Je partage ta proposition, mon petit. Si tu veux bien, puisque nos troupeaux redeviennent nombreux, nous donnerons aussi deux vaches, quatre chèvres et un bœuf à

Séitou et à ses enfants, ainsi le ménage pourra s'organiser comme bon lui semblera.

— Je veux bien, mère. Il y a beaucoup de cases dans notre demeure ; certaines d'entre elles doivent être réparées sans tarder ; nous en parlerons avec Camara quand il aura bien vu la propriété et se sera habitué à notre mode de vie... Il faudrait qu'il se sente à son aise parmi nous ; je voudrais tant qu'il trouve auprès de nous ce dont il a été privé au sein de sa famille : affection, tendresse, compréhension, sens de l'humain et un amour véritable, dis-je avec une joie nerveuse.

— Je voudrais que Séitou ne regrette pas d'être revenue à la maison ; je voudrais aussi que Camara ne se repente pas un jour de nous avoir connus et que leurs enfants, mes petits-enfants, soient heureux auprès de nous.

— Nous essayerons de les rendre heureux de notre mieux, mère », dis-je.

Nous retournâmes vers Camara et Séitou ; les enfants dormaient depuis longtemps. Ma mère fit part de notre proposition au couple. Ma sœur se sentait tellement bouleversée de joie, qu'elle dut sortir pour pleurer sous l'un des sapotiliers aux branches lourdes de fruits. Quant à son mari, il avait l'air hébété, les yeux fixés au sol. Quiconque n'aurait su les sentiments de bonheur qui, soudain, l'avaient rendu ainsi l'aurait cru frappé de crétinisme par quelque mauvaise nouvelle.

Camara fit de moi son grand ami. Il me parlait de la vie, de ma sœur, de leurs enfants ; il m'initia à la lutte ainsi qu'aux diverses sortes de prises par lesquelles on se débarrasse rapidement d'un agresseur, même plus grand et plus fort que soi. De mon côté, je lui appris à jouer du balafon, du kpété et du tôba ; il me parlait de ces deux derniers instruments musicaux en disant :

« Avec ça, tu rendras folles toutes les jeunes filles de Kiniba et de tout Founkilla, si elles sont aussi sensibles et aussi sentimentales que celles de mon pays quand les préjugés ne les rendent pas bêtes.

— Crois-tu que les préjugés soient à l'origine de ce que tu appelles la bêtise des gens de ton pays ?

— Les préjugés naissent de la bêtise humaine, comme celle-ci peut bien être une conséquence de ceux-là. Certains originaires de mon pays sont naturellement bêtes, mais les préjugés ont rendu beaucoup d'entre eux plus bêtes et plus mauvais qu'ils auraient été sans cela », dit-il d'un air songeur.

Ensemble, nous allions dans nos champs, ensemble nous menions nos bêtes au pâturage. C'est lui qui m'a appris à lire et à me débrouiller en français ; il a été, pendant huit ans, avec Séitou qui parle très bien, du moins selon moi, le français et se défend également en anglais et en allemand qu'elle a appris au Cameroun, le premier maître d'école de leurs enfants ; car ce sont eux qui leur ont enseigné, ainsi qu'à ceux que j'aurai plus tard d'Anatou, toute la science dont les gamins étaient forts avant d'être inscrits à l'école du village.

Nous nous rendions parfois au pâturage à dos de cheval avec Rémy, Jean-Claude, Mireille et Bouraïma. Les gens qui nous voyaient à trois sur un cheval souriaient, plaisantaient, donnaient des fruits aux enfants. Ces habitants de Kiniba, qui ne savaient plus comment se comporter à notre égard pour nous faire plaisir depuis la mort de mon père, nous offraient des régimes de bananes, des corbeillées d'ananas, d'avocats, de sapotilles, d'anacardes, de papayes, présents encombrants que nous recevions avec gentillesse et reconnaissance sans savoir, jamais, de quelle utilité ils pouvaient bien être pour nous, car nous n'en manquions pas. Je me souviens que nous les donnions à notre tour, soit aux gamins que

nous rencontrions sur la route du pâturage, soit aux nécessaires que nous connaissions.

Certains regrettaient que mon père ne fût pas vivant pour admirer ses beaux petits-enfants « à moitié toubabs » ; d'autres nous arrêtaient pour des bavardages inutiles et sans fin. Nous rencontrions des tas de gens en cours de route : hommes partant aux champs à la file indienne, leur houe sur l'épaule, leur coupe-coupe dans la main ; femmes allant à la queue leu-leu vers la chute de Kiniba, leur canari ou leur calebasse en équilibre sur la tête ; gamins armés d'arc, de flèches ou de fronde, terreurs des oiseaux... Comme je me sentais loin d'eux parce que je me voyais grand et mûr, mûr pour avoir été trop tôt et coup sur coup mordu par tant de misères, cruellement marqué par le sceau de la vie ! On nous saluait et nous saluions aussi, salutations d'abord bruyantes, ensuite sans fin et répétées d'une voix chantante selon la coutume de Founkilla :

« *Ma tan'g kali non ?*

— *Ma kam'g biô !*

— *Fô, orou,*

— *Fô, kpaï.*

— *Fô, orou,*

— *Fô, kpaï... »*

Nous passions devant la chute du Kiniba. C'est un large rouleau d'eau qui tombe de très haut en se dévidant dans l'espace où il forme une nappe épaisse, rapide et crachinante qui enveloppe la montagne d'une brume très froide. Je vois encore ce rouleau : il se pare, aux premiers rayons solaires, des couleurs les plus merveilleuses que j'aie jamais vues. La nappe, en sortant du sein de la montagne, est un extraordinaire mélange de rubans bleus, jaunes, rouges, verts, noirâtres, mauves, pourpres, orange, et jade... Je me souviens que Camara fut frappé de silence lorsqu'il la vit pour la première fois ; il passa alors près d'une heure à contem-

pler l'eau sans cesse métamorphosée par le soleil levant et à écouter la musique de la chute, fracas d'une cadence monotone et assourdissante qui se prolonge en murmures étrangement harmonieux et doux, là-bas, dans la vallée, parmi les joncs, les roseaux et les cailloux villex.

Quand mon beau-frère se décida à continuer le trajet vers le pâturage, ce fut sur ces mots dont je fus très fier : « C'est dans ces décors que vivait Séitou ? Je comprends maintenant qu'elle aime son pays avec tant d'amour : elle ne manquait aucune occasion pour l'évoquer, et surtout quand elle me parlait de vous tous. »

Jusqu'au jour de mon départ de Kiniba, Camara était encore incapable, en allant au pâturage, de ne pas s'arrêter quelque cinq minutes devant la chute.

Nos bêtes, habituées au parcours, marchaient sagement devant nous en compagnie de nos quatre chiens qui les encadraient tout en courant de-ci, de-là, en aboyant. Arrivés au lieu d'arrêt, nous laissions les troupeaux sous la garde des chiens, puis grimpions à la cime de Kinibaya, montagne haute de près de quatre cents mètres. De là, nous avions tout le village sous nos yeux, la beauté et la fraîcheur de la verdure, les vols des oiseaux, la course des biches, les acrobaties des singes allant d'une branche à l'autre, ou leurs migrations avec leurs petits agrippés sous le ventre des guenons.

Au milieu de ces spectacles lointains et animés, j'embouchais parfois mon kpété et lui faisais rendre des airs improvisés : chants d'une douceur sauvage, harmonies barbares et curieusement captivantes qui n'étaient rien d'autre que des manifestations de mon âme d'adolescent. Non, non, je proteste, je ne mérite pas ce qu'Anatou a fait de moi ! Il est possible que chacun de nous ait un monstre en lui, mais nul n'a le droit de réveiller en nous ce monstre, si nous ne le faisons pas nous-mêmes ou s'il ne se manifeste pas de son

propre gré. Comme j'eusse voulu, comme je voudrais encore que personne n'eût arraché à son sommeil le monstre que j'avais en moi sans m'en apercevoir ! Comme je voudrais que son sommeil fût éternel !... Mais n'anticipons pas sur les faits.

Que ce fût avec le kpété ou avec le tôba, et je pense à leurs airs comme à quelque chose de divin, outre les airs du Sud qui m'avaient été appris par Bossou, les musiques que j'improvisais émouvaient profondément Camara. Il me regardait d'un air étrangement doux avec son joli sourire discret comme si j'eusse été une fille et me disait :

« Plus je t'entends chanter, plus je me sens heureux d'être parmi vous. »

C'est lui qui un jour, alors que nous étions sur la cime du Kinibaya et que je jouais du tôba, me dit, trois ou quatre ans après ma mère, que je devrais faire la connaissance d'une jeune fille digne de moi :

« Intelligente, compréhensive et humaine comme Séitou, car tu as dix-neuf ans et devrais penser à te marier.

— A quel âge t'es-tu marié, toi ?

— A vingt-huit ans.

— Je me marierai aussi quand j'aurai cet âge.

— Ce n'est pas nécessaire d'attendre si longtemps : j'aurais bien pu épouser Séitou quand j'avais dix-neuf ans, si je l'avais rencontrée et aimée et réussi à me faire aimer d'elle.

— Crois-tu vraiment que le mariage soit une chose si nécessaire qu'il faille ne pas tarder à le faire, Camara ?

— Très, Ahouna. Vie de ménage, avec des enfants autour de soi... Quel bien ! Quel plaisir ! Quelle joie ! Quel bonheur aussi ! surtout quand ta femme t'aime et te comprend, et que tu l'aimes et la comprends aussi. Bien sûr, il y a des soucis : les enfants sont malades, les produits des champs qui font rentrer l'argent ne rapportent pas autant

qu'on en attend. Mais ce sont des choses qui ne se produisent pas toujours ; ce sont d'ailleurs des accidents comme les ravages cholériques et ceux causés par les criquets. Il faudrait te marier, Ahouna.

— Eh bien ! c'est décidé. Puisque tu es mon beau-frère, je dirais même un véritable grand frère qui ne peut me conseiller que de bonnes choses, je me marierai quand j'aurai connu une jeune fille aussi intelligente, compréhensive, humaine et belle que Séitou !

— Très bien. Mais en attendant, construisons dans un coin de ce pâturage une chaumière où nous puissions nous abriter pendant les orages.

— Mon père en avait construit une, mais les pluies et les torrents l'ont emportée.

— Etait-elle sur pilotis ?

— Non.

— Eh bien ! c'est ce que nous allons faire. »

Rentrés à la maison, je demandai à ma mère si elle aimerait que je me marie :

« Par Allah et par Bakari ! Ne te souviens-tu plus que c'était de cela que je te parlais quand Séitou, Camara et leurs enfants sont venus ? Que je serais heureuse de bercer tes enfants à toi aussi sur mes vieux genoux, de les porter sur mon dos avant de mourir ! Ainsi, là-bas, je pourrais être fière et heureuse de dire à mon mari que j'ai assez bien rempli mes devoirs de mère et de grand-mère ! » dit-elle en pleurant à la fois de douleur en pensant à mon père, et de bonheur à l'idée que je songeais à me marier.

Deux jours après cette conversation avec l'excellent Camara, nous apportâmes dans la vallée du Kinibaya des pilotis, des paquets de longs bâtons flexibles et de bambous, des rouleaux de palissades bien faites, des bottes de chaume, tout ce qu'il nous fallait pour la construction de notre abri, et le lendemain la chaumière était achevée. Camara fabriqua

une petite échelle à six marches dont nous nous servions pour monter dans notre abri et pour en descendre. Les enfants aimaient s'y amuser ou s'asseoir dessous aux heures les plus chaudes de la journée.

Lorsque quelques jours plus tard, la maisonnée vint voir et admirer notre chef-d'œuvre, Séitou, en plaisantant, me demanda si c'était là que je me marierais ; à quoi je répondis, en plaisantant aussi :

« J'y passerais bien toute ma vie, si celle qui m'aimerait pouvait s'y plaire : l'amour devrait se contenter de peu de chose. »

Inch'Allah !

V

NOS RÉCOLTES ÉTAIENT TRÈS BONNES ; nos vaches et nos chèvres vèlaient, nos troupeaux se multipliaient, la basse-cour se repeuplait ; un sang nouveau circulait dans toutes les veines, Kiniba coulait majestueusement, l'air était vivifiant, mêlé d'un parfum agréable ; l'argent rentrait, nous étions heureux. Camara allait au champ, Séitou conduisait les aînés de leurs enfants à l'école de Founkilla, qui se trouve à une bonne heure au trot de cheval de notre demeure.

Habillé de mon boubou couleur indigo, mon kpété dans une poche, mon tôba dans l'autre, les bras en fanions à chaque bout de ma houlette posée sur mes épaules, je menais les troupeaux au pâturage. Là-bas, comme d'habitude, je rêvais ou improvisais des airs musicaux, chants de mon âme de jeune pâtre. J'emportais aussi mon syllabaire, ce qui me permettait de poursuivre seul les leçons de lecture à laquelle m'initiaient ma sœur et mon beau-frère.

Un jour, alors que j'essayais de bien comprendre un joli récit du « Mamadou et Bineta », je me suis mis à trans-

pirer abondamment ; j'étouffais, non de peur car il n'y a rien d'effrayant dans ce petit livre mais d'une chaleur extraordinairement lourde. Je me redressai de dessus mon syllabaire et m'aperçus que le ciel partout à la ronde était couvert de gros nuages de bronze se lançant à l'assaut les uns des autres. Le paysage de verdure arborescente qui, vu de la cime du Kinibaya, offre un panorama que j'aimais beaucoup, était épouvantablement agité. Au loin, par-delà les hauteurs rocheuses, des colonies de biches affolées couraient, des bandes de singes bananiers et de cynocéphales bondissaient de branche en branche en aboyant ou en glapissant ; les oiseaux fuyaient de toutes parts, tournoyaient dans l'espace en s'éloignant devant les nuages. Au pied de la montagne les troupeaux énervés couraient, s'agitaient, beuglaient, bêlaient ; les chiens aboyaient ou hurlaient. Toutes les bêtes semblaient saisies d'un vertige de mort. Puis, tout se tut soudain ; le ciel devint vide d'oiseaux, j'étais déjà dans la vallée, j'avais déjà rassemblé les troupeaux et, mes instruments de musique dans les poches, la houlette dans la main, aidé par mes chiens qui continuaient d'aboyer, je reconduisis à l'étable mon peuple beuglant et bêlant.

Arrivé à la maison, je m'aperçus que j'avais oublié mon syllabaire. Pour rien au monde je n'aurais consenti à me séparer de ce petit livre où je m'instruisais, et qui m'avait été offert par Camara. Aussi, ayant jeté ma houlette dans un coin de l'étable, repris-je à toutes jambes le chemin du pâturage, poussé par le vent qui rendait ma course encore plus rapide, escorté de grondements du tonnerre.

J'arrivai ; je retrouvai mon bien ; je le ramassai, déjà assez malmené par le vent. Le ciel était effroyablement noir et épais ; on eût cru qu'il allait, d'un instant à l'autre, se laisser choir sur la terre. J'étais sur le point de retourner sur mes pas quand des détonations assourdissantes firent tout d'un coup trembler l'espace autour de moi. Les grondements

continuaient de se faire entendre, sans cesse intensifiés et prolongés parmi les montagnes. Instinctivement, je m'aplatis et me mis à ramper. Les fracas se multipliaient, s'enflaient. Le ciel était en rage, l'espace était furieux. Je rampai jusqu'à notre abri, y grimpai tout tremblant et m'y assis ; j'avais peur de je ne savais exactement quoi, tout en priant Allah que ces phénomènes sublimes ne détruisissent pas le pauvre abri. Ma prière n'était pas plus tôt terminée que les chaînes d'éclairs les plus aveuglantes et les plus terrifiantes que j'eusse jamais vues lardèrent le ciel. J'enfouis mes yeux dans mes mains. A cet instant, un grondement bien étrange se fit entendre : il semblait monter du sein de la terre. L'abri vacilla ; un pan de montagne s'écroula avec fracas, puis un autre grondement retentit en faisant gémir tout autour de moi.

La pluie se déchaîna, serrée, drue, brutale et rapidement torrentielle ; l'espace semblait la vomir, elle paraissait surgir des montagnes aussi. Kiniba, à l'étroit dans son canal, débordait dans la vallée ; j'avais la poitrine dans un étau, mais tout se calma une demi-heure plus tard ; l'air s'attéridit et je recommençai à respirer. Alors je pris mon kpété et lui fis jouer des airs qui me semblèrent merveilleux, tellement j'avais le sentiment que ce n'était pas possible qu'ils fussent venus de moi. Je jouai jusqu'à l'ivresse, jusqu'à l'extase. Oui, ce jour-là, je me suis senti heureux, éperdument heureux sans aucun objet, mais peut-être était-ce parce que j'inondais l'espace de chants de mon cœur. Que ne suis-je mort à cet instant-là !

La pluie cessa. Le ciel redevint d'un bleu dur et lumineux. Les oiseaux se remirent à chanter. Je descendis de mon refuge et rentrai à la maison, l'air ravi, le visage frais, les yeux brillants de bonheur.

« Où étais-tu, mon petit Ahouna ? » me demanda ma mère d'une voix triste.

Je compris tout de suite que mon absence l'avait beaucoup inquiétée et qu'on avait dû me chercher en vain.

« J'étais allé chercher mon syllabaire que j'avais oublié au pâturage, mère, lui répondis-je en prenant sa main que je pressai contre ma joue pour la rassurer.

— Tu es décidément possédé par la passion de t'instruire », dit Séitou en souriant et en me caressant les cheveux.

Je la vis plus belle et plus séduisante que jamais et me dis à part moi : « Jamais je ne me marierai si je ne suis aimé d'une femme presque aussi belle que Séitou. »

« Tu as dû charmer l'orage en jouant du tôba dans notre palais du pâturage », plaisanta Camara qui, tenant Ossaya blottie contre sa poitrine, fredonnait un air qu'il m'avait sans doute entendu improviser sur le tôba.

« Non pas du tôba, mais du kpété », lui dis-je en m'étirant avec plaisir.

Puis, ayant repris mon instrument, je jouai devant tous des airs nouveaux. Ils en furent éblouis. Séitou souriait et ses yeux brillaient de joie, ma mère était béate ; Camara, fasciné, me regardait fixement en répétant :

« Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible que tu dises tant de choses merveilleuses rien qu'à l'aide de ce morceau de bois ! »

Les enfants, les yeux grands ouverts, me regardaient l'air hypnotisé... Quand j'eus fini, ou plutôt — car je n'aurais jamais pu finir — quand je m'arrêtai de jouer, les enfants se précipitèrent sur moi, m'embrassèrent et m'étreignirent à l'envi, en me demandant si je leur apprendrais à jouer du kpété. Je leur promis de les initier à mon art, mais, ajoutai-je aussitôt :

« C'est un art sans secret. C'est mon ami Bossou, un jeune homme d'Abomey, qui m'a initié à cet art. Ce qui a pu vous charmer n'est rien d'autre que ma vision du monde

présentée par un chant de mon âme. Tout est donc ici », terminai-je avec une fierté d'enfant en mettant la main sur mon cœur.

Ayant demandé à ma mère si je pouvais inviter Bossou à venir manger du couscous avec nous, elle acquiesça volontiers. Mon ami vint chez nous une semaine après l'orage ; c'était sa cinquième visite depuis la mort de mon père ; car occupé par ses activités de jeune cultivateur, de sculpteur et d'apprenti griot, séparés l'un de l'autre par plus de trois heures au grand trot de cheval depuis que ses parents, ayant vendu leur bananeraie du côté de chez nous, avaient acquis une propriété fort importante à l'ouest des chaînes du Kiniba, nous ne nous voyions guère.

Je lui présentai ma sœur, Camara et leurs enfants. Nous parlâmes longuement de choses et d'autres, puis nous mangeâmes copieusement. Nous nous promenâmes dans la bananeraie où il avait été assommé par des singes, et qui, vendue par son père à Assani, le plus grand colporteur de Kiniba, est aujourd'hui la propriété de Camara qui l'a achetée à ce dernier qui est bien plus passionné du commerce et du vagabondage que de l'agriculture. Nous passâmes ensuite dans notre orangerie alors tout en fleurs, enveloppée d'un délicat parfum où tournoyaient guêpes et abeilles. Nous parlâmes des troupeaux, de la richesse, du bonheur, des femmes auxquelles Bossou dit qu'il ne songeait guère, qu'il prenait pour le moment son plaisir où il le trouvait, pourvu que la femme ou la jeune fille consentante fût belle. Naturellement, la musique eut une grande part dans nos conversations ; aussi, rentrés à la maison, demandai-je à mon ami de nous jouer quelques airs.

Il prit le tōba et se mit à jouer. Tous nos yeux étaient rivés sur lui, nos souffles étaient suspendus. Ses doigts, allant d'une corde à l'autre avec une habileté et une rapidité extraordinaires, semblaient, tantôt caresser l'instrument, tantôt en

saisir toutes les cordes à la fois. Bossou évoquait le Sud : on percevait le grondement lointain et continu de la mer au milieu d'une complainte d'amour et de volupté, ou d'un chant de guerre et de mort.

« C'est merveilleux ! murmurèrent de concert Séitou et Camara.

— Sont-ce là des airs qui t'ont été inspirés par le Sud ? demandai-je à mon ami.

— Oui, j'ai été mordu par le Sud et j'en garde encore des frémissements qui m'étourdissent quand je pense à tout ce que j'ai vu là-bas. Ouidah, Porto-Novo et surtout Cotonou sont des villes à découvrir ou à redécouvrir ! répondit-il.

— Voudrais-tu maintenant improviser une chanson, un air inédit en le modulant dans ton kpété ?

— Je veux bien. »

Il prit alors la flûte de roseau, fit entendre un son d'abord doux maintenu pendant une longue minute à un diapason uni, toujours le même, ne traduisant la moindre inflexion de son souffle ; puis il commença de faire jouer, alternativement, ses doigts effilés sur les trous de l'instrument. Le Sud revint, mais disparut aussitôt, et ce furent des évocations de la chute du Kiniba, du soleil couchant, de l'écoulement du temps. Le portrait d'une jeune fille s'esquissa dans tous les esprits, se précisa, jolie, gracieuse et ravissante, le corps enveloppé d'un pagne tissé avec art à Kanan. Elle cherchait un être humain, un homme, celui qu'elle aimait, et ne parvenait pas à le trouver ou à le retrouver ; mais le connaissait-elle ? Rien dans les airs que Bossou modulait avec une maîtrise et un art implacables ne nous laissait deviner cet homme qui devait être assez jeune, de l'âge de Bossou et, à quelque différence près, du mien d'alors... La jeune fille errait indéfiniment, tournait en rond et nous faisait pitié à tous, cependant que Bossou, conscient de son jeu, continuait de la faire souffrir. Soudain, elle

éclata en sanglots, malheureuse qu'elle était de chercher sans aucun espoir de le trouver celui qu'elle aimait et cherchait. Les sanglots se prolongeaient en gémissements pénibles.

Ma mère, Séitou et les enfants ne pouvaient plus guère supporter le spectacle que ces airs de kpété animaient devant les « yeux de leur âme », comme disait Séitou ; ils avaient les larmes au bord de leurs paupières. Bossou s'en aperçut, aussi interrompit-il soudain sa musique. Mais pour ne pas nous quitter en nous laissant sur ces impressions de tristesse, il reporta son instrument aux lèvres, réévoqua le Sud, mais un Sud bouffon, étourdi, qui nous fit nous esclaffer.

Quand il eut fini, Camara lui demanda gentiment :

« Ce galant que vous avez voulu invisible, c'est vous-même, je suppose ? »

— Pas du tout ! Ahouna me connaît assez pour douter que je puisse faire de ma personne quelque chose de si mystérieux.

— Tu as tout au moins connu ou simplement rencontré quelque part cette jeune fille dont le portrait m'a vraiment plu, dis-je.

— Pas le moins du monde ! Tu m'as demandé d'improviser, et j'ai essayé de satisfaire ton désir. Mais il se pourrait qu'en traçant ce portrait d'une jeune fille, j'eusse pensé, bien malgré moi, à presque toutes les jeunes filles en fleurs que j'avais rencontrées, voire aimées lors de mon séjour dans le Sud.

— Vraiment, tu es sérieusement marqué.

— C'est irrésistible comme la vie : une fois le Sud connu, Ahouna, on a du mal à s'empêcher d'y penser ; tu ne peux comprendre ce que ça a été pour moi. »

Camara et moi allâmes reconduire Bossou à Kounta, heureux d'avoir passé un bon dimanche avec lui. Sur le chemin du retour, nous ne pûmes nous empêcher de mêler son nom à notre conversation ; revenus à la maison, nous

fûmes agréablement surpris de remarquer que les nôtres parlaient encore de lui.

J'allais aux champs avec Camara ; il me conduisait au pâturage quand ses occupations de père de famille ne l'en empêchaient pas. Par un jour de merveilleux beau temps où le soleil semblait tarder à décliner vers le couchant, alors que juché sur la montagne je jouais du kpété en évoquant des centaures aux prises avec des amazones qu'ils n'arrivaient pas à vaincre, j'aperçus, en bas, une forme féminine. Je crus d'abord que c'était une illusion d'optique ; car, hormis Assani et quelque trois autres commerçants ambulants qui longent notre propriété à bord de leur pirogue, personne d'autre que nous ne traversait le pâturage. Sans cesser de jouer parce que j'improvisais à la manière de Bossou un air qui me plaisait bien, je continuais cependant de regarder la jeune fille afin d'être sûr qu'il ne s'agissait pas d'une fiction.

C'était en effet un corps féminin en chair et en os : une jeune fille qui, vue de là-haut, m'avait paru petite. Elle avait dans les mains deux oranges avec lesquelles elle jonglait tout en marchant, deux grosses oranges mûres, jaune vert. Elle s'arrêta au pied de la montagne ; je descendais déjà, mais n'interrompais pas ma musique ; je m'aperçus qu'elle me regardait en souriant et, avec regret, je cessai de jouer ; je la saluai d'un geste de la main. Elle me sourit davantage, puis me jeta une orange. Une orange, je vous l'ai dit, je n'en avais cure : nous en avons à profusion à la maison. Mais pour répondre à la gentillesse de cette jeune fille, je descendis très rapidement de cet observatoire où je me sentais au-dessus de tout. Je m'approchai d'elle et constatai qu'elle était de taille svelte. Elle avait de beaux yeux noirs et brillants, une jolie bouche ; sa poitrine ferme de jeune fille relevait admirablement sa camisole de toile imprimée, aux

couleurs sobres représentant en miniature des biches et des cerfs se désaltérant au bord d'un lac couvert de nénuphars aux fleurs épanouies. Elle avait de jolies lèvres sensuelles ; des doigts effilés qui semblaient n'avoir jamais rien fait. Je fus frappé par les muscles longs de ses membres à moitié nus.

Je pris l'orange et l'en remerciai.

« Vous traversez souvent notre pâturage ? lui demandai-je ensuite avec curiosité.

— Non, Ahouna, mais je perçois toujours les sons de vos instruments. Vous jouez vraiment bien, dit-elle.

— Mais, vous connaissiez mon nom ? dis-je, étonné.

— Bien sûr, ne seriez-vous pas Ahouna Bakari, celui qui a étouffé une vipère il y a quelques années ? »

Une bouffée de fierté envahit tous mes sens ; j'eus un sourire discret.

« En effet, mais je ne vous connais pas.

— Je m'appelle Anatou.

— Où habitez-vous, Anatou ? lui demandai-je en regardant tantôt ses yeux vraiment beaux, tantôt sa poitrine qui m'intimidait.

— J'habite aux Baobabs, de l'autre côté des montagnes.

— Le village blotti dans un cercle de baobabs qu'on voit du haut du Kinibaya ?

— Vous apercevez mon village de votre perchoir ? dit-elle frémissante d'un plaisir qu'elle essayait de dissimuler.

— Parbleu !

— Ce n'est donc pas étonnant qu'on entende si bien votre musique chez nous.

— Venez avec moi sur la montagne, voulez-vous ?

— Volontiers. »

Nous grimpâmes vivement. De là-haut, je lui montrai tout le paysage environnant. Nous vîmes le village des Kapokiers, celui des Fromagers, celui des Caïlcédrats, et celui

des Baobabs. Anatou avait l'air émerveillée. Elle regarda son village, attentivement, battit des mains avec joie et s'écria d'une voix chantante :

« Voilà notre maison ! Voyez-vous cette maison couverte de tôle avec de part et d'autre des cases au toit surmonté d'un petit canari ? C'est là que j'habite, c'est l'agglomération de Fanikata, mon père !

— Je vois », dis-je ; puis, ayant trouvé que le nom de son père était aussi poétique que le sien, j'improvisai immédiatement une chanson modulée avec mon kpété :

Fanikata, Fanikata !

L'heureux Fanikata a une fille,

Une jeune fille belle comme le jour,

Gracieuse comme ma sœur Séitou.

Fanikata, Fanikata !

Heureux Fanikata,

Votre fille est aussi belle que ma sœur.

Anatou a un regard divin,

Un corps de déesse,

C'est pour elle seule que désormais je voudrais chanter,

Jusqu'à l'extase... Jusqu'à l'extase.

Anatou, Anatou !

Fille de Fanikata,

Je sens que ma vie va prendre une autre tournure,

Tout simplement parce que je vous ai vue,

Et que je sens que je vous aime !

« Vraiment ? dit-elle d'un air étrangement surpris.

— C'est sincère, répondis-je.

— Il faut bien se connaître avant de s'aimer.

— On peut s'aimer d'abord, puis apprendre à se connaître ensuite, dis-je.

— Ce n'est point raisonnable.

— Vous... craignez de regretter de m'avoir rencontré et aimé ?

— Non pas. Si je vous aime, je voudrai n'en avoir jamais de remords.

— Je suis fixé : je suis indésirable », dis-je.

De fait, je sentais qu'elle m'aimait aussi, mais me tenait la dragée haute alors que je voulais brûler les étapes.

« Ne soyez pas méchant, et tâchez d'être raisonnable. Il y a à peine une heure que nous nous sommes rencontrés, et vous me parlez déjà d'aimer. Aimer réellement est une chose si difficile, si compliquée qu'il est, d'abord, nécessaire d'y penser pendant longtemps car les hommes ne se comprennent jamais qu'après de longues fréquentations. La compréhension est à la source de toute amitié vraie et durable, comme dit ma sœur.

— Vous raisonnez peut-être assez bien, mais trop pour une jeune fille aussi belle que vous.

— Je vous aime bien ; restons simplement des camarades, Ahouna », dit-elle avec fermeté.

Je fus vivement déçu d'avoir pensé qu'elle m'aimait, mais voulait me tenir à distance.

« Si c'est ce que vous voulez, dis-je d'un air triste, puis j'ajoutai aussitôt :

— J'aimerais bien aller faire un tour aux Baobabs.

— Je vous en prie.

— Je crains de ne plus vous revoir.

— Si vous voulez, je passerai ici assez fréquemment ; j'aime beaucoup vos airs ; j'avoue même qu'il y a longtemps qu'ils m'attirent.

— Merci bien ; je suis content que mes airs vous plaisent, car ils viennent spontanément de mon cœur et de mon âme, et je les donne tels quels : chez moi, de tels mouvements sont les seuls vrais, et ils précèdent souvent la raison », dis-je sentencieusement.

Elle ne répondit rien et cette grandiloquence me fit honte. Nous descendîmes de la montagne.

« Puis-je vous accompagner un peu ?

— Ce n'est pas la peine, Ahouna. Je continue seule mon chemin. D'ailleurs, vos troupeaux exigent votre présence ici. »

Elle avait raison ; elle partit et je la regardai s'éloigner. J'étais figé au milieu du pâturage, le cœur bouleversé, l'âme triste. Je fis un effort pour porter mon kpété aux lèvres ; c'était la première fois que je caressais cet instrument sans éprouver une vive sensation de bonheur. J'y soufflai :

Fanikata, Fanikata.

Anatou, fille de Fanikata ;

Vos beaux yeux de velours

Ont fait naître dans mon âme des sentiments

Dont j'ignorais en moi l'existence.

Je vous aime, mais je me sens malheureux,

Anatou, Anatou,

Fille de Fanikata.

Elle se retourna, me sourit, agita la main gentiment en signe d'adieu et disparut. Je glissai mon kpété dans la poche de mon vêtement, d'où j'avais d'abord sorti l'orange qu'Anatou m'avait offerte ; je roulai pendant longtemps le fruit entre mes mains. En la maniant ainsi, j'éprouvais la sensation que je promenais mes mains le long du corps d'Anatou. C'était une agréable sensation de douceur et de volupté qui m'empêchait de me décider à manger cette orange bien que j'en eusse envie. J'emportai le fruit à la maison, je passai la nuit avec. C'était étrange. L'orange s'était métamorphosée : c'était Anatou allongée à côté de moi. Je ne lui demandai rien, elle ne me donna rien non

plus ; nous fûmes raisonnables, sages, mais nous avons parlé longuement et je fus heureux, divinement heureux dans mon sommeil, parce qu'Anatou était là, couchée sur le même lit que moi et je sentais son corps contre le mien.

Je me réveillai avec l'âme pleine de douceur ; un frais sourire d'enfant heureux parcourait mon visage.

« Tu sembles avoir joué du kpété ou du tôba dans ton sommeil ! me dit Camara en me serrant la main pour me dire bonjour.

— Oui, j'ai rêvé que je chantais une chanson d'amour, de la vie et de la mort tout à la fois, répondis-je en souriant.

— D'amour ? ha, ha, ha ! attention ! fit Camara d'un air malicieux.

— De la vie et de la mort aussi, précisai-je.

— C'est tout à fait logique : Amour — Vie — Mort. Ça s'enchaîne parfaitement ; tous les autres actes qu'accomplissent les hommes ne servent qu'à unir étroitement ces trois fondements de l'existence humaine. Nous commençons nécessairement par la vie, heureuse ou malheureuse, passons ensuite, plus ou moins, à l'amour, heureux ou malheureux aussi, et aboutissons à la mort, qui n'a que faire des qualificatifs. Tout finit à elle, irrésistiblement.

— Je ne t'avais jamais entendu parler ainsi ; tu raisones comme Anatou, dis-je fort imprudemment, car je n'avais alors aucune envie de révéler l'objet de ma joie.

— Anatou ? Qui est Anatou ? demanda-t-il avec curiosité.

— Ça ! lui dis-je en lui montrant mon orange.

— J'ai compris ! dit-il en me resserrant la main comme pour me féliciter.

— Tu n'as rien compris, car je plaisante.

— Si tu veux ; en tout cas tu es amoureux : ça se voit.

— L'amour serait-il un masque que portent les amoureux ?

— Non pas un masque, ce qui serait fâcheux, mais une marque, un sceau.

— Une marque comme on en voit sur les marchandises européennes que trimbalent Assani et ses confrères ? Un sceau comme en portent les statuettes que sculpte Fatchina ?

— L'amour n'est pas une marchandise ; il la devient parfois, par accident ou par bizarrerie, mais il ne devrait jamais l'être ; tu comprendras cela plus tard, Ahouna.

— Avec tout ce qu'il implique de bonheur et de malheur, car depuis l'âge de dix ou onze ans et surtout depuis la mort de mon père, bonheur, malheur, voire misère sont devenus dans mon esprit choses indissociables.

— Un peu de pessimisme sied à tout homme conscient de lui-même, mais il ne faudrait pas en abuser, Ahouna.

— Je suis plutôt lucide ; je ne mets pas systématiquement tout au pire, mais je tiens à la lucidité, absolument.

— Trop réaliste, Ahouna. »

Je pelai délicatement mon orange, la mangeai avec un air de vénération, et, chose curieuse, je me trouvais dès lors comme possédé. Je sentais en moi la présence d'Anatou, j'entretenais avec elle un interminable monologue intérieur. Anatou souriait en moi, elle vivait en moi.

VI

J'ALLAIS AU PÂTURAGE ; Anatou venait m'y voir assez régulièrement ; je ne m'inquiétais ni de ses retards ni de ses absences, car il lui arrivait de ne pas venir du tout et cela pendant des jours. Mais j'étais toujours content, même heureux quand je la revoyais assise à côté de moi. Nous parlions longuement et je jouais pour elle des airs que j'improvisais sur l'un ou l'autre de mes deux instruments. Nous restions ensemble, sans parfois échanger un seul mot, étrangement heureux de nous trouver presque flanc contre flanc.

Un jour, elle me demanda de lui chanter l'air que je modulai le jour de notre première rencontre.

« Mais je ne m'en souviens pas du tout ! d'autant que toutes les musiques dont je remplis la vallée sont des improvisations. »

Bien sûr, c'était une maladresse que d'avoir ainsi oublié cet air. Anatou me regarda avec étonnement, mais elle me parla avec plus de familiarité :

« Tu ne t'en souviens vraiment pas ? »

— Sincèrement, Anatou, et je te fais toutes mes excuses.

— Moi je m'en souviens : c'est un souvenir gravé dans mon cœur ; j'en suis... j'en serais presque jalouse », dit-elle, puis elle se mit à fredonner l'air.

A cet instant il me revint à l'esprit, d'abord diffus et imprécis, mais j'y reconnus ensuite mes intentions et je le jouai de nouveau pour elle. Elle s'était assise à côté de moi, son buste légèrement penché vers le mien ; puis, volontairement — puisqu'elle ne se retira pas vivement comme si ç'avait été un geste inconscient de sa part — son corps toucha le mien. J'éprouvai la fermeté de son sein. Je fus interdit, d'autant plus que s'il y avait quelque chose à quoi je ne m'attendais pas, c'était bien de voir Anatou se serrer ainsi contre moi. Je cessai de jouer et lui demandai avec émotion :

« C'est vrai, Anatou, que tu voudrais seulement que nous soyons des camarades ? C'est vrai que tu ne m'aimes pas ?

— Ne sois pas dur, Ahouna. »

Elle hésita un peu et dit ensuite :

« Je t'aimais comme un simple camarade, mais sache maintenant que je t'aime vraiment depuis le jour où je suis venue te voir ici, jour de notre première rencontre. Je t'aime et j'en souffre, Ahouna, murmura-t-elle la tête basse comme honteuse de m'avoir avoué le secret de son cœur.

— C'est vrai, Anatou ? » dis-je, soudain ébloui de bonheur.

Mon regard erra un instant dans le vide, se posa sur le Kiniba qui me semblait couler imperceptiblement. Je mis la main sur la poitrine d'Anatou et sentis que son cœur battait la chamade. Je réitérai ma question sans lui avoir donné le temps de me répondre :

« N'est-ce pas que c'est vrai, Anatou ?

— Puisque je te l'ai dit, Ahouna, c'est que c'est vrai.

— Mais pourquoi souffres-tu de m'aimer ? Pourquoi souffres-tu puisque tu m'aimes ?

— Je ne sais pas... je ne sais pas comment te l'expliquer, mais je souffre moins maintenant que je t'ai dit la vérité ; je crois que c'est de ne te l'avoir pas dite plus tôt que je souffrais. C'est curieux, tout se passe en moi comme si mon cœur venait d'être débarrassé d'un faix insupportable, mon âme, délivrée d'une angoisse », dit-elle en se serrant davantage contre moi.

J'embouchai mon kpété et lui chantai encore la chanson qu'elle aimait :

Fanikata, Fanikata !

L'heureux Fanikata a une fille,

Une jeune fille belle comme le jour...

Elle me sourit et je lui dis :

« Je suis heureux, Anatou.

— Moi aussi je suis heureuse, Ahouna ! dit-elle, puis elle ajouta aussitôt : Ne disons plus rien. »

Je remis mon kpété dans la poche de mon boubou, posai ma tête sur les genoux d'Anatou, et nous restâmes ainsi pendant près d'une heure. Oui, j'étais heureux. « La Vie, l'Amour et la Mort. » La vie me semblait disparue dans l'amour, engloutie par lui : je souhaitais ne plus vivre. Vingt ans passés, cela me paraissait bien suffisant, et la mort seule restait à atteindre. Je la désirais même et souhaitais que par un accident absurde, Anatou et moi fussions tombés de la cime du Kinibaya où nous étions perchés, et fussions morts sans avoir repris connaissance. Cette pensée sublime tournait encore dans mon esprit quand, avec un léger sursaut, Anatou me dit :

« Quelqu'un vient ! »

Je relevai la tête sans empressement, regardai et dis que c'était Camara, mon beau-frère.

« Le nouveau mari de Séitou ? »

— Oui.

— Je vois souvent leurs enfants ; ils sont vraiment beaux.

— Nous en aurons aussi, Anatou, n'est-ce pas ? »

Elle acquiesça en me souriant, les yeux brillants de joie. Nous descendîmes vers Camara et je fis les présentations. Camara, comme toujours, plaisanta :

« Mais, tu m'avais dit qu'Anatou, c'était le nom de ton orange ! » dit-il avec un sourire épanoui.

Anatou éclata d'un rire très gai découvrant ses dents bien plantées, bien rangées et d'une blancheur éblouissante. Je ris aussi et dis ensuite :

« C'était par discrétion que je t'avais parlé en me servant d'un symbole. Et puis, je n'étais pas sûr que j'étais aimé ; maintenant je suis heureux, Camara.

— Il faudrait se méfier des symboles : une orange peut être très amère ou très douce sans qu'on le sache tant qu'on ne l'a pas pelée ; on ne s'en aperçoit qu'en y goûtant, dit Anatou avec malice.

— Elle peut avoir un mélange délicieux de l'une et l'autre saveur, fit remarquer Camara avec subtilité, et moi d'ajouter, les yeux luisants de bonheur :

— Il faut de tout pour faire un monde, et tout, selon Allah, concourt au vrai bonheur de l'homme. »

Nous causâmes un peu tous les trois, puis Camara emmena les troupeaux en nous laissant seuls.

Nous nous dirigeâmes vers le canal. L'eau en coulant se heurte contre un gros caillou qui en émerge ; ce choc, je le vois encore, fait répandre autour de l'obstacle une nappe de mousse semblable à un parterre de rubis. Arrivés à cet endroit, nous nous assîmes au bord de l'onde, au milieu d'un

bouquet d'herbe verte ; nous plongeâmes nos pieds dans le Kiniba ; la source était agréablement froide et nous restâmes les pieds dans l'eau. Je pris alors mon tôba, en pinçai délicatement les lattes fines, et des sons émouvants se déroulèrent dans les airs.

« Ça me fait mal, murmura Anatou.

— Excuse-moi, je ne le jouerai plus.

— Si, si, Ahouna : ça me fait merveilleusement mal. Joue », dit-elle avec douceur en m'enveloppant de son sourire toujours frais et rêveur.

Je pensai à Bossou, l'invoquai dans mon cœur comme une divinité, puis je me remis à pincer les lattes, les fines, les moyennes et les grosses ; je leur faisais rendre des sons que je dirais inexistantes ; je faisais voir des actes et des attitudes du Sud selon Bossou. J'évoquais la mer que je n'avais jamais vue... que je n'ai pas encore vue. Je faisais entendre ses grondements lointains réduits en murmures et en chuchotements. Chaque vague dans son écroulement sur la grève appelait le nom de ma fiancée ; le ressac bruissait doucement :

Anatou, Anatou... Anatou, Anatou... Anatou, Anatou.

Anatou se blottit contre moi, les yeux remplis de larmes :

« Comment fais-tu ça ? Comment arrives-tu à dire tant de choses rien qu'avec ces rangées de lattes de bambou ? »

Je lui répondis par la voix du tôba :

*Je ne sais pas, je ne sais pas,
Anatou, fille de Fanikata et d'Ibayâ ;
Tes beaux yeux de velours
Ont éveillé dans mon âme des sentiments
Dont j'ignorais en moi l'existence :
Je t'aime et je me sens heureux à mourir,
Anatou, Anatou, fille de Fanikata et d'Ibayâ.*

Elle pressa mon bras ; je la regardai et nous échangeâmes un sourire, puis nous sortîmes nos pieds de l'eau et nous nous mîmes à nous promener le long du canal.

La nuit tombait. Le soleil, pareil à un grand disque couleur de sang, s'abîmait lentement derrière les montagnes, là-bas, au cœur des Baobabs. Une brume légère, bleue et diaphane, naissant de la terre, envahissait le pâturage en s'élevant vers la cime du Kinibaya. Les oiseaux se taisaient. Les bruits de la nuit, faibles et lointains, commençaient à s'emparer de l'espace. Nous déambulâmes longtemps dans le pâturage, puis revînmes sur nos pas ; je proposai alors à Anatou de venir faire un tour dans notre abri ; elle accepta et nous grimpâmes les marches de l'escalier, arrivâmes dans la chaumière juchée sur pilotis et nous y assîmes, face à la montagne. Les grillons faisaient entendre leur concert à la fois grave et strident ; des coassements de grenouilles et de crapauds nous parvenaient d'un marigot qui n'est guère loin de la montagne.

« Regarde, Ahouna ! » me dit, soudain, Anatou en tendant le doigt devant elle, dans la brume s'épaississant à mesure que la nuit se précisait.

L'espace était sans cesse sillonné de petits feux, d'infimes étincelles bleu pâle dont je percevais déjà la douce fraîcheur. Elles se dirigeaient toutes vers le Kinibaya, s'y posaient et continuaient de briller, se multipliaient dans l'espace, s'accumulaient sur le flanc de la montagne, et l'envahirent du pied jusqu'à la cime avec une étonnante rapidité. Bientôt tout Kinibaya n'était qu'étincelles, car il s'agissait d'une véritable armée de lucioles qui semblaient s'être donné rendez-vous là pour nous offrir le sublime spectacle auquel nous assistions.

Nous descendîmes de notre perchoir et nous dirigeâmes vers l'éminence ainsi illuminée ; nous y grimpâmes avec mille précautions de peur d'écraser la moindre luciole. De

là-haut, nous aperçûmes les feux des Baobabs, des Caïlcédrats, des Kapokiers et de bien d'autres villages. Debout dans l'espace tel un couple de divinités sculptées dans de l'ébène, nous admirâmes longuement ce monde de vers luisants qui semblait traduire avec naïveté ce qu'il y avait de naturellement profond et pur dans les sentiments que, réciproquement, Anatou et moi éprouvions l'un pour l'autre. Puis, nous redescendîmes dans le pâturage.

« Il faut que je rentre, Ahouna, dit Anatou d'une voix haletante d'émotion.

— Je t'accompagne chez toi, Anatou.

— Non pas chez moi.

— Jusqu'à la porte de ta demeure.

— Je veux bien.

— Crains-tu que tes parents sachent que nous nous aimons ?

— Pas du tout ! Serait-ce une honte que d'aimer quelqu'un qui nous a plu et nous plaît encore ?

— Bien sûr que non : au contraire.

— J'ai même parlé de toi à ma mère. »

Je dominaï mon étonnement, mais ne pus dissimuler mon émotion quand je lui demandai avec curiosité ce qu'elle avait pu dire de moi à sa mère.

« Que je t'aimais... que je t'aime sans savoir si ce sentiment serait réciproque.

— Tu es injuste, Anatou : tu savais que je t'aimais depuis le jour de notre première rencontre.

— C'est vrai, seulement, je n'en étais pas sûre. Maintenant mon doute est anéanti, car je suis convaincue que je suis aimée d'Ahouna, le poète, fils de Bakari et Mariatou. C'est ce que je vais lui annoncer, et elle se chargera d'en informer mon père et tous les nôtres, dit-elle de sa voix d'une douceur pénétrante.

— Moi aussi j'annoncerai la bonne nouvelle à ma mère

et à ma sœur qui ne se doutent pas que je suis amoureux. »

Je passai le bras autour de sa taille fine et souple, et nous nous dirigeâmes vers les Baobabs, accompagnés du concert des grillons et des batraciens.

Ce soir-là, naturellement, je rentrai tard. Une lune de pourpre grimpait vers le ciel parsemé d'étoiles. La brume s'était dissipée, la terre était redevenue visible, l'herbe fraîche. Je percevais les doux murmures du Kiniba parmi les joncs et les roseaux. J'avais le cœur inondé de bonheur.

La maison était presque entièrement endormie, n'eût été la lumière d'une lampe tempête qui m'avertit que ma mère m'attendait encore. J'allai la voir :

« Tu n'es pas couchée, mère ?

— Non, mon garçon. Camara m'a dit que tu parlais avec des amis, alors...

— Je te fais mes excuses, mère ; je te dirai toute la vérité, mais d'abord, j'espère que tu auras mangé sans moi ?

— Non, mon petit ; tu sais bien que je n'aime pas manger sans toi.

— Oh, pardonne-moi de t'avoir fait attendre.

— Ne regrette rien, mon petit. Toute ma vie est une longue attente et une patience qui s'achèveront seulement dans la mort ; c'est la condition des femmes dignes du nom de mères. »

Je m'assis par terre à côté d'elle, posai ma tête sur ses genoux, et passai ainsi une longue minute de recueillement après quoi nous commençâmes de manger, cependant que je lui livrai le secret de mon cœur.

« Tu nous feras connaître Anatou, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mère », dis-je et nous nous séparâmes pour la nuit.

Une semaine plus tard, j'allai chez Anatou pour la première fois. Les Fanikata n'ont pas de troupeaux, mais

des champs de grande valeur, des hectares d'orangers et de karités, des hordes de volaille ; ils sont riches, mais leur fierté est d'avoir vécu huit ans dans le Sud dont ils ne peuvent s'empêcher de parler au cours de leurs conversations.

Fanikata est un bel homme très élégant. Il doit son teint clair à sa mère qui était originaire du Niger. Certaines mauvaises langues des Baobabs disaient que la mère de Fanikata avait dû être « couvée » par quelque toubab ; mais comme il ne s'est jamais soucié de cette calomnie grossière, les bavards durent cesser leurs quolibets. Quant à Ibayâ, elle est vraiment digne de son mari : élancée, souple et svelte comme Anatou ; à l'époque où je la vis pour la première fois, on n'aurait jamais cru qu'elle était mère de cinq enfants dont Anatou est la cadette. Les sœurs et les frères d'Anatou étant tous mariés et ne vivant ni aux Baobabs ni dans la région de Younikili, je ne pus faire leur connaissance le jour de ma visite.

Je me sentis très vite à mon aise dans l'agglomération de Fanikata ; nous nous entretînmes de mon père que mes futurs beaux-parents avaient connu.

« Ah, je me souviens de ce jour tragique où, ridiculisé, honteusement bafoué, l'excellent Bakari se suicida afin de mettre brutalement fin à son esclavage. J'ai été si furieux qu'ayant pris mon fusil et mon cimeterre, je jurais d'abattre le toubab et quelques-uns des maudits gardes ; et je l'aurais fait sans mon fils Sylla et mon gendre Idissou qui m'en ont empêché en s'emparant de mes armes. Ils ont même dû m'enfermer comme si j'étais fou.

— C'était vous ? dis-je avec un mélange de surprise et d'admiration.

— Oui, c'est moi, jeune homme. Je ne puis penser à ce jour d'horreur sans me sentir tout à coup hors de moi.

— J'avais entendu parler de vous, mais je ne me souviens pas d'avoir ouï prononcer votre nom, car je me le serais rappelé quand Anatou m'avait dit être une fille de Fanikata... On m'avait appris qu'un homme qui avait connu mon père et l'aimait beaucoup avait été tellement indigné qu'il jurait par Allah de venger Bakari.

— C'est exact : mon mari, bien qu'enfermé par Sylla et Idissou, hurlait qu'on le laissât aller égorger le toubab et ses gardes, même si personne n'était tenté de le suivre ; qu'il voulait absolument venger la mort d'un homme qui fut son compagnon d'armes en France ; qu'on le rendrait fou de rage si on ne le laissait pas anéantir les criminels, qu'on lui permît seulement de sortir, et on verrait ce dont il était capable pour un ami digne de ce nom, qu'il était hors de lui, qu'il n'en pouvait plus, qu'il étoufferait de colère, qu'il mourrait de rage et de honte si on lui coupait ainsi son élan, qu'on le laissât, que les assassins mourussent tous. Ah, mon pauvre Ahouna, que nous avons eu du mal à maîtriser mon mari avec ses flots de déclarations ! » dit Ibayâ, les yeux noirs et pétillants d'animation.

Nous échangeâmes ensuite quelques autres idées, puis je sortis avec Anatou. Je l'emmenai chez moi, la présentai à ma mère et à ma sœur. Camara l'accueillit en plaisantant :

« Soyez la bienvenue chez nous, Orange ! »

Anatou, qui se sentait un peu crispée, sourit.

« Vous vous connaissiez ? dit Séitou en souriant de son doux sourire que je lui ai toujours connu.

— Tu sais bien qu'Ahouna ne me cache rien.

— Je comprends maintenant pourquoi tu le plaisantes sans cesse en lui parlant des oranges. »

J'évoquai devant la famille réunie les réactions de Fanikata le jour de la mort de mon père. Ma mère qui, comme moi, avait dû entendre parler de la furie d'un certain camarade de guerre de mon père en apprenant cet événement

douloureux dont je vous ai déjà rapporté les circonstances, fut émue jusqu'aux larmes.

C'était encore toute secouée de cette émotion à laquelle se mêlait celle de me voir sur le point de me marier que ma mère, ayant réuni nos mains dans les siennes, nous dit en pleurant de bonheur :

« D'ici une semaine, j'irai voir l'heureux Fanikata et l'heureuse Ibayâ ; quant à moi, je ne peux plus penser à vous qu'ensemble tous les deux. Je vous unis devant Allah et devant l'ombre de Bakari qui, pour moi, n'est pas mort car il est toujours présent et vivant dans mon cœur. Vivez longtemps, vivez heureux, mes enfants. »

Elle se leva, dissimula son visage dans ses mains et s'éloigna. Anatou aussi avait les yeux chargés de pleurs qu'elle avait du mal à ne pas laisser couler.

Ma mère alla chez les Fanikata. Tout se passa bien. Nos fiançailles étaient désormais connues dans nos deux villages. A Kiniba, on me plaisantait :

« Ton futur beau-père est un homme à poigne. Si quelqu'un t'offensait, il viendrait certainement te venger avec son fusil à deux coups et son cimeterre. »

A quoi je répondais avec humour :

« Quel bonheur ! ainsi Fanikata pourrait tuer *plusieurs* fois le fâcheux, et serait sûr qu'il est bien mort ! »

Aux Baobabs, on disait de moi :

« C'est lui qui épousera Anatou ?

— Parbleu ! c'est le petit Bakari.

— Celui qui a étouffé une vipère alors qu'il avait à peine treize ans ?

— Bien sûr !

— Pauvre petite Anatou ! Pourvu qu'il ne nous l'étouffe pas aussi un jour ! »

Anatou et moi nous voyions tous les jours. Elle venait dîner chez nous les dimanches où je n'étais pas invité chez elle. Chacune de nos promenades vespérales était sublimée par quelque romance jaillie de mon kpété ou de mon tôba. Nous n'en finissions pas de nous raccompagner réciproquement à nos portes ; finalement, ce qui était normal, c'était moi qui laissais Anatou chez elle et retournais tard à la maison. Il nous était même arrivé, cinq ou six fois, de nous trouver, au cours de nos allées et venues, surpris par le jour naissant, sans éprouver pour autant la moindre envie de nous séparer. Heureusement, ma mère ne m'attendait plus le soir ni pour manger ni pour se coucher et dormir. Mais je ne quittais jamais Anatou sans lui avoir fait entendre cette improvisation où il était question de centaures et d'amazones, et que je modulais le jour fatal où elle était venue me voir au pâturage. Elle aimait beaucoup cet air que je dus apprendre par cœur afin de lui faire plaisir car, disait-elle, cet air, et celui où il était question d'elle et de son père, rappelaient deux instants précieux de notre vie.

Six ou sept mois après la visite de ma mère chez Fanikata arriva la fin des récoltes. Le grain était rentré ; les ventes avaient été fructueuses ; chaque propriétaire avait dû payer ses travailleurs. Partout les sommes d'argent destinées aux impôts et aux cérémonies étaient mises de côté ; ceux qui croyaient aux dieux, ces grands paresseux qui aiment à être respectés et adorés dans leur fainéantise, leur rendaient des honneurs. Débarrassés donc de tous ces soucis, les hommes, laissant leurs terrains de culture en jachère jusqu'aux premières petites pluies, organisent dans les villages des distractions qui ont lieu à la tombée de la nuit.

Le bruit courait que Bossou, devenu un grand griot ayant fait à Ouidah, à Cotonou, à Porto-Novo et à Abomey des tours de chant au cours desquels il l'avait nettement emporté sur un certain Tokpon-Kinigbé alors griot redou-

table, allait donner un spectacle aux Baobabs ; je passai dans le village d'Anatou une soirée dont le souvenir reste à jamais gravé dans mon cœur.

Hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles constituant la compagnie de mon ami Bossou étaient assis en cercle au pied du plus grand baobab de la place du village. La foule était dense. La lune était au milieu du ciel, enveloppant tout Younikili de son éclat métallique. Depuis une demi-heure, le village vibrait des sons tantôt allègres, tantôt graves, tantôt captivants et voluptueux, tantôt lugubres que les mains habiles des joueurs faisaient rendre aux tam-tams. En attendant l'arrivée du Maître, la compagnie chantait des chansons assez connues de tout le monde. Deux jeunes filles élégamment vêtues à la mode du Sud vinrent dans le cercle en maniant en cadence des gourdes sèches pyrogravées de dessins allégoriques et couvertes d'un petit filet de cauris blancs. La foule frémissait quand apparurent deux autres jeunes filles suivies de deux jeunes gens à la tête ceinte, l'un, d'un foulard de soie blanche, l'autre, de rouge. Ces derniers faisaient entendre des sons des gongs géminés qu'ils avaient dans la main, tandis que les jeunes filles maniaient leur gourde. La foule ne se sentait plus la force de se dominer, la frénésie s'intensifiait. Un homme, venant de la même direction que les deux couples précédents, fit des roues sur plusieurs mètres, sauta par-dessus le cercle, se plaça en son milieu et dit des incantations auxquelles la compagnie tout entière répondit par une chanson qu'aucun des spectateurs ne connaissait, mais qui était fort agréable à entendre.

Au moment où le chœur finissait, Bossou arriva au milieu de deux apprentis griots. Je le vis ; il me remarqua et me regarda, et nous échangeâmes un sourire. Je fus tellement ému que j'eus du mal à respirer.

Bossou avait la tête serrée dans un tortillon de foulards de soie rouge, jaune et noire ; il avait une grande queue de

cheval noire dans une main, une, toute blanche, dans l'autre. Le bout sans crin par où il tenait ces queues était cousu de cuir noir et blanc orné de quelques cauris. Bossou monta sur un tabouret d'ébène placé au centre du cercle. La foule se tut. Tous les regards étaient fixés sur le jeune chanteur, les souffles arrêtés, les âmes étaient comme suspendues aux lèvres de mon ami. Sa voix s'éleva, douce et grave, puis captivante et voluptueuse ; elle disait des choses inexprimables autrement. Tous les esprits se sentirent soulevés de la terre, possédés du démon de la musique et irrésistiblement entraînés dans un long et beau voyage. J'avais l'impression profonde de n'avoir jamais vu ni entendu chanter Bossou. Il avait ce soir-là une voix merveilleusement riche, une voix d'or.

Vers la fin de cette chanson inaugurale, Bossou leva ses queues de cheval, les mania dans l'espace avec art puis, soudain, baissa les bras. Alors, toute la compagnie entonna en chœur la chanson d'abord chantée par l'éblouissant et pathétique Bossou. Puis les sons des tam-tams, ceux des gongs, les bruits des gourdes couvertes de cauris, les murmures saisissants d'une grande jarre sur le bord de laquelle un homme gravement assis jouait en se servant d'un éventail en peau de bœuf séchée... tout se fondait pour donner naissance à l'harmonie la plus enivrante que j'eusse jamais entendue de ma vie...

Il y eut ensuite des chansons narquoises, puis des éloges où il était question de Fanikata, de Moumouni, et des dithyrambes à coup sûr mérités à la mémoire de mon père.

Vint enfin le moment de la danse. Bossou chantait, agitait ses queues de cheval, se multipliait en parcourant le cercle qui battait des mains et frappait des pieds en cadence. La lune était figée au-dessus de nos têtes. La voix de Bossou s'élevait au-delà de la cime des hauts arbres. Je sentais qu'il chantait pour moi. Excité par la musique, saisi par les sons

voluptueusement pénétrants des instruments, déterminé par l'appel depuis longtemps irrésistible de la voix de mon ami, je sautai dans le cercle. Anatou m'y suivit.

Nous étions d'abord éloignés l'un de l'autre ; nous marquions les premiers pas, écoutions le langage des instruments, mais nous étions, surtout, guidés par les grosses voix du tam-tam major. Nos pas se précisaient, devenaient serrés, savants à mesure que nous nous approchions l'un de l'autre ; puis ce fut le moment, l'instant suprême : nos pieds, nos bras, nos mains, nos hanches... notre corps tout entier épousait le rythme de la musique, en exprimait ce que j'appellerais l'âme. Jamais je n'ai été plus souple. Anatou et moi étions maintenant face à face, nos souffles se mêlaient, le tam-tam major résonnait de plus en plus vif, et nous nous sentîmes soulevés de la terre, pour nous retrouver, ensuite, l'un dans les bras de l'autre, aux applaudissements frénétiques de la foule ivre d'allégresse.

Nous quittâmes le spectacle, et deux mois plus tard, j'épousai Anatou.

VII

LA VIE ÉTAIT AGRÉABLE. Nos entreprises réussissaient à souhait. Anatou se plaisait fort bien chez nous et avec moi. Ma mère l'aimait beaucoup. Séitou et elle étaient tout le temps ensemble telles deux sœurs inséparables ; l'une n'achetait rien sans penser à l'autre. A quelques différences près, elles avaient les mêmes vêtements. A Kiniba comme aux Baobabs, on disait — et j'ose espérer qu'on le dit encore — que la fille de Fanikata était très heureuse.

Camara et moi nous entendions à merveille ; nous nous consultations chaque fois que nous voulions faire plaisir à ma mère ou à nos femmes. Je lui avais appris à jouer du kpété et du tôba et il les maniait avec talent. Il n'y a jamais eu la moindre explication entre nous.

N'ayant pas l'aiguillette nouée, je ne tardai pas à faire mes preuves ; je me souviendrai jusqu'à la mort de la bonté de Camara à mon égard ainsi que des services inestimables qu'il m'a rendus...

Avant la naissance de mon premier enfant qui a maintenant onze ans, Anatou aimait venir me tenir compagnie au pâturage quand, ses activités domestiques terminées, rien ne la retenait à la maison auprès de Séitou. Nous étions toujours très amoureux l'un de l'autre et je jouais pour elle les airs qu'elle préférait. Même enceinte et à trois jours de son accouchement, elle faisait encore ce trajet qui m'effrayait beaucoup pour elle.

Vint enfin une nuit où ma femme accoucha sans avoir trop souffert. Nous avons nommé l'enfant Bakari en souvenir de mon père.

La naissance de mon premier fils et — sans rien exagérer, celle de chacun de mes trois autres enfants dont deux garçons et une fille — me rendit outre mon bonheur d'être père, léger comme si ç'avait été moi qui pendant neuf mois avais porté le bébé dans mon sein et venais d'en être débarrassé. Mon cœur débordait de chants d'allégresse dont j'eusse voulu faire vibrer tout le village en les faisant entendre par les trous de mon kpété ou les lattes de mon tôba ; mais je sentais aussi, et pour la première fois de ma vie, que j'aurais été bien incapable d'extérioriser sans l'altérer le profond bonheur qu'éprouvait mon âme.

Dès que tout fut mis en ordre, je sortis à l'aube, mis mes pieds sur la terre humide de la rosée nocturne, enfourchai un de nos chevaux. Un élan nouveau me porta droit aux Baobabs, accompagné d'une musique douce et mélodieuse : derniers bruits fort lointains de la nuit qui s'achevait, premiers murmures du jour naissant, voix qui s'enflaient, se précisaient, puis crevaient pour s'épanouir en chuchotements mystérieux dont le cri de quelque oiseau peut-être tombé de son nid ou attaqué par des fourmis venait rompre la suave harmonie.

J'arrivai aux Baobabs. La lune, qui avait dû s'être levée très tard, était encore au milieu du ciel faiblement pailleté

d'étoiles. Je frappai à la porte de mes beaux-parents. Fanikata se leva, ouvrit, me vit et s'écria avant que je lui eusse annoncé la bonne nouvelle que, d'ailleurs, il avait dû deviner dans mes yeux pétillants d'allégresse :

« Anatou a accouché ! tu es père !

— Oui, je suis heureux, heureux, Fanikata ! » dis-je d'une voix encore étouffée par l'émotion.

Il saisit ma main, la serra, la secoua, puis nous échangeâmes une double accolade. Ibayâ aussi s'était déjà levée ; elle me donna l'accolade, puis, joignit ses mains et remercia Allah.

Sans s'occuper d'elle, Fanikata courut chez Tchiffi, un éleveur de moutons, lui acheta un bélier tout blanc dont la toison vraiment superbe frôlait la terre. La bête avait des cornes blanchâtres qui, au soleil, paraissaient translucides et sillonnées de veinules rouge clair. Camara avait remarqué ce bélier et m'avait suggéré que nous devrions l'acquérir afin de favoriser la reproduction avec quelques-unes de nos chèvres. J'avais accepté la proposition et nous attendions pour cet achat l'époque des impôts qui est aussi celle où Tchiffi, ainsi que beaucoup d'autres éleveurs du Nord, vend sans trop de difficultés et parfois, contrairement à son habitude, à des prix convenables des bêtes qu'il avait d'abord estimées bien cher.

Fanikata revint donc de chez Tchiffi, suivi de ce bélier qu'il traînait au bout d'une petite corde. Il donna à boire à la bête, lui offrit ensuite un rameau de feuilles vert tendre qu'il avait arraché à l'un des sapotilliers qui ombragent l'entrée de son agglomération. Le bélier tendit le cou, happa le rameau et commençait d'en mâcher les premières feuilles quand Fanikata le saisit vivement au cou et l'égorgea pour matérialiser sa joie d'avoir enfin un petit-fils, car ses autres enfants n'avaient que des filles.

J'éprouvai une profonde douleur en assistant à ce spec-

tacle horrible, mais la joie d'être père, que je ressentais avec une intensité peut-être peu ordinaire, étant nettement au-dessus de tout, je cessai rapidement de m'apitoyer sur le triste sort du joli bélier blanc et approuvai le geste de mon beau-père par une vigoureuse poignée de main.

« Nous mangerons ce bélier à midi ; c'est sur sa peau que Bakari fera ses prières quand il sera grand ! dit Fani-kata, et Ibayâ déjà habillée :

— Je suis Ahouna pour aller voir mon petit Bakari et sa mère.

— Tu reviendras de bonne heure pour t'occuper de la cuisine, car nous dînons de ce bélier à Kiniba.

— Laisse ça et suis-nous ! nous reviendrons nous occuper du bélier de Tchiffi quand nous aurons embrassé notre petit-fils ! » dit Ibayâ avec impatience.

Je rejoignis Kiniba, ils retournèrent aux Baobabs, puis, vers treize heures, revinrent à Kiniba avec leurs mets bien apprêtés. Ce furent des éclats de rire et des cris d'allégresse dans notre maison ; Camara et moi jouions tantôt du kpété, tantôt du tôba, tout le monde plaisantait, les enfants couraient, sautaient, gambadaient, faisaient la roue, la galipette, criaient et applaudissaient. Ma mère se multipliait dans tous les coins de la maison, riait, pleurait, priait Allah, contemplant le nouveau-né, évoquait le souvenir de mon père, racontait devant nous tous réunis de petites anecdotes relatives à sa jeunesse et à sa vie de femme heureuse dont je ne l'avais jamais entendue parler. L'événement qui nous mettait ainsi en liesse semblait ressusciter dans son cœur de veuve tout un monde qu'elle croyait mort à jamais, et elle parlait, intarissable, avec humour et une vivacité étonnante.

Chaque naissance dans notre maison était, naturellement, suivie de joie, d'allégresse et de ripaille. A Bakari succéda Fatou, après ce dernier vint Sikidi qui est un véritable portrait de sa mère. Puisque je ne crois plus en Allah ni en

rien, je vous supplierais, M. Houénou, de bien vouloir prier votre Dieu, dont je n'ai que faire, que ma fille, moralement, ne ressemble pas à ma femme, qu'aucun de nos enfants ne nous ressemble d'ailleurs.

Après la naissance de Sikidi, Camara me demanda si, comme je le lui avais dit, nous ne devions pas agrandir l'agglomération afin que les enfants eussent une salle où ils pussent jouer et ranger leurs petites affaires « sans être toujours dérangés par les grands », comme disaient Rémy et Jean-Claude. J'acquiesçai ; ma mère, qui avait souvent pensé à ce projet, en fut ravie. Elle ajouta même, devant Camara et moi, que nous devions couvrir la nouvelle construction de tôle, car, dit-elle en outre :

« Si j'ai une bonne mémoire, il doit y avoir encore une trentaine de feuilles de tôle sur le plafond ; je me souviens qu'elles ont été peintes au goudron ; mon mari les a rangées là dans l'intention d'en couvrir le toit d'une nouvelle grande case. »

Il y avait déjà dans notre agglomération trois cases circulaires ; celle qu'habitaient mes parents, et où je couchai aussi jusqu'à un certain âge, était seule rectangulaire avec son toit couvert de tôle ondulée : c'était la « grande case ». Nous décidâmes d'ajouter deux constructions semblables aux logis de l'agglomération.

« Il faudra alors plus de feuilles de tôle qu'il n'y en a, observa Camara.

— Puisque nous avons les moyens d'en acheter, achetons-en ; mais l'un de nous sera obligé d'aller à Parakou ou de descendre jusqu'à Abomey, dis-je.

— Finiki, le dioula des Baobabs, descend souvent à Parakou et à Abomey ; il y va assez régulièrement depuis qu'il a un gros camion ; ne pourriez-vous lui demander de vous acheter les feuilles de tôle dont vous avez besoin ? proposa Anatou.

— C'est une excellente idée, Anatou : cela nous empêcherait d'avoir affaire à quelque vipère ! dit Camara d'un air malicieux qui nous fit tous éclater de rire.

— Nous donnerons donc de l'argent à Finiki... disais-je quand Séitou m'interrompit, mais pour s'adresser à sa belle-sœur :

— Serait-il prudent de confier l'argent à Finiki, Anatou ?

— Je connais bien Finiki, c'est un homme honnête ; mais aux Baobabs, on ne le paie qu'après qu'il a apporté les commandes ; il a même la manie de donner des factures quand les marchandises achetées viennent d'une *boutique* de toubabs.

— Eh bien ! Finiki, qui ne doit pas être pauvre, nous apportera une centaine de feuilles de tôle ! dit Camara.

— Cent ? demanda Séitou étonnée.

— Oui, parce que nous avons l'intention de construire deux grandes cases comme celle de nos parents, même un peu plus grandes, comme j'en ai vu à Abomey ! » dis-je avec fierté.

Pendant six mois, il y eut du monde chez nous. C'étaient, après les camarades engagés à nous aider à la construction de nos murs hauts de trois mètres, les charpentiers qui, chez nous dans le Nord, jouent, outre leur rôle, ceux des couvreurs, des menuisiers et des serruriers. Vous dites qu'il en est de même dans le Sud ? Je ne vous apprends donc rien de nouveau... Les maçons, qui sont aussi les peintres, vinrent les derniers.

Les travaux terminés, Séitou et Camara s'installèrent dans l'un des deux appartements neufs, Anatou et moi dans l'autre. Nos chaumières sont devenues depuis ce temps-là l'une, la chambre des filles, l'autre, celle des garçons.

Avant mon mariage, je prenais tous mes repas avec ma

mère ; le soir, Séitou, Camara et leurs enfants se joignaient à nous et nous dînions en famille. Mon union avec Anatou m'éloigna un peu de ma mère, mais trop heureuse de me voir devenir « un homme complet depuis que je me suis marié », comme elle le disait, elle ne pensait guère à son isolement. De fait, elle ne mangeait jamais seule : ses petits-enfants étaient toujours fourrés dans son appartement, « la grande case à trois pièces ». Le soir, comme par le passé, nous réunissait autour des repas partagés en commun.

Un an après notre installation naquit Moumouni qui a maintenant deux ans et demi. C'est lorsque l'enfant que je considère désormais comme le cadet de mes descendants eut neuf mois que commença le drame qui fit de moi l'homme que je suis devenu.

Par un jour de beau temps envahi de soleil dès cinq heures du matin, je m'habillai, pris mon kpété, mon tôba et ma houlette, mon petit Bakari, qui m'aidait de temps en temps, étant déjà parti à l'école avec ses cousins, je sortis nos troupeaux et me dirigeai vers le pâturage. J'y arrivai, le cœur gai et heureux de parcourir depuis plus de vingt ans ce même chemin sans en être ennuyé. Et puis, je ne me rendais plus compte de la distance, je ne la percevais plus, aussi la franchissais-je comme si elle n'eût jamais existé, tant j'avais toujours l'impression de tomber de plain-pied de la maison au milieu du pâturage.

Je montai à la cime du Kinibaya ; je m'y tenais debout sous le soleil déjà assez haut ; la réverbération, pareille à un lac de verre avec sa transparence vraiment étrange, frétillait au ras du sol au-dessous de moi. Une illusion d'optique me faisait apercevoir là-bas, très loin dans la plaine, un homme habillé d'un grand boubou blanc. Alors inconsciemment, je me mis à penser à mon père qui, quelque vingt ans plus tôt, à pareille époque, sur cette même montagne, m'avait parlé

d'Allah et avait dit par cœur tout un beau passage du Coran où le prophète Mahomet remercie le créateur de l'avoir fait homme et mis dans le monde pour qu'il en contemplât les splendeurs. Comme dans un rêve éveillé, je percevais les inflexions tantôt douces, tantôt graves jusqu'au pathétique de la voix de mon père. Je fus bouleversé et, pour ne pas laisser couler les larmes que ce souvenir précipitait au bord de mes paupières, je pris mon kpété.

Non, ce jour-là, je n'improvisai guère. Ce fut, mêlée de quelques phrases où il était pour la première fois question de mon père et de ma mère, la chanson de ma première rencontre avec Anatou qui me revint à l'esprit :

Fanikata, Fanikata !

L'heureux Fanikata a une fille,

Une fille belle comme le jour,

Gracieuse comme ma sœur Séitou.

Fanikata, Fanikata !

Epoux heureux d'Ibayâ,

Tu as donné ta fille au fils de Baḳari et de Mariatou.

Mariatou, Mariatou, mère sublime,

Ma joie est d'être né de toi,

De te voir dorloter mes enfants sur tes genoux.

Je me sens vivre et ivre de bonheur quand je te vois sourire et je me dis :

Je suis un homme,

Je suis le mari comblé d'Anatou,

L'admirable fille de Fanikata et d'Ibayâ.

J'en étais à cet endroit de mon inspiration toujours trop facile, quand je vis ma femme qui s'était déjà approchée du pied de la montagne sans que je m'en fusse aperçu. Je la vis et l'idée me vint aussitôt que quelque chose était arrivé à l'un de nos enfants. J'empochai rapidement mon kpété et

allais me précipiter vers elle quand elle me fit signe de ne pas m'en donner la peine, me cria ensuite tout en grimpant la montagne, qu'elle aimerait me parler là-haut. Elle vint, l'air un peu essoufflée. Son regard était chargé de colère et de haine à la fois. J'en étais d'autant plus étonné qu'il n'y avait pas eu le moindre malentendu entre nous depuis treize ans que nous nous connaissions et qu'il y avait à peine quatre heures que j'étais parti de la maison.

« Qu'est-ce qui ne va pas bien à la maison, Anatou ? demandai-je, intrigué.

— Tout va bien, tout va très bien ! » dit-elle d'un ton agressif, elle toujours calme et souriante.

Jamais je ne l'avais vue en colère. Je n'osais... non, je ne pensai même pas à lui demander si ma mère ou ma sœur avait dit quelque mot déplaisant à son égard, car aucun incident de ce genre ne s'était jamais produit dans notre maison. Camara est l'homme le plus conciliant, le plus compréhensif, le plus intelligent et aussi le plus humain que j'aie jamais vu. Séitou est toujours prête à nous rendre des services ; c'est elle qui se charge d'apprendre, dès leur bas âge, à mes enfants comme aux siens le français, l'anglais et l'allemand. Séitou, c'est la bonté même. Quant à ma mère, je vous ai assez parlé d'elle. Je ne trouve, en dernière analyse, aucun mot digne de la qualifier telle que je la vois. Que s'était-il donc passé à la maison ? Rien.

« Pourquoi as-tu laissé les enfants pour venir ici, Anatou ?

— Ils s'amuse avec leurs cousins, et tous sont avec leur grand-mère.

— Aurais-tu simplement éprouvé le désir de venir me tenir compagnie comme autrefois ?... Tu es bien gentille. Moi aussi je pense assez souvent à cette époque-là ; je me la remémorais tout à l'heure en jouant du kpété quand je t'ai vue venir.

— menteur ! » s'exclama-t-elle soudain en retirant vivement sa main toute tremblante que je tenais dans la mienne en me demandant ce qui s'ourdissait dans sa tête.

Je fus tellement étonné que je ne pus que m'écrier :

« Anatou, mon amie, qu'est-ce que tu as ? »

— menteur ! menteur ! menteur ! cria-t-elle avec rage.

— Je ne mens jamais, Anatou, dis-je calmement en essayant d'opposer la douceur à la violence.

— Si, tu mens : ce n'était pas à moi que tu pensais tout à l'heure en jouant.

— Crois-moi sur parole, Anatou ; je chantais pour toi, pour tes parents et pour les miens aussi... et je n'ai pas oublié de penser à moi-même, répliquai-je avec fermeté.

— Ce n'est pas vrai : je ne puis m'empêcher de voir en toi un séducteur. En fait, c'est ce que tu es, et je suis persuadée que tu chantais pour une jeune fille que tu as dû rencontrer depuis que je ne viens plus ici avec toi.

— Anatou, tu es jalouse ?

— N'en aurais-je pas le droit ?

— Si : c'est une preuve que tu es toujours amoureuse de moi. Il vaudrait mieux avoir affaire à une pierre qu'à une femme incapable de la moindre jalousie, et le contraire ne serait pas une absurdité ; mais je crois que tu es jalouse du vide, de rien, d'un objet engendré par ta seule imagination ; car je n'aime personne d'autre que toi et il n'est passé ici ni femme ni jeune fille depuis que tu ne viens plus au pâturage. D'ailleurs ce terrain n'est pas un lieu public. Tu es la première et la dernière personne qui l'avait traversé alors que nous ne nous connaissions pas.

— Tu mens encore, Ahouna ! tes yeux te trahissent, tes lèvres tremblent et crient que tu mens. Si tu pouvais voir tes yeux pendant que tu nies la vérité, tu y verrais l'image d'une jeune fille qui te supplie de ne plus rien me cacher. Pourquoi mens-tu, Ahouna ?

Image d'une jeune fille dans mes yeux ? Bossou m'avait parlé de ce phénomène bizarre auquel je ne croyais pas ; ses phrases me revinrent à l'esprit tout à coup et je les répétais à part moi : « Tout homme a au fond de ses yeux pour qu'elle en émerge à un certain instant de son existence et se rende visible à tout le monde, la meilleure photographie de la personne qui lui a fait le plus de bien ou le plus de mal, ou de celle qu'il a rendue la plus heureuse ou la plus malheureuse. » Or, je n'avais fait de mal à personne, et Anatou était celle que je croyais rendre la plus heureuse. Je répliquai :

« Je ne mens pas. L'image de jeune fille que tu prétends voir dans mes yeux, si elle y est effectivement, ne peut être que la tienne.

— Tais-toi, je t'en prie, car tu mens encore et ne peux t'en empêcher.

— Aucune loi coranique ne m'interdit d'avoir deux femmes. Mais mon père n'en eut qu'une, le tien n'en a pas davantage, Camara est le mari de Séitou et non de quelqu'une d'autre. Comme ceux-là, je n'ai qu'une femme, c'est toi, Anatou, et je n'ai nullement l'intention de m'embarasser — pardon — d'avoir une autre femme.

— J'ai toujours senti que je t'embarrassais ; je sais qu'il arrivera un jour où tu te débarrasseras de moi.

— Anatou !... Excuse-moi ce mot malheureux : c'est toi qui m'as poussé à dire cette balourdise, car je ne voulais pas dire que tu m'embarrassais, je ne l'ai senti ni pensé ! protestai-je.

— C'est comme si... J'attends patiemment le moment où tu te débarrasseras de moi en me tuant...

— Anatou ! m'écriai-je, terrorisé par cette idée horrible.

— Seulement, il me déplait que tu dises que tu m'aimes alors que tu ne manques aucune occasion de me

tromper avec cette jeune fille que tu attires par ta musique.

— Anatou ! m'exclamai-je encore, incapable de la comprendre ou de seulement deviner ses raisons implicites.

— Tais-toi, par Allah, tais-toi, car tu vas encore mentir ! Ha ! ha ! ha !... tu ne mens jamais, tu n'as jamais menti, tu ne mens pas, ce terrain n'est pas un lieu public, ce n'est pas une route. Et pourtant !... Regarde donc, si tu en as le courage ! Ah, qu'Allah soit loué ! » dit-elle avec une raillerie qui me glaça.

Je regardai en bas et vis une jeune fille qui passait. Allah lui-même devait être contre moi. Jamais — excusez-moi toutes ces affirmations peut-être trop catégoriques, mais nécessitées par les faits — je n'avais vu personne, depuis Anatou, traverser notre pâturage ; jamais je n'avais rencontré cette jeune fille ni à Kiniba ni aux Baobabs. Je la regardais sans la distinguer, j'étais hébété de la voir passer par là précisément à l'instant où ma femme m'accusait d'une bassesse que je n'avais pas commise.

La personne, sans doute en souriant — Anatou précisa — nous fit signe de la main comme pour dire qu'elle nous laissait tranquilles, qu'elle passait seulement. J'étais bouleversé ; je devinais l'interprétation qu'Anatou allait tirer de cette coïncidence malheureuse pour moi.

« Ce *sourire*, ce signe d'au revoir, c'est à toi qu'ils s'adressent ; ils impliquent des complicités et des sous-entendus que toi seul n'ignores pas. Vas-tu persister à mentir, Ahouna ? dit-elle en essuyant vainement les larmes qu'elle laissait couler.

— Je n'ai jamais menti, je ne mentirai jamais de ma vie, Anatou, dis-je d'une voix soudain défaillante.

— C'est pénible, c'est affreux que tu continues de mentir même devant la vérité. Il y a longtemps que je te vois dans mes rêves avec cette fille. D'abord je n'ai pas voulu y croire, mais comme c'est toujours la même personne qui se présente

à moi et me nargue, j'ai décidé de venir te surprendre. Je suis venue, j'ai vu, je suis convaincue que mes rêves n'étaient pas de simples visions : c'est le reflet de la réalité. Je ne puis que bénir Allah qui m'a donné l'idée de venir ici où j'ai enfin tout vu.

— Ou tu dis des sacrilèges, et je te plains, ou tu es sincère, et dans ce cas, c'est Allah lui-même qui est contre moi, tout innocent que je suis...

— Allah est contre toi parce que tu es un homme faux ! » m'interrompit-elle vivement.

Un homme faux ! Le mot me bouleversa profondément et je m'écriai :

« Il n'y a pas d'homme plus sincère que moi. Je suis innocent. Je jure par notre amour, sur la tête de nos enfants et par mon père que je suis innocent !

— Pauvre Ahouna que j'aimais de tout mon cœur, de toute mon âme, et dont je croyais être le seul amour !

— Anatou, tes rêves t'ont trompée. Tu as tort de t'y fier. Moi aussi je puis inventer des illusions où je t'aurais vue en train de faire l'amour avec un autre homme que moi.

— Seulement, tu ne saurais me mettre face à face avec la réalité comme je viens de le faire ! dit-elle d'un air hautain.

— Parce que tu saurais cacher ton jeu. Moi je ne cache rien, et justement parce que mon cœur est toujours ouvert, on y voit même ce qui n'y est pas ! » dis-je avec fermeté, conscient de l'effet que mes phrases allaient produire.

Anatou me regarda d'un air étrange. Elle ajusta le foulard qu'elle portait autour de sa tête à la manière des femmes du Sud-Est, défit et refit nerveusement le petit pagne de dessus qu'elle avait sur sa camisole. Elle poussa un soupir et me dit d'un air malheureux :

« Moi, cacher mon jeu ?

— Pourquoi pas, puisque tu m'accuses de choses ignobles ?

— Je t'accuse d'une vérité.

— D'une vérité qui n'en est pas une. Tu as créé toute une histoire vraisemblable, mais absurde en fait ; puis, à force de te la répéter, tu as fini par te convaincre qu'elle est vraie. Tu es affreusement injuste, Anatou !

— Monstre ! dit-elle avec force.

— Je ne mérite pas cela, Anatou.

— Monstre, monstre, monstre... » disait-elle en descendant très rapidement de la montagne, si rapidement que j'eus peur qu'elle ne fît un faux pas et n'allât s'écraser contre l'une des parois abruptes du roc.

Je restai longtemps abasourdi par cette altercation ; vainement, je cherchai à savoir si Anatou n'avait, pour m'accuser comme elle venait de le faire, aucune autre raison que ses rêves sur lesquels elle fondait ses arguments.

J'eusse voulu jouer du kpété ou du tôba, mais mon cœur battait si violemment que j'eus plutôt envie de pleurer comme je le faisais enfant. Je me retins. Je m'assis, les jambes repliées contre les cuisses, le corps noué dans les bras, le menton posé sur les genoux. Je devais être semblable à une boule fixée sur la cime du Kinibaya. Mon regard était dans le vide, je ne voyais rien, ni l'abri toujours debout sur pilotis au pied du canal, ni les vaches et les moutons, ni les chiens dont j'aimais contempler les jeux dans la verdure. Je me ressaisis. Kiniba me paraissait tourner en rond dans son lit. La réverbération bougeait devant moi tel un lac aérien qui s'évaporait. Comme une prémonition, je voyais dans ce phénomène atmosphérique le sens même de ma vie : un rien qui s'anime dans l'espace et le temps dès qu'il fait chaud, et qui doit, ridiculement, disparaître dans le néant sans que personne s'en soucie. Je sentis brusquement, telle une révélation, l'inutilité de mon existence, la vanité, la viduité de

tout ce que j'ai fait et que je continuais de faire. C'était l'absurdité de ma personnalité sérieusement élaborée afin qu'elle durât le plus longtemps possible, son néant même. Je vivais sur de la fiction et ne le savais pas. Le néant, la seule chose qui existe parce que réelle, s'était fait palpable et je le touchais du doigt. Tout ce qui me restait à faire, c'était de me balancer dans le vide, de me cogner contre les parois du Kinibaya, pareil à un caillou ricochant à la surface du lac où il a été jeté, puis, de tomber mort là-bas, parmi les bêtes, au milieu de ce pâturage d'où, depuis ma prime jeunesse j'élevais intarissablement le chant de mon âme de pâtre au-dessus des montagnes, et où je rencontrai et aimai Anatou.

Mais je me ressaisis encore : j'ai pensé à mes enfants qui n'avaient pas demandé à naître. Me suicider, c'était les abandonner et les rendre malheureux. Or je les adorais, et voulais leur rendre la vie aussi agréable que possible. J'ai pensé à ma pauvre mère dont le réveil m'angoissait chaque matin toutes les fois qu'il se produisait un peu plus tard que d'habitude. Elle *est* — mais vit-elle encore ? — tellement vieille, ma pauvre bonne Mariatou, que je craignais sans cesse qu'elle ne mourût brusquement au cours d'une nuit sans avoir pu me dire un mot en plongeant son regard dans le mien. J'ai pensé à ma grande Séitou qui est pour moi à la fois une sœur et une amie, à l'excellent Camara que j'étais heureux de voir heureux chez nous, à mes neveux et nièces que j'aime tant et qui m'aimaient aussi.

Je mentirais en prétendant n'avoir pas pensé à Anatou aussi. Mon suicide, tout en lui faisant accroire qu'elle avait eu raison, qu'elle avait découvert le secret que je n'ai jamais eu, lui eût fait également déplorer son accusation injuste ; elle eût été rongée de remords, inconsolable, malheureuse. Je plaçai toutes ces raisons au-dessus de ma douleur, puis je secouai la tête en signe de refus, défis mes

membres ankylosés, me redressai sur la cime du Kinibaya, repris mon kpété et, me souvenant d'une des chansons fons qui m'avaient été apprises par Bossou, je modulai :

*Yé do tomê bo do hâ bâ mi wê,
 Yôkpo lê do tomê bo do hâ bâ mi wê.
 A do gbé mi on, âhóo,
 Mêdé ma do gbé mi houn, âhóo
 Mé ni gbô :
 Adjâ éba houékpo
 Adjâ lô non i houé,
 Adjinaḡou ma non gon dá ton houé.
 Etêwê énaṡo mi do wâ ?
 Nou té kpossin gbêṡô nasso gnin do wâ do wêkêmê ?
 Adjâ éba houékpo
 Adjâ lô non i houé,
 Adjinaḡou ma non gon dá ton houé.*

Je rentrai à la maison avec l'intention de parler à Camara, mais je me ravisai : il souffrait dans son pays et au sein de sa famille parce qu'il avait épousé ma sœur ; il était venu chez nous, nous l'avions bien accueilli ; il avait trouvé tout ce qu'il lui fallait pour être heureux et il l'était effectivement. Pourquoi irais-je lui dire que j'étais malheureux depuis quelques heures, et l'amener ainsi à commencer à se faire, à nouveau, des idées noires sur la vie ? Pourquoi irais-je faire naître en lui des inquiétudes dont il ne se serait pas empêché de parler à ma sœur et à ma mère, ce qui aurait obligé ces dernières à appeler Anatou et moi et à nous poser des questions auxquelles je n'aurais su que répondre, d'autant moins que j'étais et suis innocent de tout ce dont ma femme m'accusait ?

Comme d'habitude, à mon retour du pâturage, mes

enfants m'accueillirent avec joie, ce qui me donnait, chaque fois, l'impression que je rentrais d'un long voyage. Les sourires et les rires de mes enfants et ceux de mes neveux furent ce soir-là la seule satisfaction que j'éprouvai d'être rentré. Une humeur âcre semblait s'être mêlée à mon sang et circulait dans mes veines ; le dégoût de la vie s'emparait de moi par à-coups quand je fus revenu au bercail. Je tâchais de dominer les sentiments obscurs que j'éprouvais ; je serrai tour à tour les enfants contre mon cœur, je pris le petit Moumouni dans mes bras et fredonnai comme une berceuse les paroles que mon cœur me dictait :

*Le soleil s'est déjà couché,
Et la nuit enveloppe la terre dans ses bras.
Bakari s'amuse encore un peu, puis il ira se coucher.
Fatou se mettra à pleurer qu'il n'a pas sommeil,
Sikidi s'endormira en berçant sa poupée de bois,
Et Moumouni restera longtemps sur les genoux de sa maman,
Puis il s'endormira aussi en suçant son pouce.
La nuit noire descend sur la terre.
Elle l'embrasse en lui donnant un baiser mystérieux.
Doux baiser des parents au cœur pur qui endort les enfants.
Les enfants dorment tandis que les parents veillent :
Les cœurs malheureux dans leur innocence ne dorment pas...*

A ces dernières paroles, Anatou, qui m'écoutait sans en avoir l'air, vint prendre l'enfant de mes bras, me regarda avec dégoût et murmura :

« J'espère que tu n'iras pas te poser en victime devant tout le monde.

— Je suis une victime à cause de mon innocence, mais rassure-toi : j'aime trop ma mère, ma sœur et l'excellent Camara que je considère comme un frère, pour aller troubler

leur cœur par tes folies. Je ne suis pas homme à m'en vouloir de voir heureux les gens autour de moi », dis-je d'une voix à la fois basse et sèche.

Anatou me toisa et partit rejoindre les enfants.

Depuis que, outre Camara, Rémy, Jean-Claude et Bakari savent assez bien jouer du kpété, le soir, avant ou après le dîner, nous nous réunissions sous le plus grand des sapotilliers qui ombragent notre cour et jouions. Ce soir-là, Camara entama un chant guerrier de l'armée de l'Almami Samory Touré ; les enfants en exécutaient l'accompagnement, tandis qu'avec mon tôba je donnais au chant tout ce qu'il implique de déchirement et de douleur tragique. Ce fut bouleversant. Ma mère dut nous supplier de ne plus évoquer des souvenirs si tristes.

Nous dînâmes dans la gaieté comme d'habitude, mais je sentais que c'était par pure simulation que je réussissais à garder mon humeur de tous les jours.

Couchés, je m'approchai d'Anatou. Elle s'éloigna de moi d'un mouvement brusque traduisant une haine que je perçus avec amertume. Contrairement à son habitude, elle me tourna le dos ; j'essayais de mettre ma main sur son épaule, elle s'éloigna davantage. Je n'insistai pas, mais désireux de lui poser des questions, je l'appelai :

« Anatou ? »

Elle ne répondit pas, mais je parlai tout de même :

« Anatou, tes rêves seraient-ils vraiment la seule origine de tes accusations injustes ? »

Elle ne releva pas le mot injuste que j'avais intentionnellement employé.

« D'abord des pressentiments, dit-elle d'une voix bourrue.

— Cela ne veut rien dire. Tu as longtemps vécu dans le Sud dont tu as soigneusement copié les habitudes, les façons de parler tout à fait différentes des nôtres. Ce sont,

à ce qu'on m'a dit, les gens de Cotonou et des grandes villes du Sud corrompues par les subtilités des toubabs qui parlent de pressentiments quand ils veulent dissimuler les raisons ou les mobiles de leurs actions. Ma sœur a été la femme d'un toubab ; en vivant avec Tertullien, elle a un peu appris à connaître ce que valent certains de ces gens-là ; elle aussi a vécu dans le Sud, elle en connaît les manières et m'en a parlé. Ouvre ton cœur, Anatou, raconte-moi ce qui se passe dans ton âme, en fille du Nord et non en snob imitant le Sud ! dis-je avec hardiesse.

— Je n'imité personne ; tu as tort de t'en prendre aux gens du Sud. Je t'ai dit avoir eu des pressentiments, puis des rêves qui jamais n'avaient cessé de mettre la réalité devant mes yeux ; enfin j'ai décidé d'aller surprendre la vérité, je l'ai vue, je l'ai saisie. Tu ne peux nier ce que j'ai vu. Par Allah ! Ahouna, cette jeune fille...

— Je ne la connais pas ! je ne l'avais jamais rencontrée ! dis-je avec fermeté.

— Ahouna ?... Pourquoi recommences-tu à mentir ? Pourquoi persistes-tu à mentir ? Prends une autre femme si le cœur t'en dit. Par Allah, je ne la mépriserais pas ; mais il me déplâit profondément que tu me trompes et le nies. »

Tout ce que j'aurais voulu dire encore se trouva soudain comprimé, étouffé dans mon cœur. J'avais la gorge serrée, et c'était pis que d'être bloqué dans un étau. Si j'avais dû m'obliger à continuer de parler, non pour me défendre de mon mieux, car c'était désormais chose inutile puisque ma femme s'était convaincue que je la trompais, mais pour essayer de lui faire comprendre une fois de plus qu'elle accusait innocemment un homme qui n'aimait qu'elle, j'étais en larmes, ce qui n'aurait rien arrangé. Pleurer lui aurait semblé un moyen pour l'attendrir, or je ne voulais pas qu'Anatou s'apitoyât sur moi. Mais était-elle — est-elle — capable de pitié ? Et puis, je n'étais pas fautif, je n'avais

rien fait, rien, rien ! C'était ça que j'eusse tant voulu qu'elle sût.

« Ecoute-moi Anatou.

— As-tu bien réfléchi ? Vas-tu enfin me dire la stricte vérité ou plutôt vas-tu me la confirmer ?

— Je n'ai rien de nouveau à te dire, sinon que je suis bouleversé, profondément affligé d'être accusé par toi de quelque chose dont je n'ai même pas conçu la moindre idée. Si tu désires me quitter pour un motif que toi seule n'ignores pas, quitte-moi. Je resterai célibataire, avec nos enfants que j'aime et aimerai jusqu'à ma mort !

— Tu es fou et tu « dérailles », comme dirait ma sœur.

— Eh bien ! puisque je suis fou, j'irai voir tes parents ; je les tiendrai au courant des sottises de la femme jalouse, jalouse sans aucune raison valable que je sache, que tu es devenue.

— Il te faut des soutiens, un point d'appui, ne serais-tu pas assez homme pour te défendre seul contre une petite femme ? Je t'en prie, ne va pas troubler la tranquillité de mes parents.

— Il faut qu'ils sachent ce qui se passe.

— C'est curieux : je te croyais plus homme que je ne te vois actuellement. »

Cette insistance sur ma faiblesse me désarma et me refroidit.

VIII

PENDANT QUATRE MOIS, nous avons vécu dans cette atmosphère de tragi-comédie : rire devant la maisonnée, manger dans la joie parce que nous étions avec ma mère, ma sœur, Camara et les enfants ; coucher ensuite dos à dos, chacun au bout du lit commun, sans oser échanger un mot...

Retenu un jour à la maison par des soins que je donnais à quelques-unes de nos vaches qui avaient vêlé et étaient malades, Camara dut conduire les troupeaux au pâturage. J'ai oublié de vous dire que pendant un temps que je ne puis déterminer, mais qui me parut assez long, je ne vis pas ma prétendue maîtresse traverser le pâturage. A son retour, Camara m'apprit avoir eu affaire à une jeune fille qui passait sur notre terrain. Il lui avait fait remarquer que le pâturage n'était pas une rue, qu'il ne voulait plus l'y voir. A quoi cette fille têtue, d'après Camara, avait répondu qu'elle passait souvent par là et que je ne lui avais jamais fait un pareil reproche.

Anatou, bien qu'ayant entendu le rapport de mon

beau-frère, feignit l'indifférence. Je m'attendais à la voir revenir à l'assaut après trois mois de silence. Elle n'en fit rien.

Le lendemain, j'allai au pâturage, à cheval parce que j'avais le désir bien ferme, une fois arrivé là-bas, de laisser les troupeaux sous la garde des chiens et de galoper aux Baobabs mettre mes beaux-parents au courant des événements, car j'en avais vraiment assez de vivre ainsi avec ma femme.

J'arrivai dans la propriété ; l'herbe était encore légèrement humide de rosée ; le soleil avait cruellement déchiré l'horizon qui était alors d'un rouge que je ne me souviens pas d'avoir jamais vu. Je montai à la cime du Kinibaya d'où je contemplai longuement dans sa splendeur la triste beauté de la nature, mais triste peut-être parce que je l'étais moi-même. Je pris mon tôba, mais je ne sus que lui faire dire des sentiments affligeants, lugubres et désespérants. Je l'empochai et, d'assis que j'étais avec les jambes allongées, je me ramassai en boule tel un porc-épic prêt à se défendre. Je voyais dans cette position un signe de prostration qui me déplaisait, car, je crois vous l'avoir dit, je n'ai jamais pu aimer la révolte qui ne mène à rien de bon. Mais au lieu de me lever, de secouer mon corps, et surtout mon esprit, subissant une métamorphose que je ne saurais vous décrire, je gardais quand même cette posture bizarre.

Le soleil commençait à chauffer l'air autour de moi, sa chaleur me pénétrait, mais ne me réchauffait pas ; je grelottais comme saisi de fièvre et transpirais à la fois. Involontairement, mes jambes se détendirent, mes bras tombèrent inutiles le long de mon corps, j'étais abattu sans avoir rien fait ; je me voyais sur le Kinibaya, pareil à un cadavre trop lourd tombé des serres d'un aigle. Je souhaitai même, ne fût-ce qu'un instant, que cet oiseau carnassier ou quelque vautour passât, s'emparât de moi et m'emportât. Mais à cet instant, l'image de mes enfants réunis se présenta, non pas

à mon esprit, mais devant mes yeux. Je les voyais malheureux, orphelins, abandonnés, les bras croisés sur la tête et tout en larmes. Ce tableau me causa une affliction encore plus profonde que celle où me plongeaient sans cesse les bassesses d'Anatou. J'essayai de me ressaisir comme je le faisais depuis le début de ces événements malheureux ; je tâchai même de sourire.

Ce sourire réveilla en moi le passé, un passé qui, en toute sincérité, me dégoûtait : le souvenir de mes premières amours avec Anatou reprenait vie dans mon esprit et se déroulait. Je me levai, essuyai mon visage ruisselant d'une sueur brûlante, peut-être aussi de larmes que j'avais pu involontairement laisser couler. Je m'étirai, pris mon kpété et me mis à m'efforcer d'improviser une chanson gaie. Des libellules accouplées, aux ailes mauves curieusement transparentes, se déplaçaient légèrement dans l'espace. J'eus l'impression qu'elles profitaient de ma musique et de les voir ainsi me ravissait : j'étais content à l'idée que j'étais utile à ces bestioles innocentes et inoffensives tout occupées à prendre leur plaisir devant moi.

J'en étais là des moyens terre à terre par lesquels je me donnais l'illusion d'une joie pure quand, ayant tourné la tête intrigué par l'abolement de l'un de mes chiens, je vis une forme féminine s'avancant dans le pâturage. Je reconnus en elle l'allure et la silhouette de la jeune fille d'il y avait trois mois. Je descendis en colère. Elle était déjà au pied de la montagne. Je l'abordai. C'était une fort jolie créature qui me sourit agréablement, mais cela ne fit que m'irriter davantage :

« Mon frère vous a interdit hier de passer par ici ; il y a un chemin de l'autre côté du Kinibaya ! » lui dis-je sèchement.

Désappointée, elle me regardait fixement et je remarquai que ses yeux étaient d'un marron étrangement clair.

« Je vous croyais de bonne humeur. Votre musique ne traduit-elle par les sentiments profonds de votre cœur ? » dit-elle avec douceur.

Cette observation me bouleversa, mais je m'enhardis et lui rompis en visière :

« Je ne veux plus vous voir ici, jamais ! entendez-vous ? jamais ! partez immédiatement !

— Mais vous êtes méchant !... Je ne vous aurais jamais cru ainsi... En tout cas c'est dommage. C'est même décevant : j'aime beaucoup tout ce que vous chantez, et c'est seulement afin de mieux vous entendre que je me permets de temps en temps de traverser votre propriété », dit-elle les larmes aux yeux.

Je lisais l'innocence dans son regard et dans ses paroles ; j'étais malade de la rudoyer, mais je n'avais pas d'autre moyen de lui interdire définitivement l'accès du pâturage. Et puis, je n'avais pas le choix.

« Je vous dis de partir, comprenez-vous, oui ou non ?

— On vous aura peut-être dit du mal de moi, mais... mais... par Allah je n'ai aucune arrière-pensée contre vos bêtes en...

— Fichez-moi la paix ! disparaissez ! imbécile !... Je n'ai que faire de vos arrière-pensées ! » hurlai-je en l'interrompant alors qu'elle gémissait en me parlant.

Terrorisée, elle éclata en sanglots. J'étais furieux contre moi de n'avoir pu la ménager un peu.

« Excusez-moi, excusez-moi, adieu, merci quand même de m'avoir permis d'entendre votre musique, dit-elle encore toute secouée de sanglots, puis elle me tendit la main que je serrai machinalement.

— Sans rancune, par Allah !... je n'ai aucune rancune contre vous car je suis dans mon tort », dit-elle encore, puis elle retourna sur ses pas en courant très vite ; callipyge, elle était une jeune fille de la race des biches.

Je retournais, de mon côté, vers la cime du Kinibaya quand j'aperçus Anatou. Je m'arrêtai ; elle s'approcha de moi, et avec un sourire sarcastique :

« Excuse-moi de vous avoir dérangés par mon arrivée vraiment inattendue ; tu aurais pu la retenir davantage afin que je pusse la bien voir. En tout cas, je crois pouvoir la reconnaître quand je la rencontrerai. »

J'eus envie de la gifler, tellement j'étais exaspéré par cette fausse courtoisie et ce cynisme en quoi je n'ai pu m'empêcher de voir un esprit du Sud, mais je me retins et lui renvoyai la balle :

« J'espère que tu nous auras écoutés à satiété durant tout le temps que tu as passé à nous épier.

— Moi, vous épier ? Décidément, tu deviens fou ! C'est de la démence en action, mon pauvre Ahouna. Tu m'avais vue venir et tu t'es dépêché de congédier ta maîtresse, après ce geste honteux, tu as l'audace de me dire que je vous épiais ? Allons je te crois capable de tout, mais non d'un pareil enfantillage.

— Cet enfantillage répond exactement aux bassesses dont tu nourris ton cerveau malade et déréglé, et empoisonnes mon existence depuis trois mois, non ?

— Lâche ! Imbécile ! salaud ! »

Je m'emportai soudain et hurlai de toutes mes forces :

« Fiche-moi le camp toi aussi, fiche-moi le camp, Anatou ! Fiche-moi-le-camp ! »

Puis, la bouche pleine de rage, l'esprit soudain envahi d'une idée sinistre que j'essayais d'écarter de moi :

« Efface-toi, efface-toi, efface-toi... efface-toi, Anatou, car tu m'as excédé et je suis à bout... Efface-toi ! »

Affolée, saisie d'une peur panique, elle s'enfuit en courant comme ivre. J'avoue avoir joui de ce tableau. Je regardais Anatou s'éloigner et en étais content, content au point d'éclater d'un rire strident, sarcastique et démoniaque qui

se répandit en écho. Les chiens se mirent à aboyer, puis à hurler à la mort. Je m'approchai d'eux, ils s'éloignèrent, je les appelai par leur nom : « Kina, Fatcha, Niki, Siguidi, allons, c'est moi, c'est toujours Ahouna votre maître, vous ne me reconnaissez plus ? » dis-je d'une voix tendre et pitoyable.

Ils continuaient de marcher à reculons en hurlant à la mort.

« Kina, Fatcha, Niki, Siguidi ! Vous êtes fâchés que j'aie disputé Anatou ? Mais c'était sa faute, c'est sa faute si je suis devenu tel que vous me voyez ! Ne soyez pas contre moi vous aussi. Si vous aussi vous ne m'aimiez plus, je ne serais plus rien, je me tuerais. Kina, Fatcha, Niki, Siguidi, mes amis, venez ! » disais-je en marchant à croupetons vers eux, les bras tendus comme en demandant l'aumône.

Ils se turent. Je m'avançai davantage vers eux sans qu'aucun d'eux s'éloignât ; je les touchai, les caressai tour à tour ; ils se laissaient faire, mais je percevais des tremblements de frayeur dans leurs yeux et dans leur poil doux. Cette constatation me serra le cœur, mais je me dis que tout ce que je lisais dans les yeux et sentais dans le pelage de mes chers amis n'était peut-être que mes propres sentiments. Puis je les appelai encore avec douceur :

« Niki, Fatcha, Siguidi, Kina, aimez-moi beaucoup, j'en ai besoin. Restez là, continuez de surveiller nos troupeaux, je vous reviens dans un instant. »

J'enfourchai mon cheval, partis au grand galop à travers montagnes, vallées et plaines, et arrivai aux Baobabs. Mes beaux-parents, en me voyant, me demandèrent à l'envi avec angoisse :

« Que s'est-il passé ? Les enfants se portent-ils bien ? Et Anatou ? et ta mère ?

— N'ayez aucune inquiétude, il n'y a rien », dis-je avec calme.

Ibayâ poussa un soupir de soulagement, Fanikata joignit les mains et dit qu'Allah fût loué. Je leur parlai du climat moral où Anatou et moi vivions, puis de la scène que je venais d'avoir avec leur fille.

Ibayâ fondit en larmes ; je la consolai de mon mieux puis je dis :

« Si vous pouviez m'aider à savoir exactement ce qui se passe dans le cœur de ma femme, par Allah, par Bakari mon père et par nos enfants, je ferais tout afin qu'Anatou et moi redevenions heureux, si elle veut continuer de vivre avec moi. »

Mon beau-père murmura un nom que je ne pus bien entendre. Fanikata me dit ensuite avec fermeté :

« Tout s'arrangera bien. Ne crains rien, Ahouna. Venez passer le dimanche avec nous, et cette affaire sera classée.

— Comme je vous l'ai dit, Anatou ne veut pas que vous sachiez ce qui se passe entre nous.

— Je serai de passage vendredi à Kiniba ; je profiterai de cette occasion pour vous inviter pour dimanche.

— Surtout, ne dites rien à ma mère, elle est bien vieille, maintenant et je voudrais qu'elle meure dans le calme, ignorante de mes chagrins ; je ne veux pas qu'elle quitte ce monde l'âme rongée de la douleur d'y avoir abandonné un fils malheureux.

— Je m'arrangerai, Ahouna, aie confiance en moi. »

Je revins au pâturage. Les heures que j'y passais chaque jour jusqu'au samedi soir me paraissaient horriblement longues... Naturellement, à la maison, la vie poursuivait son cours morne, voire lugubre dès que ma femme et moi nous retrouvions seuls. D'ailleurs, nous faisions couche à part depuis la brève altercation du pâturage ; elle sur l'unique lit de notre chambre, tandis que moi, au sens propre du mot, sur la dure. J'avais dès lors une simple natte.

Vendredi après-midi, alors que j'étais occupé à cueillir

des oranges avec Camara, mon beau-père vint. Tous les enfants, ceux de Camara et les miens, se précipitèrent vers lui. Il les aimait... il les aime tous et ils l'aiment aussi ainsi que ma belle-mère qui les gâte outre mesure. Ma mère, Séitou, Anatou, Camara et moi parlâmes avec lui de choses sans grande importance. Il dit revenir de Founibé où il était allé voir un ami. Assez diplomate, il se comporta comme s'il n'eût rien su de mon différend avec Anatou, puis, en parlant, sachant fort bien que Camara ne sortait pas sans sa femme alors enceinte de sept mois et que celle-ci ne pouvait faire ni à pied, encore moins à cheval le trajet Kiniba-Baobabs, il nous invita à aller passer le dimanche chez lui en compagnie de mon beau-frère.

L'excellent Camara répliqua avec sa gaieté habituelle :

« L'heureux Fanikata oublie que ma femme est mon ombre et que je ne sors pas sans elle, or elle ne peut bouger actuellement. »

Il y eut un petit rire joyeux, après quoi Fanikata :

« Bien, l'ombre d'Ahouna n'est peut-être pas aussi lourde, et il pourra assurément se déplacer avec. Je vous attends donc dimanche avec les enfants.

— Très bien ! répondis-je vivement.

— Si rien ne me retient dimanche, dit Anatou.

— Ta mère sera heureuse de te revoir ; il y a un petit bout de temps que ni toi ni ton mari n'êtes allés aux Baobabs », dit-il, puis il caressa les enfants et partit.

Camara et moi retournâmes dans l'orangerie qui commence juste derrière notre maison. J'eus l'intention de lui ouvrir mon cœur. Mais qu'y aurait-il vu sinon que tristesse, bouleversement, affliction et désespoir ? A quoi bon ? A cette réflexion, une fois encore, je m'empêchai de lui parler, et pareil à cette plante étonnante — puritaine, disait Bossou — dont les feuilles se referment sur elles-mêmes dès qu'on la frôle, je m'enfouis dans ma douleur. Et puis, aussi-

tôt que Camara eût été mis au courant de cette tragi-comédie — vous préférez tragédie, dites-vous ? Vous avez le choix ! — il en aurait parlé à Seitou, puis ma mère en aurait été informée. D'autre part, si ma mère, ma sœur et mon beau-frère savaient quoi que ce fût des afflications qu'Anatou me causait, celle-ci perdait d'emblée toute l'affection qu'ils avaient pour elle, l'amour dont ils l'entouraient, et à coup sûr, l'enveloppent davantage maintenant que je vous parle. Or je voulais que toute notre agglomération, sauf moi, aimât Anatou, que la tendresse qu'elle avait méritée ne fût diminuée en rien. J'imposai donc le silence à ma raison et à mon cœur. J'ai peut-être eu tort.

Fanikata vint nous quérir le dimanche vers dix heures. Il prit Bakari et Fatou sur son cheval ; Sikidi et Moumouni étaient avec moi, Anatou était seule sur son cheval et nous partîmes aux Baobabs en échangeant des propos divers.

Arrivés là-bas, nous mangeâmes en causant gaiement. Après le repas, les enfants allèrent jouer dans la cour. Moumouni s'endormit et sa grand-mère l'étendit sur le lit de la chambre à coucher.

Comme si mes beaux-parents n'avaient rien su de cette histoire obscure qui me tourmentait, je déclarai :

« Voici peut-être une occasion unique, et je voudrais en profiter pour décrire devant vous l'atmosphère dans laquelle Anatou et moi vivons depuis plus de trois mois. »

Cette entrée en matière était décisive, voire brutale, mais il ne semblait pas que je pusse procéder autrement afin de faire accroire à Anatou que ses parents ne savaient rien de ce que j'allais leur répéter par la suite... Ils eurent des mouvements de surprise, puis, furent tout oreilles. Ces deux mouvements dont je percevais le sens comique faillirent me faire sourire, mais Anatou se leva soudain et voulut sortir ; son père l'en empêcha en lui disant très sévèrement d'écou-

ter mon récit. La tragédie, comme vous dites, avait rapidement reconquis son sens. Je parlai longuement, puis je terminai :

« Je suis heureux que vous me l'ayez donnée en mariage ; je suis fier et comblé que Bakari, Fatou, Sikidi et le petit Moumouni soient nés d'elle et de moi, mais je serais encore plus comblé et plus heureux si vous réussissiez à lui faire ouvrir son cœur devant nous tous et à nous dire exactement ce qu'elle me reproche, pourquoi elle se plaît à empoisonner ma vie. »

Anatou se défendit comme une once, jura par Allah, parla de prémonition, de rêves, de cette jeune fille amoureuse de ma musique...

« J'appelle tout cela de la jalousie ! déclara nettement sa mère.

— J'aurais le droit d'être jalouse, mais je ne suis pas jalouse, seulement je hais les cachotteries.

— Je n'ai rien fait, je ne cache rien, je n'ai aucun secret. C'est toi le mystère de mon âme depuis bientôt quatre mois ! dis-je avec fermeté.

— Tu ne caches rien, sauf ce que tu ne veux pas que je sache, dit-elle vivement.

— Ahouna aurait le droit de prendre une autre femme s'il le voulait, même deux autres comme ton frère Sylla et ton beau-frère Idissou. S'il ne l'a pas encore fait, c'est certainement parce qu'il a choisi de suivre plutôt les pas du vénérable Bakari, son père, ceux de Camara qui est pour lui un véritable frère, et le mien aussi ! dit Fanikata d'un ton rude.

— Je lui ai déjà fait cette remarque, mais *on* m'a mal compris », dis-je.

Elle me regarda avec haine, puis, se tournant vers son père :

« Je te demande pardon, mon père ! tu prêtes à Ahouna

une idée qui n'est certainement pas la sienne, ce n'est pas sa conception...

— Qu'en sais-tu, ma fille ? Pourquoi mets-tu systématiquement en doute tout ce que ton mari te dit ? Ce que ton père venait de te faire remarquer, Ahouna te l'avait dit déjà ! et alors ? s'écria Ibayâ.

— Ce que j'en sais, je l'ai dit avec tout ce que cela implique de preuves. Si Ahouna ne prend pas une autre femme, c'est pour avoir le moins de responsabilités possible à assumer : n'est-ce pas plus facile de coucher avec des jeunes filles, voire avec les femmes d'autrui que de s'embarasser d'une autre femme ? dit-elle.

— Anatou ! m'exclamai-je scandalisé par cette précision ignoble qu'elle semblait apporter à ses accusations.

— Quand bien même ce serait vrai, Ahouna n'aurait-il pas le droit et la liberté de faire ce qui lui plaît ? Tu commences par m'agacer sérieusement, Anatou ! dit Fanikata, puis, se tournant vers moi :

— Ahouna, mon fils, car je te considère comme tel, tu es un homme, c'est-à-dire un être libre, capable de réaliser toutes tes aspirations les plus profondes toutes les fois qu'elles ne sauraient nuire à personne, et non l'esclave d'une femme devenue folle, ou qui cherche un prétexte quelconque pour t'abandonner »

Ibayâ fondit en larmes et, tout en sanglotant :

« Nous avons eu tort de l'avoir fait trop longtemps vivre dans le Sud : elle en a copié l'esprit de repartie, les subtilités bêtes qu'on appelle là-bas intelligence, et toutes les insolences !

— Le Sud n'est pour rien dans les énormités, les bassesses et les monstruosité de ta fille ! Moi aussi j'ai vécu dans le Sud, à Ouidah, à Cotonou, à Porto-Novo, à Dakar même ; mieux, j'ai vécu en France où Bakari et moi avons pris part à la guerre. J'ai vu Paris où j'ai passé des mois et des mois,

j'y ai eu des maîtresses blanches comme je te l'avais dit. Est-ce que cette connaissance du monde me rend arrogant et insolent à l'égard de qui que ce soit ? Suis-je devenu un imbécile pour autant ?... Je sais ton secret, ma fille, car toute renarde que tu te croies, tu as affaire à un animal plus retors que toi parce que plus vieux et plus expérimenté. A tant faire que de jouer à cache-cache, tu ferais bien mieux de nous dire la vérité que voici : Pylla est revenu dans notre région ; or, comme on dit, les premières amours ne s'oublient pas facilement. Révèle la vérité à ton mari et cesse de lui donner le change sur tes intentions.

— J'ignore absolument le retour de Pylla à Younikili ! » s'écria Anatou terrorisée.

Quoi ! Bossou aurait-il raison ? Soudain je vis en miniature deux portraits d'un jeune homme sur les prunelles lumineuses d'Anatou : c'était un Pouлло fort élégant habillé à la toubab. Ma curiosité s'anima et je demandai :

« Qui est Pylla ? »

— C'est un Pouлло, le premier amour d'Anatou ! » dit Fanikata avec furie.

Pylla, c'était bien le nom que mon beau-père avait murmuré quelques jours plus tôt et que je n'avais pas bien entendu.

« Vous l'aimiez bien tous les deux ; je me souviens encore de votre déception quand j'ai refusé de l'épouser ! » répliqua Anatou avec sa vivacité habituelle.

— Es-tu sûre que tu ne le trouves pas digne d'être ton mari, depuis son retour à Younikili, ou plutôt, à Founkilla où il habite actuellement ? dit Ibayâ.

— Je vous le répète : j'ignorais si oui ou non il était revenu ; c'est vous qui venez de me l'annoncer. Je l'ai toujours haï à cause de sa suffisance, et je ne changerai pas d'attitude à son égard.

— Soit ! c'est donc par cynisme que tu te plais à

tortuer Ahouna, hein, fille dénaturée ? s'écria Fanikata.

— Je ne suis pas une cynique, mon père ! » dit-elle.

Fanikata se leva brusquement et lui administra trois paires de gifles. Elle alla se blottir dans un coin de la pièce, l'air hagard tel un fauve traqué et hurlant de douleur. Ibayâ était intarissable de larmes, le petit Moumouni, réveillé par nos cris, se mit à pleurer. Je me levai et protestai :

« Je suis navré, Fanikata ! Ce n'est pas pour livrer ma femme à votre violence que nous sommes venus ici ; j'aurais seulement voulu que vous réussissiez à nous réconcilier...

— Ou cette fille est devenue folle et très dangereuse, et mérite d'être enfermée dans une maison d'aliénés ; ou, ce qui me paraît plus certain malgré ses protestations, le retour de Pylla, réveil de ses amours passées, est le seul motif de ses diableries ! » m'interrompt Fanikata, l'air encore farouche.

Je m'approchai d'Anatou et lui dis toutes les paroles qui me venaient à l'esprit :

« Calme-toi, Anatou, je regrette sincèrement cet incident...

— Fiche-moi le camp !...

— Rentrons...

— Fiche-moi le camp, monstre !...

— J'accepte tout ce que tu dis... tout ce que tu voudras... Nous irons vivre dans le Sud. Je dirai à la maison, d'ici quelques semaines, que tu es malade et que nous devons descendre dans le Sud afin que tu y reçoives les soins nécessaires...

— Fiche-moi le camp, par Allah, tais-toi et fiche-moi le camp...

— Personne à la maison ne sait quoi que ce soit du triste climat moral dans lequel toi et moi vivons...

— Je t'en prie, tais-toi ! tais-toi ! tais-toi ! sinon je vais éclater de rire. »

Je me tus.

« Cette fille monstrueuse veut te perdre avant de te quitter ; méfie-toi, mon pauvre Ahouna ! dit Fanikata d'un air terriblement las.

— Allah est avec moi, s'il est vrai qu'il voit clair dans le cœur de tous les hommes », dis-je avec tristesse.

Absorbés par leurs jeux, les enfants, Allah en soit loué ! ne songèrent pas un instant à revenir dans la salle lors de nos discussions. J'allai les chercher. Chacun de nous essaya de s'imposer un sourire, et nous rejoignîmes Kiniba en compagnie de mon beau-père qui retourna ensuite chez lui sans avoir fait la moindre allusion à ce qui s'était passé.

A l'heure du coucher, je rejoignis ma place sur la dure, sur la natte à laquelle je m'étais habitué. Je préférais même la fermeté du sol de notre chambre à la chaleur d'Anatou. Eussions-nous été réconciliés comme je l'avais tant souhaité qu'il m'eût fallu plus d'un mois pour me réhabituer à la douceur du lit et au parfum d'Anatou.

Les jours se succédaient ; je les trouvais monotones, interminables. Toutes les activités auxquelles je m'adonnais avec joie depuis ma prime jeunesse me semblaient d'une fadeur insipide, insipide jusqu'à l'agacement.

« Tu te surmènes, tu as l'air fatigué ; il faut que tu prennes du repos, Ahouna, me dit un jour Camara.

— Je ne ressens pourtant aucune fatigue », répondis-je en feignant un peu de gaieté, mais ma voix, je le perçus nettement, trahit malgré moi une certaine lassitude.

Plus que jamais, à cet instant-là, j'étais tiraillé par le dilemme de savoir si je devais révéler l'affliction qui me rongait l'âme ou me carrer dans mon obstination à n'en rien dire à personne dans la maison. J'optai pour cette dernière.

« C'est toujours ainsi que cela se passe : on est exténué sans s'en apercevoir ; puis, parce qu'on aime passionnément ce qu'on fait, on continue à le faire ; alors vient un jour où

l'on est foudroyé par la fatigue. C'est ainsi que mourut Diara, le meilleur et le seul ami que j'avais à Conakry. A partir de demain, jusqu'à ce que je te juge capable de reprendre tes activités, tu resteras à la maison. Je m'occupe de tout, dit l'excellent Camara d'un ton fraternellement péremptoire.

— C'est compris, mais sincèrement, je ne me sens pas fatigué.

— Tant pis ! les femmes nous attendent : allons manger. »

« A partir de demain, jusqu'à ce que je te juge capable de reprendre tes activités ! » Camara, mon frère, verras-tu un jour ce demain ? C'est un demain qui ne viendra jamais. Qu'en penses-tu maintenant que je ne suis plus avec toi ?

Allongé sur ma natte après le repas de ce soir-là, je n'ai pu m'endormir. Je me levai et m'assis sur ma couche, les mains posées à plat sur les genoux comme un dieu de boue. En plein milieu de la nuit, Anatou, peut-être réveillée par ses rêves absurdes ou par quelque besoin urgent, se leva et me vit. Elle se recula instinctivement avec répugnance et terreur, puis, comme dans un délire, elle se mit à dire d'une voix vraiment angoissée :

« Je te prie, Ahouna, je te supplie de ne pas me tuer.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, Anatou ? Je n'ai aucune intention d'attenter à ta vie, je ne veux te faire aucun mal ! dis-je d'un ton de voix abattu.

— Si, si, tu veux me tuer ! regarde, regarde tes yeux ! tu n'es plus l'homme que j'ai aimé, qui m'a aimée et m'a épousée ! Le crime frétille dans tes yeux. Par Allah ! par nos enfants, je te supplie de ne pas me tuer ! » disait-elle, tremblante de peur et en marchant à reculons.

Je me levai brusquement avec l'intention de la supplier de se taire de peur que ses cris démentiels ne réveillassent

toute la maisonnée heureusement plutôt morte qu'endormie ; mais aussitôt qu'elle me vit debout, elle hurla :

« A l'assassin ! »

Je tressaillis, puis je fus terrifié. M'étais-je ensuite ressaisi comme cela m'arrivait assez souvent ? Je n'en sais rien. J'enfilai rapidement mon boubou, pris ma houlette toujours déposée dans un coin de la pièce quand elle n'était pas oubliée à l'étable. Soudain, mon regard tomba sur un poignard jamais dégainé ayant appartenu à mon père, et qui était alors accroché à un clou enfoncé dans le mur. Je m'en approchai, le décrochai sans savoir ce que j'allais en faire. Je le serrai dans ma main et sentis les pulsations de mon sang dans mes doigts crispés autour du poignard ; mon cœur battait violemment. Anatou haletait en me suppliant de ne pas la tuer.

Si j'eusse osé rester une seconde de plus, ou plus précisément, depuis que je sentais le crime circuler dans mes veines, je tuais ma femme. Je la voyais déjà tuée, à plat ventre dans un petit lac de sang...

« Non je ne te tuerais jamais, Anatou : tu es ma femme, la mère de mes enfants. Adieu ! » dis-je.

Puis, je m'avançai vers la porte, l'ouvris, sortis et la refermai doucement. Je sortis ensuite de l'agglomération et m'élançai dans la nuit alors jonchée d'étoiles, sans savoir exactement où j'allais. Un de nos chiens se mit à hurler à la mort. C'était Niki ; je le reconnus à ses cris qui se prolongaient interminablement, coupés de gémissements douloureux et lugubres quand il se sentait malheureux.

IX

JE MARCHAI SANS ARRÊT la nuit entière. Je n'avais ni kpété ni tôba. J'étais sans le sou. Le jour me surprit à Itcha, petite ville située à quelque cinquante kilomètres de Kiniba. J'étais dévoré de faim et de soif ; le soleil me semblait plus brûlant que jamais, mais je marchais toujours. Vers midi, je rencontrai une bande de gamins revenant de l'école ; ils étaient gais et gambadaient tels des cabris ; chacun d'eux m'apparaissait comme l'un de mes enfants, je les voyais en eux et commençai de penser à ces bouches nées de moi désormais abandonnées à Kiniba où elles ont dû vainement accabler leur mère de questions. Ils sont certainement en train de demander à tout le monde dans la maison, mais surtout à ma pauvre et vénérable Mariatou où est leur père, à Séitou pourquoi je suis parti sans les avoir caressés comme je le faisais d'habitude, à Camara s'il ira me chercher au pâturage, ou n'importe où, si je reviendrai bientôt, si jamais encore nous jouerons du kpété et du tôba, en cercle, le soir au pied du grand sapotillier.

Je me reprochais de les avoir ainsi abandonnés. C'était illogique de ma part de n'avoir pas pensé à eux avant de sortir de la maison : je me serais peut-être ravisé ; j'eusse peut-être passé la nuit à errer dehors, puis dès que la maison se fût réveillée, j'eusse réuni tout le monde et parlé en exposant les faits honnêtement, il y eût eu des soupirs de bouleversement, des agacements, des pleurs et des cris. Il y eût pu être question de rupture définitive d'avec Anatou, mais tout cela n'eût pu durer bien longtemps : Anatou eût pu me quitter, mais le calme fût, tôt ou tard, revenu dans mon cœur, dans mon âme, dans l'esprit des enfants, dans celui des autres personnes et dans la maison. Je pensais à tout cela, j'avais le sentiment que je ne tarderais guère à retourner sur mes pas, tandis que, comme malgré moi, je continuais de marcher.

Je marchais à grands pas pressés. Des tableaux me poursuivaient en tournant autour de moi. Séitou, alourdie par sa grossesse, en compagnie de ses enfants, me suivait en me suppliant de lui dire ce qui n'allait pas, me demandait si sa présence dans la maison de notre père m'ennuyait ; si oui, elle consentait à s'en aller afin que j'y fusse heureux avec ma femme et mes enfants. Mes neveux et nièces pleuraient, mes enfants aussi, et tous me criaient de ne pas les quitter. Camara me faisait remarquer que je lui avais redonné le goût de vivre, la joie d'être homme et d'exister, que je ne devais pas l'en désespérer maintenant qu'il était habitué à notre maison où il appréciait le vrai bonheur. Ma mère, ma pauvre vieille Mariatou, le menton tremblant, me retenait par un pan de mon boubou ; elle me montrait ses seins flétris et pendants qu'elle serrait à pleines mains : « Ils t'ont nourri, ils t'ont nourri, mon petit Ahouna. Dis-leur ce qui ne va pas, ce qui se passe dans ton cœur. Je suis une femme, je ne suis qu'une femme, je suis ta pauvre vieille mère proche de la fin de ses jours. Je veux mourir dans tes bras,

afin de pouvoir faire un bon rapport à mon Bakari. » Elle gémissait, tragique, les yeux inondés de larmes, tandis que je continuais de m'éloigner, vite, vite, vite...

Toujours à jeun, le ventre creux, je marchais. Je m'arrêtais là où la nuit me surprenait, puis je reprenais la route dès le dernier chant du coq.

Trois ou quatre jours après mon départ de Kiniba, j'arrivai à Abomey. Ce n'était pas un jour du marché de Houndjloimê. J'errai un peu dans les rues ; je poursuivis ensuite ma promenade jusqu'à Bohicon ; la ville me parut fort animée, j'y errai également de rue en rue et arrivai à la gare. Je n'avais jamais vu une gare, encore moins un train. Il y avait du monde et chacun semblait attendre un événement que rien dans le regard des gens ne me permettait de dire s'il était heureux ou malheureux. Je me mêlais à la foule en me demandant ce qui allait advenir. Tout à coup, la terre se mit à palpiter, j'entendis un cri strident, déchirant et prolongé ; des volutes de fumée venant de loin s'épalaient dans l'air. Le train arriva, immense, poussiéreux et bêtement long. Au lieu d'être surpris, je restais indifférent. Des gens descendaient ou montaient ; d'autres, presque loqueteux, s'approchaient vivement des arrivants, parlaient avec eux, se chargeaient de leurs bagages et se mettaient à marcher péniblement devant eux.

Un voyageur m'aborda, me parla le fon en quoi je ne comprenais pas grand-chose, et que j'ai encore bien du mal à parler couramment, voire correctement, comme vous devez vous en apercevoir. Il me fit des gestes comme à un sourd. Je compris qu'il m'invitait à porter son bagage chez lui. Honteux, humilié et affligé, j'acceptai quand même : j'avais faim et j'étais sans le sou.

« Epkin !¹ » dit-il.

1. C'est lourd (en fon).

J'acquiesçai en faisant oui de la tête. Je savais ce mot pour l'avoir assez souvent entendu prononcer par Bossou chaque fois qu'il s'agissait de quelque chose de lourd ou qu'il jugeait impossible à faire. J'entrai sous le fardeau. C'était en effet horriblement lourd. Pendant près d'une heure, je marchai devant le voyageur qui m'indiquait le chemin à suivre. Nous arrivâmes chez lui où deux jeunes gens l'aidèrent à me décharger. J'éprouvai alors une grande satisfaction, ou plutôt, une sensation de légèreté que je ne réussirai jamais à traduire par des mots. J'avais du mal à respirer pour avoir été trop oppressé sous le faix comme dans un étau qu'on eût, enfin, brusquement desserré : ma conscience continuait de subir la lourdeur du poids enlevé malgré la liberté physique dont je jouissais.

Je poussai un soupir de soulagement, demandai à boire, et on m'offrit un bol d'eau fraîche que j'appréciai beaucoup, d'autant que c'était, hormis ma propre urine dont je dus me contenter durant les deux premiers jours de mon départ de Kiniba, le premier que je buvais depuis quatre jours. Je fus ensuite payé de mon service de portefaix et je partis.

Soixante quinze centimes pour avoir failli m'étouffer sous ce bagage de diable me parurent vraiment fort peu, mais puisque j'étais sans le sou, je dus me contenter de ce gain. J'achetai trois boules d'akassa, du poisson frit et mangeai avec un appétit d'ogre. Il me restait cinquante centimes ; je les empochai et poursuivis ma route vers le Sud.

Ma fortune dura trois jours. Encore sans le sou, j'entrais dans les champs, volais du manioc que je mangeais cru. Regardez ma main : vous voyez cette cicatrice profonde et affreuse ? C'est la marque d'un piège.

Poussé par la faim, je pénétrai un jour dans un champ, m'approchai d'une tige de manioc bien feuillue, me baissai et enfonçai mes doigts dans la terre pour la creuser afin d'en extirper assez facilement un tubercule. Or un piège était

tendu au pied de cet arbuste de manioc pour en défendre le produit contre les agoutis et les porcs-épics. Mes doigts n'étaient pas plus tôt enfoncés dans cette terre trop meuble que le piège se déclencha et saisit ma main. Le sang jaillit. Je faillis hurler, mais je me retins, me débarrassai de cet engin fâcheux que je jetai ensuite, tout arrosé de sang, au pied de la tige de manioc et partis.

Je passai toute cette journée sans nourriture ni boisson, mais je continuais de marcher. Les gens que je rencontrais me regardaient à la dérobée, d'un air craintif comme si j'eusse été un homme dangereux, un fou ou une bête féroce, puis ils s'éloignaient en se hâtant, ou bien prenaient franchement la fuite. Je souffrais de ces attitudes. Il m'arriva même, par deux fois, de penser au suicide ; mais attenter à ma vie ne me paraissait pas une solution convenable à la triste aventure intérieure qui précipitait mes pas vers le dénouement que j'ignorais encore.

La nuit vint, s'évapora pour céder la place au jour. C'est la métamorphose banale et monotone du temps qui coule et ne dure pas, sauf pour ceux qui se donnent l'illusion absurde de le remplir en s'efforçant de faire quelque chose, d'agir, ce qui est également inutile parce que abscons... J'en étais à cette idée peut-être dure, mais vraie quand je vis quatre cultivateurs en train de dévorer à belles dents le long d'un champ un agouti qu'ils venaient de griller sur de la braise encore ardente. Je les regardai avec envie. Cruellement dévoré par la faim, je ralentis le pas et tentai de rôder autour d'eux. Ils me remarquèrent, me regardèrent, éclatèrent de rire, puis se mirent à parler l'éternel fon que j'entendais depuis Abomey. Ils finirent de manger ; allumèrent leur pipe en terre cuite et fumèrent ; après quoi ils reprirent leur travail. J'aurais voulu m'approcher d'eux davantage, leur faire des gestes signifiant que j'aimerais travailler avec eux afin d'avoir ensuite un peu de nourriture, mais je me

refusai à cette tentative qui, *a priori*, me parut vouée à l'échec. Car ces Fons déjà proches du Sud se seraient moqués de moi, ils m'auraient traité de fou. Et puis, en toute sincérité, j'étais, bien plus par mes quatre premiers jours de marche, tant au physique qu'au moral, trop affaibli et n'aurais pu rien faire, quand bien même ils m'eussent compris et accepté ma demande. J'aurais voulu aussi entonner une des chansons de Bossou :

Yé do tomê bo do há bâ mi wê

Yôkpô lê do tomê bo do há bâ mi wê.

Mais aurais-je pu dire quelque chose d'autre en fon, si ces cultivateurs repus avaient décidé d'entamer une conversation avec moi ? Non... c'était vraiment un échec définitif... Je m'éloignai...

Je traversai une région où je vis une véritable armée de cicindèles s'acharnant contre le cadavre d'un homme qu'elles farfouillaient et dévoraient. Était-ce un malfaiteur tué et jeté là ? Était-ce un fou que ces bestioles avaient envahi dans son sommeil d'innocent ? Était-ce un homme rongé d'ennui, miné de désespoir, las de vivre, et qui s'était volontairement livré à cette armée terrible ? Je n'en sais rien. L'opération était affreuse, cruelle, mais je m'étais arrêté à regarder agir ces bestioles verdâtres, afin de me faire, une bonne fois pour toutes, une idée assez réaliste et positive de la vanité de tout ce qui est homme, de l'inutilité de toutes les raisons d'être que nous nous faisons et nous imposons, de la viduité de tout dans l'existence humaine, énorme piège tendu à l'homme par Allah. Sous mon regard intéressé, les cicindèles dévorèrent jusqu'aux os la victime contre laquelle je les avais vues s'animer. L'opération terminée, je poursuivis mon chemin en pensant tantôt aux cultivateurs mangeurs d'agouti et fumeurs de pipe, tantôt à l'efficacité des cicindèles.

La nuit me surprit dans une région appelée Zounmin. Je parcourus de longues pistes perdues sous des herbes hautes et touffues, longuai des champs où poussaient maïs et manioc. Toujours tiraillé par une faim devenue irrésistible, j'entrai dans l'un de ces champs avec l'appréhension de livrer, une fois encore, ma main à quelque piège dissimulé sous la terre. Je m'approchai d'une tige de manioc, mais je n'eus pas, cette fois-ci, le temps de m'accroupir pour creuser la terre. Vivement atteint coup sur coup au front, au flanc et à la cuisse comme par des flèches, je dus faire un écart en arrière. Non, je ne mens pas, et pourquoi d'ailleurs ? Je n'ai jamais menti de ma vie d'homme, quoi qu'en puisse penser Anatou. Regardez mon front, mon flanc et ma cuisse que voici ; vous voyez bien ces petites cicatrices semblables à des traces de clous qui auraient été enfoncés dans mon corps ? Ce sont des piquants d'un porc-épic qui m'ont ainsi marqué. L'imbécile était là, le groin enfoui dans un manioc qu'il rongait lorsque j'arrivai. Il m'avait vu et s'était ramassé en boule, prêt à se défendre. Miné par la faim, je pensais surtout à la nourriture et très peu au piège que représente un porc-épic. Je me penchai vers la tige de manioc, mais au lieu de s'enfuir, l'animal me logea ses piquants dans le corps. Je me fâchai soudain et voulus lutter, mais il s'enhardit et m'envoya encore plusieurs autres piquants qui m'atteignirent tous. Vaincu par ma femme, je l'étais aussi par le dernier des rongeurs. Je souffrais cruellement, plus de cette défaite que de la faim, mais je dus m'éloigner en maudissant Allah qui semblait vraiment s'acharner contre moi.

Harassé, affreusement amaigri, exténué, souffrant de la victoire du porc-épic dont je réussis à extirper les défenses, je m'affalai au pied d'un volumineux palétuvier. C'était au bord d'un marigot. Des cicindèles seraient venues m'envahir, des crocodiles me dévorer que, je le jure, je n'aurais pas bougé : je ne voulais plus vivre, je ne voulais plus lutter

contre quoi que ce fût... Je ne veux plus vivre, vous entendez bien ? Je suis un être inutile, une absurdité, un non-sens.

Ni cicindèle, ni crocodile ne vinrent me visiter. M'étais-je endormi ? Je n'en sais plus rien. Vers trois heures, la lune, qui s'était levée sans que je m'en fusse aperçu, était haut dans le ciel, enveloppant admirablement le marigot de son éclat. Des nénuphars aux feuilles très larges et aux fleurs blanches, noires et rouges à peine épanouies couvraient la surface de cette eau presque dormante. Un souffle léger faisait ployer les joncs et froufrouter les autres herbes. Je perçus des pas dans le sentier situé à quelques mètres de l'endroit où j'étais. Je sortis de mon refuge avec l'intention de me remettre en route comme je le faisais depuis plusieurs jours.

Arrivé dans le sentier, je vis une femme portant sur sa tête une gourde volumineuse pleine d'huile de palme comme je le verrais une ou deux minutes plus tard. Elle me vit et, saisie de panique, elle laissa tomber sa gourde dont l'huile se répandit par terre et dans l'herbe, puis elle prit la fuite en criant :

« Au voleur ! Au revenant ! A l'assassin ! à l'assassin ! »

Je perçus la voix d'Anatou dans ces accusations et cris démentiels, et, pris d'une colère sans nom, l'âme soudain envahie de rage, je dégainai mon poignard et poursuivis cette femme hurlant dans sa fuite panique.

Pourquoi serais-je un voleur ? Lui avais-je volé quelque chose ? Pourquoi serais-je un revenant ? Avait-elle jamais vu un cadavre enterré sortir de la terre et continuer à vivre ? Pourquoi me traitait-elle d'assassin ? Me connaissait-elle ? Où ? Quand ? Et qui aurais-je déjà tué ?

Je l'attrapai, la jetai brutalement sur l'herbe, m'assis à califourchon sur son ventre. L'impudique se mit à me supplier à voix roucoulante d'y aller avec mon pénis et de la laisser partir. Cette grossière proposition m'horripila davan-

tage, je saisis sa gorge et y plongeai jusqu'à la garde le poignard que j'étreignais, puis je retirai mon arme.

Le sang coulait abondamment de la gorge, de la bouche et des narines de la victime qui, comme je le sus quelques minutes plus tard, tout en fuyant, s'appelait Kinhou. Kinhou, si les noms fons ont quelque signification doit vouloir dire : *à cause de la haine*. Je me levai de dessus elle avec satisfaction : je venais de jeter, comme aurait dit l'astucieux Camara, le froc aux orties.

« Anatou, Anatou, qu'as-tu fait de moi, qu'as-tu fait de mon âme ? qu'as-tu réussi à en faire, hein ? Pourquoi, pourquoi n'avais-tu naguère cessé de me faire remarquer, à chaque instant, qu'au-delà de la douceur de mon regard, de la tendresse de mon cœur et de l'envoûtante harmonie de ma musique, il y avait un autre regard et un autre cœur : le monstre que chacun de nous porte en soi ? Tu as réveillé le mien, mais le tien, le monstre véritable que tu portes en toi, s'est-il réellement manifesté ? Est-ce lui qui t'a déterminée à me précipiter vers le néant ? Que disent nos enfants ? Que leur réponds-tu ? « Ah ! le mariage, m'a dit l'excellent Camara, me paraît une chose trop utile et trop importante pour qu'on y pense trop longtemps avant de la réaliser. » « Je suis détrompé : la vie tout entière ne suffirait pas pour s'y préparer quand bien même on y réfléchirait sérieusement vingt-quatre heures par jour. »

Ainsi parlais-je à part moi comme soudain ulcéré de remords d'avoir enfin réalisé cet acte dont on m'accusait depuis bientôt cinq mois, tandis que mon cœur battait de joie : je me sentais léger comme du duvet, heureux comme un dieu, s'il l'est et s'il en est. Oui, j'étais à jamais débarrassé d'un poids énorme qui m'écrasait depuis cette nuit affreuse où, excédé par les folles extravagances d'Anatou, je décrochai le poignard de mon père et le serrai dans ma main. Je m'étais libéré de ce fardeau qui m'étouffait encore

quelques instants plus tôt : j'ai enfin assumé mon destin et je me sens libre, extraordinairement libre. Se sentir *ceci* ou *cela* et se révéler tel au lieu de se renier, voilà l'essentiel, me dis-je encore.

Pendant que je soliloquais, j'entendis des hommes alertés par les cris de la victime se précipiter vers moi en hurlant. Je les vis et pris la fuite sans savoir d'ailleurs pourquoi, puisque cela aussi était désormais inutile, mais peut-être était-ce parce que je n'avais alors aucunement l'envie d'être arrêté, maltraité, peut-être tué par ces gens qui allaient se mêler d'une affaire concernant seulement ma victime et moi. Il fallait donc échapper à la cruauté des hommes et à leur justice stupide. Pour ce, je me jetai dans le marigot et me mis à nager ; mon corps, fendait l'eau avec toute la souplesse d'un homme affamé qui est comparable à celle d'un serpent, entraînait dans son sillage mon boubou devenu une guenille s'étalant, pareille à des ailes innombrables, de part et d'autre de mes membres en pleine activité. La lune répandait une lumière à la fois triste et coruscante sur l'onde faiblement agitée par les déplacements de mon corps. Songeant à mes propres mouvements, je fus tout à coup saisi d'un désir impossible à réaliser : me regarder en train de nager entre deux eaux, voir mon corps évoluant dans ce marigot d'un bleu profond. Mais j'entendis soudain de grands bruits : les salauds s'étaient lancés à ma poursuite, se jetaient à la nage bruyamment, se débattaient comme des noyés en troublant furieusement le calme de l'eau. Je regrettais leur manque de discrétion lorsque je sentis qu'un poids s'accrochait à un pan de mon vêtement. J'eus tout juste le temps d'accélérer mes brasses, de faire un geste violent et d'atteindre la rive devant moi en perdant un bout de ma guenille ; car le poids qui s'y accrochait, c'était un crocodile (un tout petit, sans doute, sinon je n'aurais jamais pu lui échapper si facilement), déjà près de s'emparer de l'un de mes pieds.

Je pus ainsi me sauver par les marais, comme dirait Camara. C'était en effet le cas de le dire : sur cette rive du marigot s'étend un marais que je traversai à toute vitesse en perdant encore des morceaux de mon pauvre vêtement. C'est ainsi que j'échappai aux maudites gens qui me poursuivaient. Mes oreilles bourdonnent encore de leurs cris de rage : « Tâ dou non ! ¹ » « Houi ! ² » « Mèhoutô ! ³ » « Yovo ! ⁴ » mots dont je n'ignorais plus le sens pour les avoir entendus dans plus d'une circonstance depuis Abomey. Je compris alors ce qui m'attendait s'ils m'attrapaient, aussi dus-je mettre ce qu'il me restait de force au service de mon salut, et je disparus dans la brousse où pendant trois jours je n'arrêtai pas de courir ou de marcher.

Voilà. Tout est fini. Vous savez maintenant qui j'étais, d'où je suis venu, comment je suis devenu un assassin, et les raisons de mon acte. Vous aviez recueilli un homme qui avait l'air d'un mendiant et vous lui avez donné à manger ; il vous en remercie infiniment. Mais à quoi me sert d'avoir bâfré comme je l'ai fait ?... Je me croyais mort, et maintenant, je me sens mourir lentement. C'est chez vous que la véritable tragédie commence. L'avenir me donnera raison. Vous avez dit *qu'on* essaierait de me sauver, que vous prendriez un avocat pour moi. Un avocat ? Je n'en ai cure ! Tout était bouclé depuis vingt ans, et je n'attendais plus que la débâcle ! » termina-t-il en sanglotant comme un enfant.

1. Fou !

2. Tue-le !

3. Assassin !

4. Blanc !

X

BOULEVERSE PAR LA MANIÈRE

dont Ahouna était devenu assassin, je joignis les mains, fermai les yeux, tâchai d'être quiet comme si j'eusse été en train de prier ; puis, d'une voix lointaine, méditative, je dis à mon hôte d'avoir confiance en moi et d'accepter de passer une semaine ou quinze jours, voire un mois, à Zado ; après ce séjour, je l'accompagnerais à Kiniba.

« Personne ne saura quoi que ce soit de ton aventure... »

Ahouna m'interrompit par un sourire railleur ; je compris que j'avais dit une bourde, et, une fois de plus, me rendis compte que cet homme à peine cultivé, cet illettré d'une espèce particulière, était doué d'un sens psychologique insoupçonnable. J'aurais voulu lui proposer quelque autre solution, mais la fatigue et la crainte de ne suggérer que des platitudes m'en empêchèrent.

Je me levai, allai prendre dans la chambre un pagne, un paillason et une natte ; je donnai le pagne à Ahouna, il le prit avec indifférence, mais il m'en remercia ; je déroulai le paillason à même le sol, y étendis la natte, puis selon la

coutume, je priai mon hôte de se coucher et lui dis ensuite de passer une nuit calme.

Ahouna sourit encore. Il se moquait bien des coutumes et des nuits calmes. S'il était à peu près certain d'être en sécurité, il était cependant fort intrigué de me voir vivre seul dans cette grande ferme riche en cultures ; et puis, il y avait la salle où nous venions d'avoir de longues heures de conversation et où il allait passer le reste de la nuit. Pourquoi cette pièce était-elle tapissée de livres, de paquets, de liasses de papiers, et davantage de statuettes, de squelettes d'hommes et de fauves, comme si j'eusse été un de ces vendeurs de pacotilles qu'il avait rencontrés à Hounjlo^mê ?

Je ne lui donnai aucune explication et le quittai.

Un chant de coq assez lointain troubla le calme de la nuit. Dehors la lune était couleur d'argent. Je me couchai et éteignis ma lanterne. Je dus m'endormir aussitôt et je fis un long rêve : j'emmenai Ahouna à Kiniba ; sa maison tremblait de cris d'allégresse parce qu'il était revenu au bercail ; Anatou pleurait en lui demandant pardon. Mon ami me pria de passer quelques jours dans son pays ; j'acceptai et, sans perdre de temps, je me livrai à ma passion qui consistait à faire des investigations archéologiques grâce auxquelles je découvrais des statuettes et des objets de l'art dahoméen du ^{III}^e au ^{XVII}^e siècle.

Habitué à rapidement distinguer les voies antiques des pistes ordinaires, je découvris à Kiniba un lieu que je me mis à creuser avec l'aide de Rémy Tertullien. Nous trouvâmes une jarre remplie de cauris. C'était un coffre-fort : les cauris servaient de monnaie aux premiers habitants de cette étendue de terre qu'on appelle aujourd'hui le Dahomey. Cette découverte m'encouragea ; je poursuivais les fouilles, trouvais des objets sans grande importance, et, soudain, je tombai sur les vestiges d'une agglomération entière avec les emplacements des mânes et des tombes. A quelque dix mètres sous

terre, je trouvai un objet d'art assez curieux. C'était une plaque d'airain sur laquelle étaient gravés un crapaud-buffle, une mare, un puits, un sentier, un homme écrasant le crapaud au bord du sentier, enfin, le batracien écrasé. Cette succession de tableaux a un sens : c'était la reconstitution chronologique d'un adage dahoméen que je croyais du *xix^e* ou du début de notre siècle : on pêcha un crapaud-buffle de la mare où il coassait et on le jeta dans un puits ; il jubila, frappa sur son abdomen en s'écriant avec raillerie : « Mais, je me plais aussi bien ici que dans la mare ! » On le sortit du puits, l'envoya promener le long d'un sentier bordé d'herbe verdoyante. « Tout le plaisir est encore pour moi ! » coassa-t-il en applaudissant. Agacé, horripilé, l'homme qui le traitait ainsi l'écrasa d'un violent coup de pied sur le bord du sentier. Alors le batracien, usant de son dernier souffle, déclara avec indifférence et cynisme : « Grands dieux ! me voilà désormais invulnérable, moi, mais pas toi ! » puis il mourut.

Ce vaste humour noir datait des environs du *xi^e* siècle ; la plaque d'airain le prouvait : l'artisan était un forgeron-orfèvre d'Abomey dont j'avais déjà plus d'un chef-d'œuvre dans ma collection. Mais, comment cet objet d'art était-il venu à Kiniba ? Y avait-il eu des Fons dans cette région ? Un habitant de Kiniba serait-il, jadis, allé à l'actuel Abomey où il aurait acheté la plaque ? Mille hypothèses s'enchevêtraient dans ma tête ; mais je les abandonnai, sortis rapidement du sein de la terre. Tranporté par la joie d'avoir découvert à Kiniba une autre occasion de répéter à Ahouna que la vie valait sincèrement la peine d'être vécue, qu'il fallait se moquer du qu'en-dira-t-on et exploiter minutieusement les instants de bonheur qui ne cessent de s'offrir à tout homme, je serrais ma trouvaille contre mon cœur, tenais une main de Rémy dans la mienne, et, d'un pas allègre, je me dirigeais vers Ahouna.

Arrivé à cet endroit de mon rêve, je me réveillai, une main sur le cœur, le bras droit légèrement écarté du corps. Je me levai, ouvris avec précautions la fenêtre de la chambre pour ne pas réveiller mon hôte que je supposais profondément endormi.

Telle une bête traquée en quête de refuge, le soleil se précipita dans la chambre et l'emplit d'une chaleur douce et caressante. Une sensation de bonheur parcourait mes veines, chatouillait mes sens. J'étais heureux de me sentir vivre, mais encore un peu plus à l'idée qu'Ahouna vivait alors grâce à moi.

Je me dirigeai vers la salle de séjour pour y entretenir mon hôte du rêve que j'avais fait et lui imposer, en quelque sorte, mon désir d'aller avec lui à Kiniba. J'entrai. Bernique. Ahouna n'y était pas. Bien plus : il n'avait ni déplié le pagne ni touché à la couchette que je m'étais donné la peine de dresser pour lui après avoir passé un temps infini à déplacer mes découvertes classées par siècle.

Je consacrai toute la matinée tantôt à le chercher, tantôt à l'attendre, mais en vain. L'après-midi ne fut pas plus heureux. Ne sachant plus où donner de la tête, je pris mon kpété, Ahouna m'avait dit son amour pour cet instrument dont je n'ignorais pas, moi non plus, le maniement. Je l'embouchai ; je chantai tour à tour dans les dix ou onze dialectes africains que je parle parfaitement :

Amédjlovi gné m'gnié...

Ma non miangbô

Nè mialébé na m'sé,

Mi fio m'afô tépé, afô non nan !...

Je disais à Ahouna de revenir. Nous sommes tous des étrangers sur terre, cherchant çà et là le chemin du vrai bonheur. Où est-il ? Comment le reconnaître et le saisir ?

Nul ne le sait ! Mais reviens, Ahouna mon frère, reviens. Il faudra que tu repartes à zéro, et c'est ici, à Zado, que s'ouvre devant toi, peut-être, le chemin du bonheur.

Avait-il entendu mon appel ? Je ne crois pas, car il serait revenu alors... Epuisé, je jetai ma langue au chat, laissai tomber ma flûte, sortis mon fauteuil, le dépliai sous la véranda et m'y allongeai. Le soleil se couchait au-delà de la brousse en s'enfonçant insensiblement parmi le peuple des grands arbres. Les pintades sauvages et les perdrix lançaient dans l'espace des cris annonçant la fin du jour. Je regardais le ciel souillé de sang par le soleil du soir. J'aime ce paysage, ces chants d'oiseaux, ce spectacle caractérisant l'approche de la nuit ; je les aime, non pas pour leur exotisme dont je n'ai que faire, mais parce qu'ils expriment mon essence même, ce qu'il y a de plus profond dans mon âme et ma parfaite intimité avec cette terre toujours ensoleillée et éternellement parcourue de rire. Mais ce jour-là, je me sentais plutôt indifférent au beau spectacle du déclin du soleil. Soudain, j'eus un frisson et l'angoisse me saisit. Pourquoi ? Je n'en savais rien. Je ne crois pas aux signes prémonitoires, mais plus j'essayais de mettre en question le sentiment que j'éprouvais, plus il s'imposait à moi, irrésistiblement. Cela m'agaçait. Je pris un ouvrage qui m'avait été offert par Bernard, un de mes meilleurs amis de France. C'était l'*Imitation*... J'allumai une cigarette, ouvris le beau livre illustré de gouaches austères, mais profondément significatives. Plus j'avais dans la lecture, plus je trouvais la force et de nouvelles raisons de ne pas me décourager, de chercher Ahouna, de le trouver et d'essayer de faire de lui un homme heureux. Mais je tombai tout à coup sur une phrase terrible que je dus relire plusieurs fois, parce qu'elle ratifiait ce qu'Ahouna pensait de sa propre personne : « Sachez et croyez fermement que votre vie doit être une mort continuelle... » Oui, mais Ahouna ne croyait pas en

Dieu. A quoi s'accrocherait-il ? A cette idée, je laissai tomber le sublime ouvrage et protestai de toute la force de mon âme : « Non, non ! Non pas une mort continuelle, mais une vie continuelle, car tout le monde ne croit pas en Dieu. »

J'en étais là de ma réaction lorsque des bruits de motocyclettes se firent entendre. On frappa à la porte de la clôture et j'allai ouvrir. C'était l'inspecteur Vauquier suivi de trois agents autochtones et de deux autres noirs en tenue de lutte et armés de coupe-coupe.

Vauquier me connaissait. C'était un bel homme roux, originaire de Valence. Il m'aborda, comme toujours, avec courtoisie ; il me parla de mes fouilles, me félicita de mon dernier article paru dans *l'Art Nègre*, puis, en me montrant un bout de chiffon :

« Cette loque vous dit-elle quelque chose, monsieur Houénou ? »

Je pris vivement le morceau d'étoffe.

« Où l'avez-vous trouvé ? »

— Vous le connaissiez alors ?

— Je le reconnais... C'est un bout du vêtement d'Ahouna, un pauvre diable que j'ai rencontré hier sur la route de Zado ; je l'ai amené ici ; il a mangé et m'a raconté sa vie ; puis je lui ai donné l'hospitalité, mais il est parti avant le jour, alors que je dormais encore, sans avoir touché ni au pagne ni à la natte... Venez voir. »

Ils me suivirent dans la salle de séjour. Tout était là : la chaise sur laquelle Ahouna s'était assis hier, l'assiette dans laquelle il avait mangé, et le cendrier en terre cuite rempli des mégots des cigarettes que j'avais fumées tard dans la nuit.

« Vous êtes un imprudent, monsieur Houénou, avec votre incorrigible confiance en l'homme. Ceux que vous voyez et croisez, et même avec qui vous parlez ne seront jamais celui, idéal, que vous cherchez à travers l'Art...

Savez-vous que vous aviez hébergé quelqu'un qui aurait pu vous tuer avant de s'enfuir ? Savez-vous que celui qui s'était présenté à vous comme un malheureux était un assassin ?

— Oui, je le sais, car il ne m'a rien caché, du moins je le suppose... mais où avez-vous trouvé ce pan de son boubou ? dis-je froidement.

— C'est la brousse qui le lui a arraché. Il n'a pas dû vous donner ce petit détail.

— Si, Ahouna m'a dit avoir pris la fuite à travers brousse et marais où il s'était déchiré la peau et avait perdu des morceaux de son vêtement, répliquai-je avec calme, puis je posai enfin la question essentielle que l'émotion m'avait fait oublier, à savoir qui avait dit à Vauquier qu'Ahouna était venu chez moi à Zado.

— On vous a vu avec lui, dit-il, puis il ajouta :

— Vous voyez, l'Art fait entendre sa voix, révèle ses secrets et son âme aux *happy few* ; quant aux hommes, non seulement ils vous trahissent, mais ils vous livrent, même en vous calomniant, quand ça leur chante. Vous devriez apprendre à les connaître aussi. »

J'écoutai ensuite mes deux compatriotes en tenue de lutte. C'étaient Tovignon et Houéfa, jeunes hommes tout en muscles ; ils étaient le deuxième et le troisième enfant de madame Kinhou, la victime d'Ahouna.

Vauquier me dit de ne pas passer, seul comme d'habitude, la nuit à Zado, car Ahouna pourrait venir me tuer, puis il me pria de les aider à chercher le criminel. J'acquiesçai et nous partîmes.

Nous fîmes des recherches toute la nuit sans trouver Ahouna. Ce fut d'ailleurs pour moi une occasion de prouver à Vauquier combien subtilement je connaissais les hommes et les mœurs de mon pays. Comment dire à un homme qui menait de front archéologie et sociologie qu'il était un ignorant et ne savait rien de la mentalité des gens dont il par-

lait dans ses articles ? L'Occident m'avait initié à sa logique à laquelle j'ajoutai celle de ma race dès mon retour au bercail. Ainsi équipé, je m'étais mis à la recherche de la profondeur, de la sensibilité, de l'originalité de mon pays qui, comme le poète ne cessait de me l'apprendre, devaient être puisées « au foyer saint des rayons primitifs ».

Vauquier dut se rendre à l'évidence après que je lui avais fait dévisager, soudain, tels et tels hommes que nous avions rencontrés et qui auraient pillé et saccagé plus d'une maison, s'ils n'avaient été, *a priori*, arrêtés par nous... A l'aube, je me séparai du groupe avec le désir d'aller à Kiniba ; mais revenu à Zado pour changer de vêtement, je m'étais senti tellement épuisé que je dus m'enfermer et me coucher tout habillé.

Je me levai tard, réveillé, d'ailleurs, par la voix de Vauquier.

« Vous êtes vraiment têtue, Houénou, j'ai été terriblement inquiet pour vous, dit-il l'air essoufflé et harassé à la fois.

— L'Art a horreur des têtes surchauffées, des gens qui ne savent pas dormir. J'avais besoin de sommeil, car ce n'est pas mon habitude de passer la nuit à dépister les voleurs et à toiser les sorciers allant au rendez-vous », dis-je avec un petit sourire satisfait.

Vauquier se dérida.

« En effet. Je reconnais maintenant votre force, mais vous êtes vraiment énigmatique... Tenez, je suis venu vous annoncer que nous l'avons trouvé, votre Ahouna. »

Je sursautai.

« Où est-il ? »

— Ils l'ont mis en croix conformément aux mœurs de la région, et quatre agents les accompagnent à Ganmê », dit-il comme s'il se fût agi d'un acte humain.

Je sentis la terre palpiter sous mes pas et fus pris de

vertige. Vauquier me quitta ; quelques minutes plus tard, je sautai sur ma bicyclette et me dirigeai vers Ganmê.

De loin en loin je percevais les sons des tam-tams de la mort :

Klim !... klim, klim, kingo !

Klim !... klim, klim, kingo !

Gangan !... glam, gangan, kingo !

Kingo !... kingo, kingo ! kingo !

C'étaient des sons pénibles, poignants qui plongent d'emblée l'angoisse dans votre âme. Vous percevez la présence de la mort et avez l'impression qu'elle vous palpe. Oh, que le langage des tam-tams peut être terrible quand on le comprend !

J'avais pensé que c'étaient des fétichistes allant à l'enterrement de quelqu'un de leurs coreligionnaires, et je m'étais écarté de leur chemin ; mais je ne cessais d'entendre pour autant les lugubres vibrations des tam-tams, jusqu'à Ganmê où je vis la triste réalité. C'était Ahouna que des gens de Zounmin escortaient ainsi. Ils le portèrent à la gendarmerie où ils le livrèrent ensuite à Toupilly qui l'offrit en spectacle à la ville.

XI

*« Adjoutô ! méhoutô ! nou é houi !
Adjotô ! méhoutô ! nou é houi ! »*

La foule serrée, dense, ruisselante de sueur, vociférait ainsi son mépris en s'avançant d'un air affairé et furieux autour d'Ahouna qui, mis en croix sur deux morceaux de bois nouveaux, le regard exposé au rude soleil d'Afrique, était porté par six gaillards musclés au torse nu.

*« Nou é houi ! nou é houi ! nou é houi !
Qu'on le tue ! qu'on le tue ! qu'on le tue ! »*

ne cessait de hurler la foule où, au passage de la procession devant l'unique église de Ganmê, on pouvait voir deux inspecteurs de police, l'un blanc, l'autre noir et cinq agents indigènes.

Un souffle léger traversait par intervalles irréguliers

l'atmosphère embrasée, comme d'ordinaire pendant la saison des grandes chaleurs, et soulevait par endroits en des mouvements giratoires, des mélanges de feuilles mortes et recroquevillées et de poussière couleur de rouille. On percevait des grondements faibles et continus pareils à des roulements lointains de tambours, tels qu'on en entend tous les jours à Ganmê pendant les grandes chaleurs.

Un prêtre noir de la Mission Africaine, sortant de l'église à cet instant-là, vit le cortège, s'en approcha dans un rapide papillonnement de soutane blanche en demandant d'un air angoissé :

« *Etê wê é wâ ? Etê wê é wâ ?* » comme s'il n'eût rien compris des hurlements de la foule.

C'était un homme de taille moyenne, bien planté, aux cheveux noirs et crépus, au visage ovale, maigre et un peu triste, tout à coup assombri et marqué de terreur maintenant qu'il se trouvait proche de l'affreuse réalité... Il lisait les Ecritures qui lui racontaient la vie du Christ, et il lui avait toujours paru absurde qu'on eût crucifié un homme parce qu'il enseignait la Vérité et ne partageait pas les opinions des docteurs. Le R.P. Dandou était incapable de regarder le grand crucifix en marbre noir de l'église de Ganmê sans éprouver un insupportable chavirement intérieur. Un crucifié de grandeur à peu près naturelle, il n'en voyait donc que dans cette église, aussi la vue d'un spectacle semblable à celui dont l'Homme qu'il adorait était le héros, le bouleversa-t-il au point qu'il ne sut que répéter :

« *Etê wê é wâ ? Etê wê é wâ ? Qu'a-t-il fait ? qu'a-t-il fait ? mais qu'a-t-il donc fait ?* »

En s'aidant de son épaule, il se fraya un passage parmi la foule toujours compacte, s'approcha vivement d'un jeune homme et lui posa la même question. Pour toute réponse, celui-ci lui hurla à l'oreille de concert avec la foule :

« *Adjotô ! méhoutô ! nou é houi !*
Adjotô ! méhoutô ! nou é houi !
Nou é houi ! nou é houi ! nou é houi ! »
« *Au voleur ! à l'assassin ! qu'on le tue !*
Au voleur ! à l'assassin ! qu'on le tue !
Qu'on le tue ! qu'on le tue ! qu'on le tue ! »

Le Père Dandou n'était pas satisfait ! Non l'ancien séminariste de Ouidah ne comprenait rien ; il parlait pourtant le même langage que tous ces noirs hurlant et transpirant sous ce soleil de plomb. Il ne comprenait rien parce que le spectacle lui semblait inhumain et dépassait son entendement. Il poussa sa curiosité jusqu'à s'adresser à l'un des six porteurs du sinistre fardeau :

« Qu'a-t-il fait ? »

Le prisonnier, tout en marchant péniblement sous la charge, le regarda avec ahurissement et lui cria avec rage :

« Tais-toi !... D'ailleurs, qui es-tu ? un prêtre ? un prétendu serviteur de Dieu ? Menteur ! »

Le Père Dandou était cruellement bouleversé ; il avait l'impression que son cœur saignait, mais il commençait de comprendre le sens des cris de haine de la foule : il se rendit compte soudain comme si ç'avait été une révélation, qu'il s'agissait d'un assassin qu'on faisait voir à toute la ville avant de le juger ; et il allait dire quelques mots d'excuse quand Affôgnon lui cria de nouveau en le mettant devant la triste vérité :

« As-tu jamais porté une croix aussi lourde que celle dont je suis chargé malgré moi ? As-tu déjà porté *ta croix*, maudit menteur ?... Je suis sûr que non. Eh bien ! tiens-la, voici *ta vraie croix* ! » dit-il, la bouche chargée d'une haine insensée contre le prêtre et, d'un geste brusque, il se débarrassa du fardeau que le missionnaire se hâta de saisir. Il y

eut un déséquilibre brutal, ce qui fit grogner les autres porteurs et arracha un long gémissement de douleur à Ahouna. Le Père Dandou avait déjà mis la tête sous le coussinet ; il portait maintenant l'horrible charge comme s'il eût été, lui aussi, l'un des voleurs contraints à promener Ahouna à travers la ville.

La foule, qui ne faisait aucune attention à la discussion entre Affôgnon et le prêtre, en voyant une soutane blanche sous le fardeau, s'arrêta hébétée, cessa de crier pendant une longue seconde. Un silence quasi total régna alors sur la place de Hounhoué, sorte de rond-point très vaste, entouré de grands baobabs ombreux et traversé d'une route bien droite. Affôgnon, libéré, prit la fuite, renversa plus d'un curieux sur son passage ; l'inspecteur noir et quelques gendarmes se précipitèrent à sa poursuite, et la foule, soudain extirpée de son hébétude, se remit à crier qu'on attrapât le voleur, qu'on arrêât l'homme sacrilège. Un grand nombre de badauds apporta son concours aux gendarmes qui s'essoufflaient vainement derrière Affôgnon. Le prisonnier courait comme une biche, passait entre des pâtés de maisons aux murs en argile, aux toits couverts de chaume ou de tôle ondulée. Plusieurs portes lui étaient déjà fermées : la rumeur de sa fuite n'était pas plus tôt répandue, que chaque maison craignait d'héberger non pas un voleur, mais un homme sacrilège. On n'avait pas besoin de savoir si Affôgnon avait violé Dieu ou les dieux, l'essentiel était qu'il eût profané quelque chose de divin. Affôgnon ne pouvait donc avoir accès à aucune maison parce que les chrétiens et les fétichistes de Ganmê croyaient ardemment, chacun de leur côté, à l'objet de leur foi.

Mais une porte se trouvait entrouverte par hasard ; le voleur s'en aperçut et s'enfonça dans la maison. Un grand chien au museau pointu l'accueillit vivement, bondit sur sa poitrine, s'y accrocha et le mordit avec rage ; on eût cru

qu'il l'attendait depuis fort longtemps. Affôgnon ne put se défaire de la bête qu'en lui assenant de violents et mortels coups de poing qui l'abattirent. Le chien poussa des hurlements. Les propriétaires accoururent, mais Affôgnon, la poitrine saignant comme un gibier blessé, avait déjà escaladé le mur d'enceinte dont un pan s'écroula derrière lui : dans son trouble, il avait oublié qu'il était entré dans cette maison par une porte entrouverte.

Il courait dans une ruelle serpentant entre des maisons ; un petit groupe de gamins nus et au ventre ballonné le vit et se mit à crier : « *Edié ! adjotô ô dié ! mi wouilii !* Le voici ! voici le voleur ! attrapez-le ! »

D'une gifle, Affôgnon renversa plusieurs marmots, puis il franchit encore un mur d'enceinte, tomba dans une maison qui se trouva être un couvent de fétichistes. Il était dans un lavabo commun où des postulantes nues se lavaient. Elles se précipitèrent sur leurs pagnes, s'en enveloppèrent, poussèrent des cris d'effroi, de terreur et de malédiction s'élevant au-dessus des toits de chaume sur lesquels de gigantesques rocos dominant toutes les maisons environnantes étalaient un tapis d'ombre épaisse et mouvante.

La vue de ces beaux corps de femmes presque toutes jeunes donna au brigand un frisson étrange ; il eut envie de s'attarder à contempler ce spectacle troublant, mais il se ravisa, car il n'avait pas une seconde à perdre. Déjà il avait secoué son corps pour se débarrasser d'une sensation gênante, et tous les sentiments qu'il éprouvait s'étaient évanouis ; déjà il avait quitté ce lavabo et courait vers un autre bout du couvent ; mais les fétichistes hommes, avertis par les cris d'alarme des postulantes, avaient déjà ouvert une petite porte de séparation chargée de dentelles de toiles multicolores, de rameaux de palmier à huile, de crânes de chèvres, de boucs et de sang de volaille à coup sûr égorgée dans le courant de la journée. Ils bondissaient dans la cour des postulantes en

se pliant en deux, tant la porte était basse. Ils envahirent l'enceinte maintenant grouillante de femmes aux épaules et aux seins nus ; tous portaient en bandoulière de longs cha-pelets de cauris blancs, brandissaient des massues et des tomahawks en proférant des incantations et des malédictions horribles ; ils cherchaient Affôgnon dans tous les coins du couvent, alors qu'ayant franchi un autre mur, le prisonnier s'était laissé choir au pied d'un volumineux roco, arbre fétiche contre lequel il s'adossa.

Il regardait sa poitrine affreusement mordue par le chien, ses membres écorchés dégoulinants de sang et qui commençaient à lui faire mal : « Pauvre Affôgnon ! pour-quoi es-tu né ? Quelle joie la vie t'a-t-elle donnée depuis que tu y traînes ton corps et ton âme ? Trente-cinq ans dont dix de vie facile et agréable : ton enfance, et tout le reste n'était qu'ennuis, déboires et dégoûts. Considère ton nom, c'est de l'ironie. Affôgnon : *bon pas, bon départ dans la vie, bon succès, vie heureuse !* Mais tu n'es qu'un pauvre hère... » Il leva son regard vers le ciel qu'il ne put voir nettement à cause des arbres dont le feuillage épais formait un parasol im-mense ; puis il baissa la tête, et, harassé, il s'écroula au pied de l'arbre. Il cherchait une attitude pouvant lui permettre de détendre un peu ses muscles quand il entendit tout à coup crier à quelque dix mètres de lui :

« *Edié ! mi wouilii !* Le voici ! attrapez-le ! »

La fatigue excessive qu'il éprouvait disparut soudain. Affôgnon reprit sa fuite inutile, escorté de cris, de hurle-ments de colère et de haine absurdes. Il emprunta en zigzag deux ou trois ruelles, retraversa comme un éclair la place de Hounhoué où la foule était devenue curieusement dense, et où il y eut beaucoup de badauds assez zélés pour se mettre à sa poursuite. Affôgnon ramassa ce qu'il lui restait de force, courut droit jusque dans l'église : il cherchait un refuge sûr et celui-là lui apparut tout d'un coup, dans sa course déses-

pérée, comme le plus commode. D'ailleurs, on lui avait appris naguère : « Nous sommes tous les enfants de Dieu et il nous reconnaît pour tels. » Mais lui, depuis que la vie s'était révélée à sa conscience semblable à une suite de dégoûts, se considérait comme fils de personne, ni de Dieu ni des dieux. Il ne croyait en rien. Se réfugier quelque part, c'était sa seule préoccupation, et il se fût précipité dans un petit temple au toit de chaume où trônait un dieu de boue qu'un phallus ridiculement énorme rendait aussi important qu'honorable, et qu'il avait vu tout à l'heure, si la porte ne lui avait paru trop basse, la demeure trop petite pour une tête de plus.

Il regardait maintenant le grand crucifix en marbre noir de l'église ; par une singulière illusion d'optique, il avait l'impression que le Christ saignait encore, que ses yeux soudain grands ouverts et luisants le fixaient et le maintenaient cloué au sol. Affôgnon éprouva même cette impression : il se voyait traqué, irrésistiblement arrêté par le Christ, ce qui le terrifia au point qu'il dit à haute voix d'un air curieusement mêlé d'étonnement et de désarroi : « Toi aussi ? »

Mais à ces mots, ses sensations et sa vision s'intensifièrent : il vit alors le corps du Christ se détacher de la croix, se ployer vers la terre, et, la tête relevée, le cou tendu, la bouche ouverte et dégoulinante de sang, le regarder droit dans les yeux. Affôgnon poussa un hurlement terrible et se laissa tomber lourdement sur le sol cimenté de l'église où la foule s'était déjà amassée.

L'inspecteur noir, qui ne l'avait pas perdu de vue dans sa fuite bien qu'il s'essoufflât à le suivre, s'approcha de lui ; il le fit se lever en lui disant :

« Pauvre farceur ! Pour qui te prends-tu ? Tout Ganmê sait que tu n'es pas chrétien ; que cherches-tu ici après avoir laissé ta charge sur la tête d'un pauvre prêtre qui t'attend

pour s'en débarrasser ? Tu as fait des gaffes partout où tu es passé, et pour finir, tu es venu engueuler le bon Dieu dans sa propre maison ! Eh bien, te voilà cuit à point. Viens ! »

Il mit les menottes à Affôgnon, et ils sortirent de l'église, suivis par des badauds qui injuriaient le prisonnier en le traitant d'homme sacrilège.

Ils revinrent sur la place de Hounhoué où le missionnaire était toujours sous le lourd fardeau. Personne, même parmi les catholiques qui se trouvaient là, n'avait proposé de le remplacer parce que cette charge semblait impliquer un maléfice ; aussi selon chacun des spectateurs, valait-il mieux que le sixième porteur fût un prêtre, un homme qui passait pour être proche de Dieu !

Mauthonier, l'inspecteur européen, n'était pas du tout content de voir le Père Dandou ainsi chargé. D'ailleurs, le spectacle commençait à l'ennuyer, mais il était obligé de le regarder il n'y pouvait rien. Aussi dès qu'Affôgnon fut ramené, se dépêcha-t-il d'enjoindre à ce dernier de vite reprendre sa place, mais le prisonnier refusa et fut catégorique.

« Je te dis de la reprendre, et immédiatement ! hurla Mauthonier.

— Jamais ! » répliqua Affôgnon avec fermeté.

Mauthonier le gifla à bout portant, lui fit remarquer qu'il n'avait qu'à ne pas voler deux chèvres et un sac de trente kilogrammes de maïs, s'il voulait « faire le Monsieur » et se donner le plaisir de se révolter.

« Si j'ai été obligé de voler pour vivre, c'était bien à cause d'un homme de votre race ! » répliqua Affôgnon.

A cette insolence, Mauthonier lui administra encore plusieurs paires de gifles tout en lui demandant de s'expliquer.

« M'expliquer ? vous n'allez pas faire accroire ici que vous ignorez la vérité ? » dit-il avec arrogance, puis il réussit

à parler avec cette fermeté que la sincérité impose au langage pour s'écrier finalement :

« Qui est à l'origine de toutes mes misères si ce n'est un calomniateur ignoble, ce fou de Bouquineur avec sa bande de prostituées blanches et noires ? »

Mais Mauthonier, ainsi que la foule maintenant muette, avait écouté avec dédain cette sorte de réquisitoire qu'il n'ignorait d'ailleurs pas. Vexé qu'Affôgnon eût parlé avec tant de hardiesse devant tout le monde alors que le R. P. Dandou suait comme une éponge sous le fardeau, Mauthonier concentra toutes ses forces et le gifla encore, puis il lui logea un coup de pied au bon endroit et le pria de se taire.

« Oh ! vous, vous pouvez me battre ; je ne puis qu'avoir pitié de vous, car vous n'êtes pas un homme ! puisque vous n'êtes pas circoncis ! Que voulez-vous que je fasse d'un incirconcis !¹. »

A ces mots, deux gendarmes, mus par un zèle sans nom, se jetèrent sur le prisonnier réfractaire et se mirent à l'assommer. Affôgnon criait d'abord qu'on pouvait le tuer, car il ne porterait plus le fardeau ; mais les coups redoublaient, aussi n'en pouvant plus, se mit-il à hurler comme un enfant ; ou plutôt, comme un fou :

« Non ! non ! Affôgnon ne veut plus que vous le battiez ainsi ! Affôgnon ne peut plus souffrir ! Il ne veut plus ! plus ! jamais plus ! Est-ce que vous le comprenez ? — sa voix faiblit et baissa soudain comme dans un rêve — Comprenez-vous ce que cela veut dire : ne plus vouloir souffrir ? Affôgnon n'a pas demandé à naître... C'est un homme comme vous, seulement, il n'a pas de chance. Le comprenez-vous ? Le comprenez-vous ?... »

Impressionné par ce langage, Mauthonier dit aux gendarmes d'arrêter. Il était d'ailleurs visible que Mauthonier

1. Grosse injure dahoméenne : Atôtônnon !

faisait beaucoup d'effort pour dominer sa compassion. Quant à l'inspecteur noir, il ne disait plus rien ; il connaissait, lui aussi, l'histoire d'Affôgnon ; il regrettait seulement de l'avoir poursuivi pendant près d'une demi-heure et de l'avoir attrapé, mais le métier l'y obligeait. Lui aussi tâchait de se dominer et en voulait un peu à l'excès de zèle des agents. Il regarda le prisonnier d'un air suppliant :

« Affôgnon, mon frère, prends le fardeau, débarrasse le pauvre prêtre de cette charge. »

Mauthonier perçut les sentiments de son confrère, s'approcha de lui, prit sa main et la serra sans le regarder.

« Non... Affôgnon ne veut plus rien porter, rien supporter ! » répondit le prisonnier en émettant des râles comme un agonisant.

Le R.P. Dandou, tout en transpirant sous le fardeau, ne pouvait plus, lui non plus, supporter ce spectacle affreux dont il se sentait l'unique responsable. En vain, il avait crié et supplié qu'on laissât Affôgnon tranquille, qu'on eût pitié de lui : maintenant, il parla encore :

« Ce n'est pas sa faute, car il ne se serait pas sauvé si je n'étais venu lui parler. Je suis coupable. Au nom du Christ, laissez-le, ou bien, battez-moi à sa place. Il ne veut plus de son fardeau, il a parfaitement raison ; l'horrible charge, je l'ai sur ma tête et je la porterai où vous voudrez. Marchez ! Marchons !... » dit-il avec fermeté.

Silencieux, triste et presque sans vie, le cortège se remit en route avec Affôgnon les menottes aux poignets.

La foule s'était éparpillée ; peu d'hommes suivaient la procession, chose curieuse, les porteurs ne transpiraient guère ; même les deux de devant semblaient aussi frais que s'ils n'avaient pas été sous le fardeau depuis fort longtemps, ou si le poids d'Ahouana ligoté sur la croix se fût soudain allégé, et la démarche des porteurs n'avait plus rien de sa lourdeur.

Des passants se cachaient le visage dans leurs mains ou détournaient leur regard ou tournaient le dos à la rue afin de ne pas voir cette singulière procession.

Des cases au toit couvert de chaume ou de tôle ondulée se suivaient ; baobabs, kapokiers, fromagers et rocos ombrageant les rues et les maisons se succédaient au fur et à mesure que le cortège avançait ; des curieux sortaient des maisons, ou, par l'entrebâillement des portes, jetaient un coup d'œil rapide dans la rue puis disparaissaient furtivement. Ici, quelques hommes assis en cercle au pied d'un roco jouaient au « sigui¹ ». Au passage du cortège, ils se levèrent, le regardèrent avec saisissement, puis ils se rassirent promptement, baissèrent la tête comme pour embrasser leur tabouret de jeux et dirent n'avoir rien vu, que les dieux les gardassent d'avoir vu quoi que ce fût. Là, sous des manguiers aux ombres denses et mouvantes, de petits groupes de femmes et de jeunes filles pilaient gaiement et en cadence du maïs ou du mil dans des mortiers ; à la vue du cortège, elles laissèrent choir leurs pilons, battirent des mains en signe d'alerte, poussèrent des cris de panique et se dispersèrent à toutes jambes. Là-bas, l'approche de la procession fit mettre certaines gens au garde-à-vous ; ils furent soudain raides, droits et immobiles, les uns mettaient beaucoup de respect dans leur attitude, les autres se signaient avec tristesse : touchants hommages de la part de ces statues vivantes profondément marquées par leur éducation européenne et le christianisme, à celui qu'ils prenaient pour un mort ! Mais tous ces civilisés s'aperçurent bientôt qu'il ne s'agissait pas d'un mort et ils eurent honte de leurs gestes.

Un homme en costume kaki, au chapeau de feutre gris clair, se détacha des passants, se précipita vers le cortège. Il avait une taille moyenne et un visage régulier ; il ôta son

1. Jeu de dés qui se joue sur un tabouret percé d'un certain nombre de petits trous dans lesquels on déplace des bûchettes à mesure qu'on joue.

couvre-chef ; l'on remarqua alors que ses cheveux noirs, crépus et abondants étaient traversés d'une raie bien droite, qu'il avait le front haut, qu'il était rasé de frais et avait des lunettes à monture d'or ; il avait une cravate superbe et des souliers étincelants : tout en lui indiquait un homme de beaucoup de biens ou un grand bureaucrate africain. Des souvenirs de ses heures de catéchisme avaient, en apercevant le R. P. Dandou sous le fardeau, irrésistiblement ébranlé sa conscience ; alors des paroles déjà vieilles de vingt-cinq ans le ramenèrent soudain au temps de son adolescence : « Le prêtre est le représentant du Christ sur la terre ; celui qui attende à sa vie attende à la vie du Seigneur ; celui qui ne vient pas à son secours dans le malheur désobéit aux prescriptions du Fils de Dieu. » Gontran fut bouleversé.

« Que s'est-il passé, mon père ? » demanda-t-il au missionnaire.

L'homme en soutane blanche dont Gontran Kouvidé regardait le profil hâve répondit péniblement que ce n'était rien.

« C'est une honte !... Une honte pour le Christianisme, une avanie pour notre ville ; que vous le veuillez ou non, vous n'irez pas au bout de votre « calvaire » — il exagérerait — maintenant que je vous ai reconstruit. Donnez-moi votre place sous cette charge honteuse ! » dit-il péremptoirement.

Mauthonier fit arrêter le cortège.

« Non, Gontran ; j'admire votre générosité et je vous en remercie infiniment. Je ne sais où va cette procession ; je m'en voudrais de vous faire porter cette charge à *vous* monsieur Gontran Kouvidé, répondit le prêtre.

— Le Christ n'a pas refusé l'aide de Simon — il exagérerait encore, mais il se reprit — d'ailleurs, je ne me prends pas pour Simon. Mais cédez-moi votre place.

— Qui osera se dire l'égal de Notre-Seigneur ? Personne, bien sûr, et moi encore moins, peut-être que n'im-

porte qui au monde... Allons, ne parlons pas des grandes choses ; la charge est lourde et la route n'est peut-être pas encore proche de son terme. Marchons, mes amis ! » dit le R.P. Dandou avec fermeté.

Mais Gontran l'en empêcha en s'emparant du coussinet sous lequel se trouvait la tête de l'ecclésiastique, et il insista tant et si bien que ce dernier finit par céder en soustrayant sa tête de la charge.

Le prêtre était libéré. Mais d'abondants ruisseaux de sueur perlaient sur son visage et sur ses joues creuses ; une grosse veine toute noire saillait sur son front haut et intelligent, semblait se ramifier autour de sa tête et de son cou comme un très maigre cours d'eau à delta... Le prêtre se sentait envahir par des vagues de sang ; il joignit ses mains décharnées et bégaya avec tristesse, d'une voix étrangement douce :

« Peu d'hommes sont comme vous, Gontran. »

A ce moment, le glas se mit à se faire entendre de l'église de l'Immaculée Conception, la seule église de Ganmê. C'était un appel : le R.P. Dandou se souvint soudain qu'il y avait un enterrement et que c'était à lui de faire le service. Les sons des cloches s'adoucirent un court instant mais pour faire entendre, ensuite, des plaintes bouleversantes. « Impérieux appels des morts bien tranquilles ignorant tout du présent qui continue éternellement ; se souviennent-ils de leur passé ? Savent-ils ce que demain sera, eux désormais invulnérables ? » se dit le Père Dandou... Les sons des cloches retentissaient toujours, faisaient vibrer sa conscience ; ils la tiraillaient, la déchiraient et il sentait les insupportables saignements de son cœur. Il n'avait plus le fardeau ; il avait donc le choix : il pouvait retourner à la sacristie où les enfants de chœur l'attendaient avec impatience pour aller lever le corps de ce mort parmi les lamentations qu'il percevait à travers les gémissements du glas, ou bien suivre

Ahouna ligoté sur la croix, le regard tourné vers un soleil de plomb, la barbe lourde de bave où de grosses mouches vertes se traînaient et se battaient en se disputant des choses invisibles aux spectateurs.

Le Père Dandou serra les dents, tira nerveusement sur les manches de sa soutane et dit à Gontran : « Je suis la procession. »

Gontran Kouvidé était le chef comptable d'un très grand établissement commercial anglais ; c'était un homme assez riche, propriétaire de terrains fertiles et de trois grands immeubles, les plus somptueux de Ganmê. C'était aussi un homme assez modeste, généreux sans démesure. On lui reprochait d'être trop chrétien et trop pratiquant, et il répondait que personne ne saurait l'être assez, puis il ajoutait avec ironie avoir toujours regretté de ne pas être né fétichiste, ce qui lui permettrait, disait-il, de passer des mois de fainéantise et de sybaritisme dans un couvent où il aurait le droit de contempler plus d'une beauté féminine ! C'était lui qui portait maintenant l'affreux fardeau ; mais il n'eut pas le temps d'y penser : le grand comptable avait à peine parcouru cinquante mètres qu'un homme fendit la foule toujours assez silencieuse, bouscula tout le monde et se présenta à ses côtés. C'était un quadragénaire en culotte noire ; ses grands bras très musclés semblaient sortir, difficilement, de son tricot rouge sans manches démesurément élargi par son buste énorme. Son gros cou semblait taillé dans du roc ; ses cuisses, ses mollets, ses orteils et ses doigts donnaient l'impression d'avoir été tirés de l'ébène ou du bois de fer... N'eussent été sa tête aux cheveux noirs crépus et aplatis, ses yeux dont la douceur contrastait bizarrement avec le reste de son corps, Dâgbénon ressemblait plutôt à un monstre qu'à un être humain.

« Non, patron, n'exagérons rien !... Vous ne porterez jamais un pareil fardeau en ma présence.

— Tu es de service jusqu'à midi, Dâgbénon, dit Gontran.

— Vous aussi vous êtes de service jusqu'à midi, patron.

— Tu es payé à l'heure, Dâgbénon

— Ne discutons pas inutilement, patron ; je ne suis qu'un simple manœuvre, mais je ne suis ni l'esclave de mes chefs ni celui du gain. Le bien que je puis faire à qui le mérite passe avant tout », dit Dâgbénon avec fermeté.

Gontran le regarda d'un air plein d'admiration, le prêtre l'enveloppa d'un regard chargé de surprise parce qu'il venait de percevoir, dans les paroles de cet homme le sens de l'humain et la charité qu'il prêchait devant ses fidèles.

Gontran le regarda encore, lui serra la main ; puis il se tourna vers le prêtre, lui dit de rentrer, remit son chapeau de feutre et s'éloigna.

Mais le Père Dandou ne partit pas : il ne pouvait plus quitter Ahouna. Le cortège se remit en marche.

Une heure après ce dernier départ, on ramena Ahouna devant le poste de police d'où la procession était partie trois heures plus tôt.

C'était un grand bâtiment en pierre de taille, à rez-de-chaussée et au toit couvert de tuiles ; un escalier de dix marches conduisait dans une vaste salle d'attente où deux anciens combattants assis dans deux coins opposés, sur des chaises branlantes, avaient toujours l'air de s'ennuyer. Les portes des bureaux ouvraient toutes dans cette salle d'où l'on entendait le bruit confus et assourdissant des machines à écrire.

Le commissaire de police, un homme de quarante-cinq ans, rond, chauve comme un vieux vautour, Toupilly, fut mis au courant de l'attitude d'Affôgnon.

« Quoi ? un voleur, un prisonnier, un vaurien qui se révolte ? Mais contre qui ? bon Dieu ! contre qui se révolte-t-il ? » hurla-t-il.

Il se fâcha soudain, se rua sur Affôgnon, lui administra plusieurs paires de gifles retentissantes, lui logea des coups de pied dans le derrière.

Affôgnon s'écroula. Vérité ou ruse, il criait que les coups de pied avaient atteint ses génitoires, qu'ils étaient écrasés.

« Tant mieux ! sale nègre ! qu'on l'enferme ainsi que ce gringalet d'assassin ! » hurla encore le commissaire Toupilly.

Les gendarmes exécutèrent l'ordre avec beaucoup d'entrain, sous les yeux de Toupilly qui distribua encore des coups de pied à chacun des deux malfaiteurs. Mais il y avait quelque chose d'obscur dans le regard des gendarmes : ils avaient été, eux si zélés quelques heures plus tôt à battre Affôgnon, bouleversés par la brutalité du commissaire, choqués et profondément vexés par l'expression « sale nègre », mais leur colère demeura impuissante : ils étaient nés pour obéir, faits pour exécuter des ordres. Même Mauthonier n'était pas content ; il ne disait rien, mais cela se voyait à la façon dont il regardait son compatriote et collègue.

XII

« MAIS, OÙ ÉTIEZ-VOUS, mon ami ? Je vous ai fait chercher en vain, et le Père Noutché a dû s'occuper de la levée, dit le curé de la paroisse de Ganmê au Père Dandou revenu au presbytère.

— Je vous fais mes excuses, dit le Père Dandou avec tristesse.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous avez l'air angoissé !

— Ce n'est rien », dit-il d'une voix à peine perceptible, puis il baissa la tête.

Ses traits accusaient une lassitude sans nom ; un vertige contre lequel il luttait depuis le commissariat de police le gagnait peu à peu, ses muscles se relâchaient sensiblement, tandis qu'il s'efforçait en vain de maîtriser ses nerfs ; la pièce où il était et son contenu vacillèrent, puis se mirent à tourner autour de lui ; vite, encore plus vite, toujours plus vite. Le Père Dandou s'écroula brusquement sur le parquet.

M. Gommier, le curé, se précipita de son fauteuil capitonné de cuir naturel. C'était un brun au visage marqué de

taches de rousseur et encadré d'une barbe abondante, un Stéphanois de taille élancée, mince et remarquablement élégant. Il saisit le prêtre noir puis s'agenouilla à côté de son corps étendu parce qu'il ne pouvait pas le soulever ; il mit le buste de son confrère sur son bras droit et demanda avec épouvante :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? Dois-je appeler le médecin capitaine ? Dites-moi ce qui vous est arrivé ! »

Le R.P. Dandou transpirait abondamment ; il ne semblait pas avoir entendu les questions de M. Gommier, mais il s'efforçait de murmurer quelques mots dont le curé ne parvenait pas à saisir le sens ; il faisait aussi des efforts pour se relever, et M. Gommier l'aida à s'étendre sur une chaise longue, face à son fauteuil. Le prêtre noir sentit la honte l'envahir telle une bouffée de chaleur, honte due à sa chute devant son confrère, aussi se cacha-t-il le visage dans les mains comme un enfant ; il resta ainsi durant une longue minute puis, quand il eut repris ses esprits, il raconta au curé ce qui s'était passé.

« J'ai entendu ces cris, dit le curé, et j'ai aussitôt compris qu'il s'agissait d'un assassin qu'on faisait voir à la population de Ganmê avant de l'exécuter. Il est d'ailleurs fort peu probable qu'il soit exécuté, car il y a maintenant la Loi française approuvée par l'autorité toute puissante des assesseurs africains eux-mêmes, et j'ose espérer que celui qui tue ne sera plus tué, mais condamné aux travaux forcés à perpétuité. Je pense que vous ne regrettez pas d'avoir porté cette « croix », n'est-ce pas ? dit le curé quand le Père Dandou eut fini de parler.

— Non, je ne regretterais pas mon acte, je n'en aurais aucune honte, si rien de ce qui est ensuite arrivé à Affôgnon ne s'était produit. Mais je regrette d'avoir porté cette « croix » d'horreur parce que je me sens responsable des nouveaux malheurs du pauvre Affôgnon. »

Le glas recommença de sonner. Le Père Dandou se leva ; épuisé, il chancela un peu pareil à un homme éméché, mais réussit à se maintenir debout.

« Asseyez-vous, mon ami ; vous êtes trop fatigué... Le Révérend Père Noutché achèvera de faire le service.

— Non, merci, monsieur le Curé, je me sens mieux », dit le Père Dandou ; il passa la main sur son visage moite et sortit.

Le service, à son début, fut mal fait. « *Libera me...* » Les proches du défunt pleuraient à chaudes larmes ; l'orgue ronflait, secouait les nerfs. Le Père Dandou priait, mais il priait mal, car il commençait de revoir tantôt Affôgnon que l'on assommait, tantôt Ahouna bavant sur la croix, tantôt lui-même sous le fardeau dont il ressentait maintenant le poids, plus lourdement que lorsqu'il le portait.

« *Domine, Jesu Christe...* » L'organiste vivait son art, l'orgue ronflait davantage, les cœurs vibraient de tristesse et de douleur, et les coups bien calculés du glas rendaient le spectacle plus émouvant encore. Une femme gémissait, une jeune fille sanglotait. Le Père Dandou lui-même semblait profondément triste, mais c'était parce qu'il pensait plus à Affôgnon et à Ahouna, qu'à la mort du riche que pleurerait la moitié de l'assistance.

Le Père Dandou lut l'Évangile, puis il dit aussi qu'il était « nécessaire de prier pour nos morts ainsi que pour les autres qui n'ont personne qui peut prier pour eux ; mais combien encore plus important était-il d'aimer les vivants, de les comprendre et de les aider ! La tâche du chrétien vraiment digne de ce nom n'est pas seulement d'aimer ; elle est encore moins d'aimer tel ou tel parce qu'il est notre proche ou parce qu'il est riche : elle consiste à faire le bien, puis, à être désintéressé.

« Oui, nous ne savons jamais si nous faisons vraiment

le bien, lors même que nous pensons le faire, de sorte que, tout en croyant obéir à Dieu, nous transgressons souvent aussi bien les lois officielles que les décrets de la cité terrestre. Il n'est guère facile de concilier les uns et les autres, aussi le chrétien en arrive-t-il à se demander avec angoisse s'il ne doit obéir qu'au Christ...

« Certes mes frères, il faut lui obéir, mais avec toujours la certitude que la loi véritable est spirituelle et que peu la comprennent. Il faut lui obéir et ne jamais oublier que nous sommes comme lui charnels, faits de sang et de chair, vendus au service du péché.

« Que l'on considère tout le bien qu'il a fait pour que l'humanité vive ! Que l'on considère tout le mal que font les hommes en son nom ! Mais que l'on considère aussi tous les enfants qui ont été tués à cause de lui !... Ah ! que nous le voulions ou non, l'essentiel est et sera d'aimer Dieu ; mais il est et sera encore plus essentiel de ne l'aimer réellement qu'en l'homme, comme lui-même l'ordonne...

« Vos pleurs et tout ce que vous faites maintenant pour ce mort qui est là, devant nous, tombent nécessairement dans le domaine des choses inutiles, si naguère, c'est-à-dire hier, vous n'aviez pas aimé cet homme alors qu'il vivait parmi nous, ou si vous l'aimiez tout simplement parce qu'il était riche et vous était utile... »

Le crépuscule tombait sur Ganmê ; les femmes et les jeunes filles, vendeuses du marché de nuit, exposaient déjà leurs marchandises sur des vans de jonc ou de rotin placés sur des trépieds. La nuit se précisait : des milliers d'étoiles commençaient de scintiller dans un ciel pur et sans nuages ; les feux des lampions, terrines minuscules où brûlaient des mèches de coton imbibées d'huile de palme, vacillaient au moindre souffle de vent, s'éteignaient, se rallumaient aussitôt, et semblaient ainsi obéir à quelque code.

Les marchandes encombraient « mâro », le marché de nuit, criaient leurs marchandises, faisaient l'article à tue-tête ; les clients déambulaient parmi les étalages, s'arrêtaient devant les lampions, face aux marchandes, demandaient les prix des articles, s'écriaient que c'était vraiment trop cher, discutaient, riaient, marchandait, obtenaient de petites réductions et achetaient ; ou bien ils boudaient, grognaient, se fâchaient et partaient pour se confondre avec l'obscurité étoilée, là-bas, au pied de la mosquée.

On achetait des gâteaux, des beignets, des boules d'akassa, du poisson frit ou fumé, des tranches d'igname ou de manioc cuites à l'eau ou frites. Il y avait des vendeuses de pâtes de maïs et de sauces diverses ; il y avait des charcutières qui exposaient leurs marchandises sur des tables. Il y avait aussi des épicières et des mercières, et l'on pouvait se procurer à « mâro » presque tout ce que l'on pouvait acheter sur le marché pendant le jour.

Naguère, Affôgnon errait parmi ces lampions ; c'était à « mâro » qu'il achetait son repas du soir... Le lieu devenait fort peuplé et animé vers dix-sept heures trente, après l'arrivée du train : les portefaix, satisfaits d'être débarrassés de leurs charges, allaient dépenser une partie de leur gain au marché de nuit où ils achetaient leur repas. Alors, les gendarmes redoublaient de vigilance en circulant entre les étalages.

Là-bas, de l'autre côté de la mosquée bordée de bougainvillées aux ombres épaisses, l'obscurité frétilait de frasques amoureuses, et les murs toujours discrets recevaient des confidences. Naguère, Affôgnon aussi avait été amoureux au pied de ce mur, enveloppé des bras de la maîtresse bien-aimée, dissimulé dans l'obscurité fleurie par les bougainvillées.

Le muezzin, habillé d'un ample boubou blanc, surgit au sommet du minaret, la tête serrée dans un turban de percale blanche ; il s'inclina vers les quatre points cardinaux,

se dressa, face à l'immensité étoilée de la ville... Ses bras se levèrent vers le ciel, s'écartèrent ensuite et embrassèrent l'espace avec un geste de compassion. La voix du religieux jaillit du haut du minaret, monta, lente, musicale, chaude et harmonieuse ; puis, stridente, émouvante, voire pathétique, pour retomber, captivante, amoureuse et voluptueuse dans son appel aux fidèles pour la dernière prière de la journée.

Naguère, à cette heure de la nuit où le marché était clos, Affôgnon traversait la place du « mâro » en compagnie d'une jeune fille noire qu'il amenait dans le lit de Bouquinier, parce que ce dernier avait honte d'aller faire lui-même la cour à une négresse.

La prison de Ganmê était une grande maison peinte en noir. Des avocatiers, des manguiers et des sapotilliers énormes dominant l'enceinte étalaient, le jour, leurs ombres épaisses le long des murs dont le sommet était garni de tessons de bouteille. Le calme régnait maintenant dans la prison après les agitations d'ailleurs vite apaisées qu'y avaient semées l'arrivée d'Ahouna et la révolte d'Affôgnon. La lumière était encore allumée dans la « cabine spéciale » de Boullin, un Européen de trente-cinq ans condamné à cinquante ans de travaux forcés. Dans l'Afrique d'alors, la couleur de sa peau lui avait accordé certains privilèges, et il y avait des jours où il ne travaillait pas du tout, s'enfermait dans sa cabine où il lisait ou écrivait. Son plus grand plaisir était de nouer des relations avec les « grands voleurs », les « criminels originaux », comme il les appelait, et de consigner leurs récits dans des carnets qui s'accumulaient sous son lit : il pensait qu'il ne mourrait pas en prison, et qu'après sa libération il publierait un mémoire cyclique déjà intitulé « Cinquante ans de bagne. »

Qu'avait-il fait ? Selon son propre aveu, certaines lois éternelles et efficaces du succès auraient fait de lui un raté ; cette déception due à la grande confiance qu'il aurait eue

dans la science psychique l'aurait entraîné à chercher un peu de consolation d'abord dans l'infidélité en trompant sa femme, ensuite dans l'alcool. Sa maîtresse lui aurait sans cesse reproché de se laisser aller à la boisson, sa femme l'aurait menacé de divorce en lui rebattant les oreilles qu'elle s'en irait s'il continuait de la tromper et de boire. Excédé de part et d'autre, il avait pris une nuit la décision bien ferme de supprimer l'une et l'autre, ce qu'il avait fait, puis était allé se dénoncer à la gendarmerie.

Il y avait aussi Djossou, un noir, employé de commerce condamné à dix ans de prison : caissier, il avait falsifié des chiffres, et avait pu ainsi détourner des fonds dont il s'était ensuite servi pour construire une imposante maison à étage. Il habitait maintenant une de ces cellules assez spacieuses réservées aux prisonniers de sa sorte. Il bavardait souvent avec Boullin, écoutait avec lui les récits des « originaux », ils étaient presque toujours ensemble et étaient même devenus des amis, aussi Mauthonier, qui avait remarqué qu'ils échangeaient sans cesse des sourires, les appelait-il, avec un mélange de sympathie et d'ironie, « les inséparables ».

La cabine de Boullin était donc allumée, mais elle s'éteignit vers vingt-deux heures ; les chauves-souris commençaient de guirer, elles s'accrochaient aux fils télégraphiques, s'y suspendaient, la tête en bas, ou allaient de fil en fil en déployant leurs ailes immenses, ou bien froufroutaient dans le feuillage des arbres fruitiers de la maison d'arrêt en faisant tomber des fruits à peine mûrs. L'odeur aromatique des mangues, des papayes et des sapotilles troublait l'air calme de la prison, emplissait l'enceinte, s'élevait au-dessus des toits et planait dans l'espace.

D'un coup de pied où il avait dû concentrer autant de force que de haine, Toupilly avait envoyé Ahouna s'étaler dans un coin du cachot au milieu duquel il s'était accroupi dès que les gardes l'y avaient précipité. C'était un cachot

exigu, sans lumière ; une lueur douteuse, le jour comme la nuit, s'y infiltrait par une lucarne minuscule.

Ahouna avait émis un gémissement de douleur et, pendant de longues heures, il était resté là, immobile tel un cadavre. Puis il s'était levé ; mais incapable de se tenir debout, il s'était laissé choir dans ce coin du cachot, avait appuyé son dos couvert de blessures contre la seule natte de jonc roulée qui s'y trouvait et qui, depuis fort longtemps, servait de couchette aux assassins qui s'étaient succédé au numéro 59 de la prison de Ganmê.

Les jambes repliées, serrées et maintenues contre sa poitrine à l'aide de ses bras croisés comme s'il se fût agi d'une fortune qu'il protégeait, le menton posé sur ses genoux écorchés et suintants tels des abcès crevés, Ahouna regardait dans le vide et ne pensait à rien. La lumière imprécise qui entrait par la lucarne dissimulée très haut dans le mur contre lequel il s'était adossé, éclairait fort indistinctement le mur en face de lui. Ahouna ignorait l'origine de cette lueur et ne cherchait pas à la connaître parce qu'il la considérait comme une illusion d'optique, pareille à toutes les bonnes idées qu'il se faisait de la vie, et qui s'étaient évanouies comme des mirages. Mais à regarder cette lueur inlassablement, il finissait par éprouver une sensation de détente et de bien-être physique ; alors le cachot, dont il commençait à prendre conscience bien qu'il en ignorât encore les dimensions, se présentait à lui comme un espace sans bornes. Ahouna ouvrit de grands yeux pour fixer la raie d'une lueur à peine laiteuse : on eût dit le reflet d'une aurore naissante ou d'un crépuscule mourant. Ahouna sentit la douce fraîcheur de ce faux crépuscule ; il se trouvait même à son aise dans cette position accroupie qu'il gardait comme s'il y eût été contraint, mais peut-être aussi parce qu'il avait l'habitude de se tenir ainsi lorsque, adolescent, il se ramassait en boule sur la cime du mont Kinibaya d'où il surveillait les troupeaux de bœufs

et de moutons de son père qu'il menait paître l'herbe toujours tendre et fraîche de la vallée.

Ahouna concentrait son attention sur cette lueur : un rêve sans sommeil s'ébauchant devant ses yeux se précisait et il se sentait heureux. Kinibaya se dressait devant lui dans toute sa grandeur, sous un ciel curieusement bleu et inondé de soleil ; fendillé, crevassé d'être éternellement éprouvé par les intempéries, il ne dressait pas moins dans l'espace son sommet arrogamment élané. Jaillissant par cascades de la montagne qui lui donna son nom, Kiniba coulait majestueusement dans le canal lui permettant de traverser sans l'envahir le pâturage au pied de Kinibaya. Les troupeaux de Bakari, le père d'Ahouna, s'abreuvaient le long du canal ; des petits oiseaux verts et roux se posaient délicatement sur le dos des animaux, becquetaient leur robe noire tachetée de blanc ou de rouille ; les bêtes agitaient leur queue comme des chasse-mouches, et les oiseaux s'envolaient dans un mélange de gazouillis et de pépiements joyeux.

Assani, le meilleur colporteur de Founkilla, entouré de ses marchandises, debout dans sa petite pirogue, long tronc d'arbre creusé avec art, glissait d'un air voluptueux sur l'eau du canal. Avec une régularité géométrique et nonchalante à la fois, il plongeait sa longue perche dans l'onde verte et profonde, s'y appuyait sans effort apparent, puis la retirait toute rutilante d'un curieux mélange d'eau et de lumière qui ressemblait à de l'or liquéfié, et il recommençait son opération.

Ahouna percevait le doux murmure de l'eau, son clapotis le long de l'embarcation, le choc régulier mais à peine distinct de la perche contre le rebord de la pirogue, et il sentait s'épanouir en lui tel un sourire de bonheur, le perpétuel élargissement des cercles qui se formaient et se déformaient autour de la perche qu'Assani plongeait dans le courant. Sa perception se précisait et il souriait. Ahouna

éprouvait l'étrange sensation de fraîcheur qu'un petit verre d'eau glacée répand dans le cœur de l'homme altéré qui l'a bue. Charmé par ces agréables illusions que lui donnait son imagination qu'il croyait pourtant anéantie, il leva la main vers le tableau qu'il voyait passer devant lui, sourit et plaisanta même comme il le faisait naguère : « Eh ! bon voyage, Assani, que l'eau te soit bonne ! Ne fais pas trop de bénéfices : Allah n'aime pas le vol ! Et surtout, méfie-toi des femmes ! »

Sa main retomba ensuite le long de son corps, s'aplatit sur le sol toujours humide du cachot et le sommeil s'empara de lui.

Ahouna s'assit ou plutôt, il s'affaissa. Mais ce passage de sa position accroupie à celle qu'il gardait maintenant lui donna une impression bizarre : il sentait qu'il s'était plongé dans une eau calme et profonde où il descendait, léger, sans entrave, à la recherche de quelque chose de précieux, d'un bonheur qu'il ignorait ; mais se sentir ainsi descendre toujours en profondeur l'amusait, alors un dernier sourire, un sourire d'enfant heureux s'épanouit sur son visage, et il s'endormit pour de bon.

Sa tête s'écroula sur sa poitrine et il se mit à baver ; ses jambes s'allongèrent, ses bras étaient comme morts de chaque côté de son buste adossé contre le mur. Une salive très visqueuse et limpide, coulant insensiblement de sa bouche entrouverte, ruisselait lentement sur sa poitrine étroite et à peine velue.

Réalité ? Rêve ? Intuition de l'avenir toujours mystère ? Dans son sommeil de plomb, Ahouna perçut des cris de discussion : « Qu'on le noie ! » « Non, brûlons-le vif ! » « Il vaudrait mieux l'enterrer vivant ! » « Il faut faire disparaître sa trace sur la terre et sous la terre aussi, donc, réduisons-le en cendres ! » « Attention ! les cases brûlent !... » Terribles prémonitions que ces voix inconnues. Mais pourquoi Ahouna s'en serait-il inquiété ? Qu'il le voulût ou non,

il n'avait plus le choix : son sort était entre trop de mains, aussi aucun de ces cris de l'inconscient ne réussit-il à l'arracher à son sommeil.

Ahouna dormait, mais Affôgnon avait les yeux encore grands ouverts. Il était une heure du matin et il se leva, appuya contre le mur de son cachot, en signe de défi d'ailleurs impuissant, son poing gauche crispé et murmura avec une profonde tristesse : « Ah, tu résistes, le plafond résiste et le sol sous mes pieds résiste aussi. Moi aussi j'avais résisté, j'ai efficacement lutté contre beaucoup de choses, mais à quoi bon ? Tout est futilité dans la vie ; maintenant, c'est assez : il faut que ça finisse, car je ne veux plus être un esclave. Je suis un enfant de la terre et la terre me semblait le seul endroit du monde où exister devrait... devait consister à être un homme libre et à se sentir tel. Hélas ! je me trompais et je suis détrompé. Mais maintenant, je veux être libre ou bien ne plus exister ; je ne veux plus être un esclave, un contresens dans la vie ; je veux être un être invulnérable. »

Il sentit dans son cœur la fadeur cruelle de l'étreinte des ténèbres ; soudain, l'appel irrésistible de la nuit noire et curieusement opaque de la cellule retentit dans ses oreilles. Affôgnon enleva son poing, le desserra. Sans nervosité ni empressement, il fit quelques pas dans le cachot comme pour l'inspecter, puis il s'arrêta, déboucla sa ceinture et l'enleva ; il sortit ensuite de sa poche un canif qu'il gardait toujours avec lui parce que, considéré comme un prisonnier sérieux, sans idées extravagantes, on ne l'avait pas fouillé le jour de son entrée dans la prison. Affôgnon s'assit, mit la boucle de la ceinture entre ses doigts de pied et, en tirant sur l'autre extrémité du morceau de cuir, il s'en servit ainsi pour aiguiser son arme. Il remit sa ceinture, se releva, contempla son canif avec sang-froid et, ayant pensé au dieu des forgerons, il lui fit cette offrande bien étrange :

« Gou, mon père a été ton forgeron et ton serviteur ; je n'ai jamais cru en toi ni en aucun dieu, mais c'est vers toi seul que toute ma pensée se dirige à cet instant de ma vie. On a coutume de te sacrifier des chiens ; je suis moins qu'un chien, je suis au-dessous de la bête puisque je ne suis pas un homme libre, mais c'est ma personne tout entière que je t'offre en sacrifice, car tu es un dieu pareil aux autres, un inconnu et un invisible. Tu ne m'as rien demandé, mais je sais que tu aimes le sang. Il m'a toujours semblé plus important de servir l'inconnu de qui je n'attendrai jamais rien, que l'homme mon faux prochain. »

Il se tut, s'ouvrit les veines avec calme et regarda couler son sang ; mais l'écoulement lui paraissait trop lent, il voulait en finir le plus vite possible ; alors il s'enfonça le canif au-dessus de la clavicule gauche, et le sang jaillit soudain comme poussé par une pression trop forte. Affôgnon eut encore le courage d'enfoncer l'arme jusqu'à ce qu'elle disparût dans son corps en laissant une petite coupure, une sorte d'incision. Il essaya ensuite de rester debout, droit et fort, mais bien malgré lui il s'écroula lourdement et poussa le grognement étouffé d'un porc qu'on aurait muselé avant d'égorger ; le sang coulait de sa bouche semblable à la gueule d'une gargouille, et il marmonnait en mâchant la bouillie d'hémoglobines : « ...Demain, ...demain... il fera jour... puis... la vie... con... tinuera... Affôgnon... ou... quelqu'un d'autre, ça n'a... »

Il voulut serrer les dents, mais sa bouche, encore malgré lui, s'ouvrit davantage ; ses yeux vitreux restèrent grands ouverts, et il demeura ainsi jusqu'au jour, étalé dans une petite flaque de sang, pareil à un satyre égorgé.

Dehors, le jour naissait, les étoiles pâlissaient et la lune, d'un beau pourpre velouté, commençait son ascension. Au presbytère, le Père Dandou, au cours d'un sommeil fort agité, avait rêvé qu'il redisait la messe d'enterrement et il mur-

murait maintenant, presque à haute voix : « *Tu autem eruisti animam meam ut non periret.* »

Dans la prison, les chauves-souris criaient moins fort qu'hier soir, mais elles froufroutaient plus bruyamment dans le feuillage des arbres fruitiers comme si leur nombre se fût prodigieusement accru au cours de la nuit. Le sol était jonché de mangues et de sapotilles mûres exhalant un puissant arôme. Les rats et les souris en pleines débauches d'amour guioraient, tandis que de loin en loin des chants de coqs sillonnaient l'espace.

Bientôt toute la prison fut debout et les détenus commençaient le balayage de la cour, tandis que Hounnoukpo, le brigadier-chef le plus redoutable de la maison d'arrêt, continuait d'ouvrir les cellules. Le ciel s'éclairait peu à peu, la lune devenait pâle et fade et le soleil annonçait son lever par un flamboyant embrasement du ciel, là-bas, au-delà de la ville. Hounnoukpo ouvrit la cellule d'Affôgnon et fut frappé de stupeur ; il referma la porte et alla annoncer la nouvelle à Toupilly et à Mauthonier qui vinrent quelques minutes plus tard.

« Ah, le salaud ! tous pareils ces sales nègres : quand ils ne tuent pas les autres, ils se tuent. Les sociologues feraient mieux de reviser leurs laïus sur les nègres et de se raviser, eux qui prétendent que ces grands singes sont incapables de suicide ! vociféra Toupilly en marchant dans tous les sens d'un air agité.

— Les suicides sont plus fréquents chez nous que chez les noirs, dit Mauthonier avec un calme méditatif.

— Au diable toutes ces comparaisons dont tu ne cesses de me rebattre les oreilles en prenant trop le parti de ces gens-là ! Ils ne valent pas ce que tu penses d'eux !

— Ils sont des hommes comme nous, des hommes pareils à nous...

— Tu te trompes, Mauthonier ! Les nègres ne sont pas

des hommes, ce sont des singes ; cette race est l'énigme la plus cruelle et la plus troublante, mais aussi la plus terrible parce que la plus indéchiffrable que la nature mette constamment devant la logique européenne. Notre monde et notre civilisation filent vers l'échec, Mauthonier... Regarde par exemple ce satyre qui s'est tué sans que nous sachions encore de quelle arme il s'est servi !

— Comme toujours, tu t'emballes pour un motif qui n'en vaut pas la peine. D'ailleurs, quel est l'homme qui n'est pas une énigme pour l'autre ? Nous aussi nous sommes des problèmes gênants pour les noirs.

— Ah ! je t'en prie, n'abordons plus ces discussions !... Merde, merde, merde de Dieu ! Quelle terre maudite avec le soleil qui se met à nous cuire le crâne dès qu'il fait jour ! » grogna Toupilly.

Mauthonier le considéra avec un sourire qui voulait dire : « Pauvre imbécile ! Personne ne t'a prié de venir exercer ton métier en Afrique ; il y a dix ans que tu es dans ce pays et tu n'es, depuis, retourné qu'une seule fois en France. Tes photographies d'il y a dix ans font voir un jeune homme mince, de taille élancée et ayant beaucoup de cheveux ; tu es devenu aujourd'hui un petit homme rond, légèrement ventru, chauve et excessivement nerveux. De quoi te plains-tu ? Voici sept ans que je suis avec toi et je sais que nous avons moins de soucis que nos confrères de France... » puis, il dit :

« Tossou, prenez votre motocyclette et allez à Houinta dire aux parents d'Affôgnon que le prisonnier s'est tué dans sa cellule, dans le courant de la nuit.

— Allons voir si l'autre bourrique d'Ahouna ne s'est pas pendu ! » dit Toupilly en se tripotant les doigts avec nervosité.

Ils arrivèrent devant la cellule grande ouverte où, toujours adossé contre la natte de jonc qu'il ne s'était pas même

donné la peine d'étendre, Ahouna s'était ramassé en boule comme une bête traquée.

« Regarde-le !... Noir comme du goudron, sec comme de la pierre ponce, et il a trouvé la force d'assassiner une femme ! Vraiment, il faudrait que son âme — s'il en a une — soit encore bien plus noire que sa peau.

— Un assassin est un homme comme tous les autres hommes ; la couleur de sa peau et sa constitution physique n'ajoutent ni n'enlèvent quoi que ce soit à son forfait.

— Brrrrrrrr ! c'est de laïus que tu crèveras, toi !

— Plutôt de laïus que d'engueulades, et ce serait tant mieux pour moi. »

Toupilly haussa les épaules, et ils se dirigèrent tous les deux vers les bureaux où les bruits des machines à écrire faisaient résonner les murs.

A Ganmê, comme dans l'Afrique tout entière, on enterre vite les cadavres, car si l'on diffère un peu, la chaleur se charge de prouver qu'un mort peut être répugnant.

Il n'était pas onze heures, et le corps d'Affôgnon prenait déjà des proportions extravagantes. Quelques mouches étaient subrepticement entrées dans le cachot quand Hounnoukpo l'avait ouvert ; lorsqu'on l'ouvrit de nouveau pour l'enterrement, les mouches étaient en pleine action ; alors Boullin et Toupilly dont — coïncidence curieuse entre le bagnard et le commissaire — les pères avaient été des collectionneurs d'insectes, et de mouches en particulier, se mirent à discuter de la valeur des phores, « les mouches les plus vulgaires » selon Boullin, des lucilies, des taons et des calliphores. Mauthonier les considérait d'un air chargé de reproche et de dédain, parce qu'il jugeait indécent et immoral qu'on osât tenir de pareils propos devant le cadavre d'un homme, fût-il celui d'Affôgnon, d'ailleurs le moins mauvais et le moins fautif aussi des prisonniers de Ganmê, mais les deux Européens continuaient leurs inepties :

« Je n'aime guère les taons : ils ont l'air lourds dès qu'ils s'abattent sur un bout de viande, dit Toupilly.

— Et les sarcophages, monsieur le commissaire, et les sarcophages ? dit Boullin avec passion.

— Les sarcophages ? Je les admire : ce sont les plus intelligentes de toutes les mouches parce qu'elles savent se multiplier très rapidement, sans convention ! Ah ! la simplicité dans la procréation, c'est ça qui m'a plu chez les sarcophages qu'il m'est arrivé d'observer en pleine action !

— Je les ai vues aussi en action, mais je préfère les stomaxes, ces espèces de chirurgiens... ça vous enfonce son aiguillon dans la peau et vous voilà bien. Mon père a écrit un ouvrage magistral sur les stomaxes...

— Taisez-vous, je vous en prie ! Un homme est un homme ; et vos corps ne vaudront pas mieux que celui d'Affôgnon quand vous aussi vous serez morts. D'ailleurs, Boullin, n'oubliez pas qu'Affôgnon valait mieux que vous, car vous, vous êtes doublement assassin et lui n'était pas un criminel ; pour finir, je vous fais remarquer que dès aujourd'hui vous perdez la plupart de vos faveurs et vous irez régulièrement travailler dans les Carrières, comme tous les autres assassins de cette prison ! » dit Mauthonier avec colère.

Boullin s'éclipsa ; Toupilly ne disait plus rien, et Mauthonier, après avoir allumé sa pipe, continuait à ruminer sa colère quand le gendarme envoyé chez Affôgnon revint accompagné d'un sexagénaire sans muscle, grand et droit, un oncle du défunt. L'homme déclara qu'il était venu pour faire connaître un décret ancestral et suivre de près le déroulement de la cérémonie funéraire.

« Notre famille, pour ne pas dire notre race, est sans pitié pour les assassins et les suicidés ; les premiers sont tués à leur tour : soit qu'on les brûle sur un bûcher, soit qu'on les enterre vivants ; les derniers étant considérés comme indignes de sépulture, on les jette en pâture aux vautours...

— Affôgnon s'est donné la mort, c'est un fait, c'est aussi un fait que vos décrets ancestraux sont en voie de disparition et que vous, comme nous, vivez actuellement sous la Loi française ; or cette Loi n'ordonne pas que ses enfants qui se tuent par désespoir, ou, révoltés contre la vie, se suicident pour échapper à leur condition soient livrés aux charognards ! interrompit Mauthonier.

— Homme blanc, vous me semblez aimer les précipitations ; il est vrai que je parle trop lentement et que vous êtes pressé de vous débarrasser du cadavre de mon neveu, mais efforcez-vous de me laisser achever mes phrases qui, d'ailleurs, ne sont rien d'autre que le développement de nos décrets à nous, décrets sous lesquels nous vivions avant l'arrivée de vos pères sur nos terres. Nous acceptons vos lois, mais respectez nos décrets, car admettre les unes n'implique pas nécessairement le renoncement des autres. Donc, nous jetons les suicidés aux vautours si nos dieux interrogés par la « voix de la noix de kola » ne permettent pas de les enterrer même sans cercueil, car normalement « les assassins d'eux-mêmes », comme nous les appelons, n'ont pas droit au cercueil, mais les dieux ordonnent parfois de les enterrer dans une natte. Or Affôgnon bénéficie de cette faveur.

— Les dieux sont très gentils et je suis le premier à leur témoigner ma reconnaissance, car le mode d'enterrement qu'ils ont permis nous dispense de la perte d'environ un mètre cube de bouleau ! dit Toupilly, puis il ajouta aussitôt en s'adressant à Dégonnon, l'interprète :

— Monsieur Dégonnon, veuillez envoyer un garde dire aux menuisiers d'interrompre la fabrication du cercueil : les dieux s'y opposent. »

Norbert Dégonnon était un quadragénaire encore jeune et frais à qui nul n'aurait pu donner son âge réel. Il avait les traits négroïdes ; son visage d'homme gardait encore quelque chose de la sévérité qu'il s'était efforcé de lui imposer.

ser quand, dix-sept ans plus tôt, alors jeune instituteur sorti de l'Ecole William Ponty, il était obligé de paraître sévère afin d'imposer le respect et la discipline dans sa classe.

Dégonnon revint.

« Veuillez dire à M. Djékou que nous acceptons la volonté des dieux, que, catholique mais avant tout humain et compréhensif, je tiens à respecter les coutumes des aborigènes de la terre dont je suis un hôte et que je commence à considérer un peu comme la mienne aussi, car le pauvre Affôgnon, lui son oncle, vous et nous tous ici sommes Français. Mais dites-lui aussi que désireux de savoir si les dieux n'avaient pas changé d'avis au sujet du défunt depuis qu'ils ont été consultés, M. le Commissaire et moi voudrions qu'on les interroge de nouveau. »

Toupilly sourit, Dégonnon traduisit, le vieil homme parut étonné, mais il plongea la main dans une sorte de bonnet de nuit blanchâtre de fabrication locale qui, effectivement, lui servait à la fois de bonnet, de porte-monnaie et de garde-noix ; il y prit une noix de kola à quatre quartiers, la cassa, la garda ainsi dans ses mains jointes. Il donna ensuite quelques explications ; les deux Européens ainsi que Dégonnon le regardaient avec beaucoup d'attention. Djékou, en murmurant des incantations, offrit les morceaux de kola à la terre, au ciel et aux quatre points cardinaux, puis aux dieux et aux mânes des ancêtres, enfin au corps d'Affôgnon recouvert d'un pagne ; après cette cérémonie, il ouvrit soudain ses mains toujours jointes jusqu'alors, en laissant tomber les quatre quartiers de noix qu'elles renfermaient... Si deux des morceaux de kola tombaient à pile et les deux autres à face, ou s'ils étaient tous à pile ou tous à face, les mânes ancestraux, l'âme d'Affôgnon, les dieux et le cosmos tout entier acceptaient que l'inhumation fût faite sans cercueil, c'est-à-dire que le corps du défunt fût simplement emballé dans une natte. Mais si au contraire un seul des

morceaux de kola ou trois étaient à pile ou à face, le cadavre passait au bûcher... Les dieux n'avaient pas changé d'avis.

Fort amusé par la facilité du processus par lequel Djékou faisait parler les dieux, Toupilly le fit prier de recommencer deux fois ses opérations ; l'homme obéit, mais les dieux maintinrent leur avis.

Quelques minutes plus tard, un paquet solidement ligoté dans la natte sur laquelle Affôgnon passait la nuit depuis son arrivée dans la prison sortit de la cellule ; on mit le corps sur une civière portée par six prisonniers. Le soleil brillait haut dans le ciel car il était près de midi ; une foule de mouches tournait autour du sinistre paquet que suivaient Mauthonier, le vieux Djékou, une douzaine de gendarmes armés ainsi que le pauvre Ahouna complètement harassé à qui Toupilly avait cependant donné l'ordre de participer au cortège, sous prétexte que c'était sa faute si « l'imbécile d'Affôgnon s'était suicidé », que « d'ailleurs rien de semblable ne serait arrivé, si cet idiot de Père Dandou n'avait cru devoir aller si loin dans son zèle de serviteur de Dieu et des hommes. »

Ahouna, menottes aux mains, marcha comme sur des cactus jusqu'au cimetière des prisonniers situé à quelque deux kilomètres de la prison.

C'était un vaste terrain entouré d'un mur bas, et où poussaient des grands filaos qui, la nuit, au moindre souffle de vent, faisaient entendre un murmure gigantesque.

On jeta le corps d'Affôgnon dans la fosse creusée deux heures plus tôt par un petit groupe de prisonniers, et l'oncle Djékou y laissa tomber les quartiers de kola dont il s'était servi pour consulter les dieux. On boucha le trou, et le vieil homme retourna chez lui, les entrailles et le cœur noués.

XIII

AHOUNA AVAIT LE CORPS MEURTRI ; les coups de cravache et de pierre avaient laissé des traces sur sa peau collée aux os, et l'on avait dû le soigner sérieusement de peur qu'il ne mourût sans avoir été jugé. Il avait donc passé un mois dans l'une des cabines de la petite infirmerie située au fond de la maison d'arrêt. Maintenant, il se promenait à pas lents dans la cour frémissante de soleil en essayant de respirer profondément, mais malgré lui il s'y prenait comme s'il eût manqué d'air depuis plusieurs jours.

Le crâne osseux sous les cheveux en broussaille, Ahouna avait un front qui donnait l'impression qu'il était toujours en train de chercher quelque chose dans le lointain ; ses yeux petits et noirs étaient presque disparus dans son visage crispé ; les tempes paraissaient d'autant plus saillantes que les joues étaient creuses ; la barbe peu fournie et clairsemée allongeait davantage le visage dont elle accentuait l'effrayante maigreur. Les os du cou, qui était très maigre, ainsi que les omoplates

et les côtes semblaient visibles à travers cette peau sèche et tendue comme celle d'un tambour longtemps exposé au soleil. Son unique boubou tombant en loques le long de son corps laissait voir une poitrine de phtisique.

Ahouna Bakari allait de long en large, indifférent à ses confrères, aux mangues et aux sapotilles mûres tombant de temps en temps, ainsi qu'au soleil de cet après-midi qui lui permettait de voir, pour la première fois depuis son entrée dans cette prison, son ombre allongée sur la terre, étalée devant lui. Mais il s'arrêta net et commença de regarder cette ombre ; il mit les mains aux hanches, s'aperçut que l'ombre l'avait imité en prenant des dimensions extravagantes et ressemblait à un monstre ailé. « Un monstre, c'est bien ce que je suis devenu, mais est-ce vraiment ce que j'étais ? » se dit-il en laissant retomber ses bras le long de son corps ; son ombre redevint comme elle était quelques secondes plus tôt : longue, bizarrement mince, un véritable épouvantail en marche. Il la regardait sans relâche et ses yeux se dilataient. Ahouna était comme un chasseur à l'affût et semblait prendre des précautions infinies. Les nerfs crispés, les pieds osseux mais tenant ferme sur la terre, il avait l'air de vouloir bondir pour s'emparer de son ombre. Mais il se ressaisit, s'étant souvenu qu'il avait renoncé à poursuivre quoi que ce fût, car rien ne l'intéressait plus dans la vie.

Ahouna poussa un soupir ; il éprouva l'impression soudaine de n'avoir pas soupiré une seule fois depuis son entrée dans la prison ; cet air, ou plutôt ce souffle sorti de ses narines le rassura : il y avait encore quelque chose de vivant dans sa poitrine parsemée de poils bouclés et dans son ventre qui paraissait collé à la colonne vertébrale ; donc il existait. Il n'était pas libre, mais il existait et semblait s'en contenter bien que cela aussi lui fût indifférent. Un triste sourire parcourait son visage cadavérique : il pensa à sa femme et à leurs enfants et se dit à part soi, comme un fou : « Anatou,

Anatou, ma moitié, mon second moi-même comme je te croyais, qu'as-tu fait de moi ? qu'as-tu fait de mon âme ? qu'as-tu fait de ma vie ? Tu as tout carbonisé en moi dans l'espace d'un instant pour que je pusse réaliser mon être, car tu m'as révélé à moi-même, mais était-ce nécessaire ? Anatou que t'avais-je fait pour avoir été si malmené, et ainsi précipité dans cet abîme sans fond où je descends, l'âme rongée par le vertige de la mort ? Ah ! quelle chute, Anatou, quelle chute !... »

« C'est ravigotant, le soleil, hein Ahouna ? dit Boullin en s'approchant.

— Oui, très, répondit Ahouna sans tourner la tête pour regarder celui qui lui parlait.

— Tu as l'air de méditer et de regretter d'être ici.

— C'est toi qui le dis : tout m'est indifférent, mais je cherche mon être, dit Ahouna, toujours sans regarder son interlocuteur.

— Ton être ? » s'étonna Boullin, qui n'avait encore jamais entendu un criminel s'exprimer ainsi.

Ahouna posa alors son regard sur lui, et il remarqua que le nouveau pensionnaire avait des yeux marron clair, étrangement profonds et presque transparents.

« Oui, mon être ; je sais qu'il est perdu, carbonisé : c'est quelque chose que je ne retrouverai plus jamais, mais je le cherche quand même, dit Ahouna de sa voix lente.

— Allons, mon ami, ne deviens pas fou ! Qu'as-tu fait qui n'a été et ne sera jamais fait ?

— Tu me dis de ne pas devenir fou, mais on devient nécessairement fou dès qu'on a perdu son être.

— Tu as perdu ce que tu appelles ton être, tu as dit qu'il était carbonisé, et c'est certainement pour cela que tu es ici, à *l'ombre*, le seul lieu au monde où chacun retrouve ce qu'il a perdu, s'il le veut.

— Ne plaisante pas ainsi, toubab, car je suis plutôt un

homme à plaindre : il est dur de perdre son être dans les circonstances où le mien s'est révélé à moi avant de me quitter définitivement, dit Ahouna avec tristesse.

— Je t'admire et te plains à la fois de te creuser ainsi le cerveau pour si peu de chose ; mais, combien de personnes as-tu bousillées pour te faire tant de scrupules ?

— Une seule, une seule femme, innocente d'ailleurs, car elle ne m'avait rien fait, toubab, et c'était assez...

— Appelle-moi Boullin : nous vivons ici en parfaite démocratie... Tu dis n'avoir tué qu'une femme et que c'était assez ; n'importe comment, cela devait te suffire, puisque, à ce qu'on m'a dit, tu as été pris trois jours après ton forfait. Tu es un homme blâmable d'avoir fui ; moi, je me suis livré de mon propre gré, dit Boullin avec un sang-froid qui fit sursauter Ahouna :

— De ton propre gré ?

— Parfaitement, après avoir perdu deux fois mon être, c'est-à-dire ce que tu t'obstines à appeler ainsi.

— Tu plaisantes encore, Boullin, car on ne perd son être qu'une seule fois ! dit vivement Ahouna.

— On devrait pouvoir le perdre chaque fois qu'on a commis un crime, si on a pu s'en séparer ; or j'ai tué deux femmes.

— Deux femmes ? Deux êtres humains ? Il faut que tu sois bien monstrueux !

— Oui, deux femmes : ma propre femme et ma maîtresse. »

Ahouna s'arrêta, abasourdi ; Ferdinand Boullin lui raconta rapidement son histoire et acheva avec un sourire ironique :

« Voilà pourquoi je suis ici, à l'ombre, bénissant la justice française de substituer assez souvent, après les longs discours d'un avocat habile, la peine de mort à la déportation embellie de quelques années de travaux forcés.

— Ainsi, tu es deux fois criminel et tu ne seras pas tué à ton tour ? s'écria Ahouna avec étonnement.

— Mais mon pauvre vieux, le monde est un désert de criminels, et s'il fallait qu'on nous tue tous chaque fois que par accident on s'aperçoit de nos forfaits, il n'y aurait plus personne pour faire vivre ce désert ! Il vaut mieux qu'il nous supporte que d'être absolument vide. Tiens, regarde les deux toubabesses qui ramassent les fruits, là-bas, au fond de la cour : celle qui a les cheveux jaune clair comme la barbe de maïs, c'est madame Nicéphore, elle a tué son mari, un jaloux et un imbécile qui l'emmerdait ; il y a dix-huit ans qu'elle est condamnée au bagne ; elle en a encore pour sept ans, après quoi elle en sera quitte et la vie recommencera. Sa voisine, la belle aux cheveux de feu, c'est mademoiselle Couvrant ; elle s'est débarrassée d'un amant qui l'importunait par trop ; il lui reste encore neuf ans à passer ici, mais elle ne perd pas son temps : elle attend un bébé et c'est le chef-d'œuvre de Foublard. C'est ennuyeux, car à cause de ces excès de galanteries, nous les sept Européens — car nous sommes sept dont trois femmes — de la prison n'avons plus le droit de nous réunir et de bavarder ensemble pendant des heures, voire la nuit, ainsi que nous le faisions encore peu avant ton arrivée... Tu vois donc qu'on ne s'ennuie pas trop dans cette maison et qu'on pourrait y retrouver son *être* ?

— C'est surprenant qu'il y ait tant de toubabs ici », dit Ahouna d'un air rêveur.

Boullin sourit, baissa la tête, caressa sa barbe touffue, passa les doigts dans ses cheveux bruns qu'il portait maintenant telle une mauvaise perruque depuis qu'on ne les lui rasait plus, ainsi qu'à ses compatriotes, contrairement à la discipline de la maison d'arrêt.

« Il y a moins de toubabs que de noirs, mais notre présence parmi vous est une preuve que nous sommes tous des

hommes. Ce qui est un peu injuste, c'est que *des* noirs couchent dans les cachots et que nous les blancs nous ayons droit à des cabines spéciales. Foublard, et les autres couchent à l'autre bout des cachots, moi, je suis là-bas, derrière le sapotillier.

— Ce n'est pas grave, mais c'est aussi une preuve que ce que tu appelles démocratie n'est peut-être qu'un mot », dit-il d'une voix sans nuance.

« Cet Ahouna ne doit pas être bête », se dit Boullin, puis il lui demanda comme il l'avait fait à tant d'autres nouveaux venus dont les confessions remplissaient ses carnets :

« Raconte-moi un peu, si cela ne t'ennuie pas, comment tu en es venu à tuer une femme, comme je t'ai parlé de moi.

— Je te dirai un jour comment j'ai perdu mon être, dit Ahouna d'une voix tout à coup méditative.

— Tu me feras grand plaisir : j'aime entendre les camarades me parler de leur vie, et je souhaite que vienne bientôt le jour où tu me diras tout de ta personne ; j'aimerais bien que ce soit avant ton jugement, car après, commencera pour toi la véritable vie de bagne, et je crains que nous n'ayons plus alors le temps de bavarder aussi longuement que maintenant.

— Crois-tu que... qu'on me fera souffrir ? dit Ahouna avec une tristesse qui fit sourire Boullin, mais celui-ci lui déclara la dure vérité :

— Mais il le faut, mon pauvre vieux ! On commencera par te raser le crâne. »

Ahouna baissa la tête, toucha sa barbe et ses cheveux poisseux ; il se dit avec un peu d'optimisme qu'on le laisserait peut-être vivre, puisque madame Nicéphore, mademoiselle Couvrant, Foublard, Boullin deux fois assassin et bien d'autres criminels étaient là depuis des années ; mais ne pas savoir exactement ce que l'avenir lui réservait l'angoissait

maintenant qu'il avait pu parler avec un Européen dont, malgré l'apparence assez sympathique, l'âme s'était révélée d'une noirceur terrible, et il murmura :

« Oui, il le faut. Pourquoi me torturer davantage, puisqu'il le faut ? J'ai déjà renoncé à tout ; mieux vaut désormais me considérer comme un être mort, vraiment carbonisé. Oh, cela aussi m'est indifférent ! »

Il serra ses bras squelettiques contre son corps décharné soudain en proie à un frisson tétanique. Boullin s'en aperçut et le regarda :

« Tu as tort de t'emballer ainsi : ça ne sert à rien. »

Ahouna resserra son haillon sur ses os, car il avait vraiment froid malgré le soleil encore brûlant. A ce moment, Toupilly et Mauthonier, qui traversaient la cour, s'arrêtèrent auprès d'eux :

« Boullin, vous continuerez d'aller aux Carrières, c'est entendu ? dit Mauthonier.

— Oui, monsieur l'Inspecteur ! répondit Ferdinand Boullin au garde-à-vous comme un soldat.

— N'abusez pas de la faveur que nous vous avons accordée d'interroger vos camarades, de vous informer auprès d'eux parce que vous préparez un mémoire éventuel ; n'assommez donc pas Ahouna de questions car il est encore très faible.

— Bien, monsieur l'Inspecteur.

— Ahouna, vous suivrez demain vos camarades aux Carrières, afin de vous faire quelque idée des activités du lieu », dit Toupilly.

Ahouna ne répondit pas ; Mauthonier faillit protester que le nouveau pensionnaire ne devait pas sortir, d'abord parce qu'il n'était pas encore jugé, ensuite parce qu'il était vraiment trop faible, mais il se tut, et ils reprirent leur marche vers mademoiselle Couvrant qu'ils allaient dispenser des corvées difficiles à cause de son état.

« Tu as entendu ? dit Boullin à Ahouna dès qu'ils furent de nouveau seuls.

— Oui, mais en quoi cela consiste-t-il ?

— Tu verras demain.

— Est-ce dur ? demanda Ahouna avec tristesse.

— Tout est dur au bagne, c'est normal, mais je n'aime pas parler des Carrières, d'autant moins quand Hounnoukpo fait partie des gardes qui nous y conduisent.

— Qui est Hounnoukpo ?

— Tu ne le connais pas ? Tu le verras demain ; c'est le plus évolué des gardes, c'est un brigadier-chef, il a pris part à la guerre, il a tué beaucoup d'Allemands et a gagné des médailles ; il se vante d'avoir connu la France, et d'avoir une haine instinctive contre tous les assassins dont on parlait dans nos journaux ; mais comme il n'a pu avoir affaire aux forçats de France, il déverse sa bile sur nous qui sommes ici.

— Il a de la chance de ne pas être forçat, mais rien ne prouve qu'il ne serait le pire des assassins, si l'occasion... non, si des circonstances le forçaient à le devenir, dit Ahouna d'un air réfléchi.

— Tu sais, Hounnoukpo ne pense pas à cela.

— Qu'Allah ait pitié de lui, mais de quoi se mêle-t-il ?

— Je l'ignore ; je sais seulement qu'il ne comprend pas que l'on puisse être criminel, voilà pourquoi j'ai terriblement peur de lui ; Hounnoukpo est le seul homme que je crains vraiment dans cette prison, car il n'épargne ni blanc ni noir », dit Boullin, le regard visiblement chargé d'une grande terreur.

Ahouna s'en aperçut et prit peur aussi.

XIV

A QUATRE HEURES, comme d'habitude, la maison se réveilla ; les prisonniers ordinaires commençaient le balayage de la cour jonchée de feuilles et de fruits tombés pendant la nuit, tandis que les forçats sortaient de l'enceinte... Les chauves-souris froufroutaient toujours dans le feuillage en poussant de petits cris aigus ; les rats et les souris trottaient çà et là, prenaient quelques secondes de repos en s'asseyant sur leur petite croupe grise, se grattaient en guiorant de joie, se relevaient et reprenaient leurs trots.

Les lanternes des trente bagnards se faufilaient parmi les filaos. Seize gardes sérieusement armés, fusil en bandoulière, revolver et épée-baïonnette à la ceinture, cravache en main, cheminaient d'un air grave aux flancs des deux colonnes en marche. Hounnoukpo faisait partie des gardes.

Chaque pénitencier avait la menotte au poignet droit ; une longue chaîne en acier dont les deux bouts étaient cadénassés aux mains droites des deux hommes en tête des rangs,

reliait, en passant par leur œillet, les menottes les unes aux autres. Un énorme cliquetis de ferraille se mêlait aux murmures gigantesques du vent dans les filaos.

Il y avait Boullin, il y avait Foublard, cet artiste peintre qui « ne se gênait pas pour faire l'amour, même au bain », comme disait Mauthonier ; il y avait Gerbette, un ancien gendarme, il y avait madame Nicéphore, et trois autres femmes qui étaient des noires. Ahouna fermait l'un des rangs et suivait avec peine. Hormis ce dernier et Boullin, la plupart des pénitenciers couvaient une haine absurde contre leurs confrères ; tout se passait chez eux comme si la présence des uns dans ces rangs en marche y avait déterminé celle des autres... Des hiboux volaient parmi les arbres en hululant, et les femmes noires se serraient les unes contre les autres en maudissant « ces oiseaux de sorciers ».

Le convoi avançait, flanqué d'une colonne de lanternes tenues dans les mains gauches ; vu de loin, il ressemblait à un monstre fabuleux.

Deux heures de marche épuisante, et la chaîne s'en-gloutit dans un tunnel d'herbes hautes et drues étouffant un sentier juste assez large pour le passage des forçats et de leurs surveillants. Les herbes carnivores s'attaquaient aux jambes des bagnards et les faisaient saigner, et eux serraient les dents afin de ne pas crier, crispaient leurs nerfs et se raidissaient afin de supporter, stoïquement, les morsures de ces herbes impitoyables, véritable ironie du sort. Mais n'en pouvant plus, Sica, une femme noire, hurla soudain ; un garde lui imposa le silence :

« On a davantage souffert par toi ! »

Sica n'avait jamais pu résister aux morsures de ces plantes ; jolie, sensible, abhorrant la souffrance, un meurtre absurde l'avait précipitée au bain pour huit ans, et depuis trois ans, six fois par semaine, elle subissait cette petite torture en pleurant et en protestant qu'elle ne les méritait pas,

qu'elle était innocente... Ahouna aussi maugréa ; l'un de ses confrères lui fit remarquer :

« Aujourd'hui tu n'es qu'un simple promeneur, un observateur ; ne t'insurge donc pas déjà contre les caresses d'une plante. »

« Ces gens sont des endurcis, ce ne sont plus des hommes, bien qu'aucun d'eux ne m'ait dit avoir perdu son être. Comment !... Parler de caresse quand on est si cruellement mordu en pleine chair ? Il faudrait pouvoir éviter des souffrances aussi inutiles : plutôt la mort que ça. Boullin m'a dit qu'Affôgnon s'était suicidé pour échapper à la souffrance ; il n'en sait rien, mais c'est ce qu'il croit ; puisqu'il en est ainsi, eh bien ! c'est ce que je ferai aussi dès que l'occasion s'en présentera... » se disait Ahouna lorsque le convoi quitta le tunnel de verdure pour descendre dans un abîme de granit immense s'étendant sur plus d'un kilomètre de circonférence.

« Les Carrières ! » murmura Boullin en laissant s'exhaler un soupir de désespoir.

C'était un cirque granitique dominé par un mur naturel, haut, curieusement épais et au sommet en gigantesques dents de scie, qui, vues de loin, ressemblaient à des pics. Plus de deux cents marches taillées à même la roche conduisaient au cœur de ce gouffre que madame Nicéphore appelait l'*enfer*. La colonne marcha encore pendant cinq minutes, puis elle s'arrêta devant une grotte dans laquelle étaient rangés tous les outils : pioches, pics, lourds marteaux à manche long appelés *concasseurs*, pelles, houes et paniers.

Le jour avait déjà éclaté, bleu, cru, gai, vivant. Des ramiers roucoulaient, les oiseaux sauvages, aussi innombrables qu'innommés, chantaient joyeusement. Les lanternes étaient éteintes, le soleil montait, éblouissant, enveloppant pics et végétation arborescente de son auréole d'or. Mais

comme toujours la tristesse et l'ahan régnaient dans l'abîme où, çà et là, gisaient des cadavres de forçats : crânes horriblement défoncés ou aplatis, os de bassins envahis par des colonnes de mouches, carcasses thoraciques autour desquelles charognards, vers et scarabées se disputaient les viscères. Ahouna vit le triste spectacle et s'évanouit. Boullin le releva :

« Allons, tu es pire qu'une môme : ceci n'est que le prologue de ce qui t'attend dans quelques jours, quand tu seras des nôtres.

— Ne lui fais pas peur, Boullin », dit Roubet. C'était un grand brun, maigre et apparemment fragile.

« C'est un sujet sympathique, trop sensible, et je ne voudrais pas qu'il entre dans notre danse avec des illusions, dit Boullin avec un sourire d'homme supérieur.

— Naturellement, tu lui fais dégorger les pourquoi et les comment de son forfait ; je me demande si cette petite sociologie te servira vraiment à quelque chose, dit Gerbette, l'ancien gendarme, un beau roux devenu violet depuis qu'il était au bagne.

— Tout me servira », dit Boullin en s'éloignant car il avait vu un garde s'avançant vers eux.

Le soleil commençait à embraser Ganmê ; une puissante odeur de fétidité se dégageant du sein de l'abîme, se répandait partout, enveloppait gardes et pénitenciers, montait dans l'air, restait suspendue au-dessus des têtes et persistait. Les gardes allumaient leur pipe ou leur cigarette et se mettaient à fumer. Ils fumaient tout le temps qu'ils passaient dans ces carrières. Aux heures des repas, par groupe de quatre, ils mangeaient dans un coin où ils ne percevaient guère d'odeur désagréable, tandis que les douze autres, toujours armés, surveillaient les travailleurs. Pour ces derniers qui ne comprenaient plus l'importance du petit déjeuner, le déjeuner, quand ils étaient aux Carrières, avait lieu là où on le leur distribuait.

Chacun d'eux avait saisi un outil ; les femmes, dont la tâche était de ramasser du granit concassé avaient pris les paniers et le travail était commencé.

Pioches, pics, piolets et concasseurs s'abattaient sur la roche qui s'émiettait dans des jets d'étincelles ou résistait ; les hommes s'acharnaient contre la pierre, lui livraient des combats farouches. Y avait-il une fissure, une diaclase, on cognait sur les rebords, fort, fort, plus fort, encore plus fort, toujours plus fort ! L'abîme résonnait telle une forge où tous les marteaux tomberaient en désordre sur les enclumes ; les fissures se déchiraient davantage, la roche frémissait, vibrait, cédait par endroits ; les outils se précipitaient dans les diaclases élargies, les fouillaient en les mordant avec furie, cruauté et haine, comme s'il se fût agi d'ennemis en chair et en os. La montagne bâillait largement et laissait s'écrouler des blocs et des cailloux granitiques qui s'envolaient comme des projectiles.

La sueur perlait sur le visage des forçats, les aveuglait, ruisselait sur leur dos ; les femmes, avec leur panier à fond garni d'un coussinet qu'elles portaient sur la tête, transportaient du granit concassé dont elles faisaient des tas individuels. Madame Nicéphore s'arrêta et laissa s'exhaler un profond soupir ; son visage maintenant tanné par le soleil, rongé par la souffrance, fixa d'un air quémendeur le garde qui les surveillait ; l'homme la comprit et ne lui cria pas comme ç'aurait dû être son devoir de le faire : « Allez ! allez ! dépêchez-vous, Madame : vous savez bien que nous ne sommes pas à un reposoir ! » Aussi put-elle prendre une petite minute de repos... C'était une grande blonde ; elle avait dû être belle, d'une beauté perverse quoique sobre, et cette perversité se lisait encore dans ses yeux vert jade. Ahouna la regardait et ne comprenait pas qu'une femme si belle eût pu tuer son mari.

Boullin luttait contre un pan de granit en fredonnant

la Madelon, Foublard murmurait une chanson populaire, Roubet leur en voulait un peu de chanter, mais il ne disait rien et se contentait de suer. Un Mina bourdonnait le chant des travailleurs de force, un Nago fredonnait un air lugubre, un Martiniquais évoquait son île lointaine ; ce dernier était un jeune homme de trente-deux ans qui avait commis un crime le jour où, laissant de côté les théories de l'acte gratuit qu'il avait dû mal assimiler, il décida de passer à l'action et il tua, sans aucune autre raison que celle d'accomplir *un acte gratuit*, sa propre fiancée.

La roche se livrait dans des jaillissements d'étincelles, des cailloux s'envolaient, des blocs de granit s'écroulaient. Un Fon, à voix basse, entonna une chanson funèbre, une lame de pierre pointue qu'on eût crue taillée au biseau se détacha de la roche tel un éclair et vint lui crever un œil. L'homme laissa vivement tomber son piolet, se tut une petite seconde, puis poussa un grand cri de douleur tel un chien hurlant à la mort. Tout le monde s'aggloméra soudain autour de lui. Cossi leva la tête et l'on vit la lame granitique plantée droit dans son œil gauche d'où coulait maintenant comme d'un œuf écrasé, un affreux mélange d'humeurs. Ahouna, qui, après son évanouissement, faisait les cent pas comme s'il eût été lui aussi un garde, s'affaissa, enfouit son visage dans ses mains squelettiques et se mit à gémir. Djossou, qui était habitué à des scènes de ce genre, extirpa la lame de l'œil de son confrère et compatriote. Adjai, une femme noire condamnée à sept ans de travaux forcés, pleurait en protestant qu'il valait mieux mourir que d'être ainsi abîmé. Cossi lui-même avait cessé de se plaindre, mais comme dans un rêve, il demandait à ses camarades si son œil était vraiment crevé ; la réalité l'avait tellement surpris qu'il ne pouvait s'empêcher d'en douter... Il y avait dix ans qu'il venait dans cet enfer ; ses jambes, comme celles de tous ses camarades, étaient criblées de blessures et de cicatrices. Il avait vu mou-

rir plus d'un de ses confrères, mais il ne lui était jamais arrivé de penser qu'il sortirait du bain avec quelque infirmité que ce fût : « Finir mon séjour, sain et sauf ; je serai certainement marqué par mes années de réclusion, mais en sortir aussi sain de corps que d'esprit, avoir encore assez de force et de bon sens pour refaire ma vie. » Tel était le curieux optimisme de cet homme.

Ne pouvant supporter davantage un spectacle aussi pénible, madame Nicéphore se débarrassa tout à coup de sa blouse en bure, ôta vivement son tricot de peau en coton. Tout le monde vit alors son beau corps ainsi que ses seins bien faits et encore fermes.

« Allez ! allez ! pas de scandale ! cria Hounnoukpo qui, l'air farouche, cravache en l'air, était près d'assener des coups à madame Nicéphore qui, bien que nue comme un ver, se hâta de l'arrêter en déclarant avec beaucoup de sang-froid :

— Je ne veux ni charmer ni scandaliser qui que ce soit ici ; j'ai déjà cessé de plaire ; il y a bien longtemps que j'en ai fini avec cette comédie. Battez-moi maintenant si le cœur vous en dit ! » termina-t-elle en lâchant la cravache.

Puis elle déchira le tricot et s'en servit pour bander le trou noir, gluant, dégoulinant qui soudain rendait Cossi méconnaissable.

Déjà le bras si menaçant de Hounnoukpo était retombé inutile et impuissant le long de son corps épais. Madame Nicéphore remit sa blouse et reprit son panier.

Le groupe, plutôt mort que vivant, miné par la fatigue, l'insolation et la peur, s'éparpillait lorsqu'une grosse vipère, sortie d'un coin de la roche surchauffée, se dirigea sur un forçat noir qui l'écrasa net à l'aide de son piolet. Chose surprenante, Boullin manifesta un mouvement d'humeur bien regrettable ; il jeta sa pioche et s'écria :

« Ah ! merde, merde, merde ! J'en ai marre, marre, marre de cette vie de fou, de cette vie d'enfer !

— Allez, reprenez vite votre outil et travaillez ! cria un garde.

— Merde ! lui répondit-il.

— Qui merde ? s'enquit Hounnoukpo.

— Vous, le brigadier-chef Hounnoukpo, vous tous ici, et moi-même et le bon Dieu lui-même par-dessus le marché ! » vociféra-t-il, tremblant de rage.

Tous ses confrères, saisis par cette réaction dont ils ne comprenaient ni la cause ni le sens, se mirent à trembler pour lui. Hounnoukpo bondit sur lui et lui assena des coups de cravache dans le dos.

« Ah ! tuez-moi si le cœur vous en dit... oh ! merde encore : voilà tout ce que je pense ! » déclara-t-il.

Hounnoukpo le giflait, le matait vainement en lui criant :

« Assez ! est-ce compris ? taisez-vous ! je l'ordonne !

— Non, je ne me tairai pas : je suis un homme, je ne suis pas libre, mais j'ai au moins le droit de gueuler.

— De gueuler ? contre quoi ? contre qui, pauvre imbécile ?

— Contre ma condition, contre la vie, contre les hommes, contre vous tout le premier ! »

Hounnoukpo ne retint qu'un mot :

« Contre *moi* ? »

— Oui, contre toi Hounnoukpo ! pauvre con ! »

La cravache sillonna son visage, le sang giclait de ses oreilles, les coups pleuvaient avec rage sur son dos qui saignait aussi, mais le malheureux s'obstinait à ne pas se taire :

« Tue-moi, je m'en fous !... Ah ! quelle ironie du sort ! Vous vous rendez compte ? Vraiment, c'est plus fort que moi... J'aime les hommes, quelle que soit la couleur de leur peau ; j'ai connu des nègres au lycée de Montpellier, j'en ai fréquenté à Bordeaux, mais je ne peux souffrir qu'un nègre me commande, encore moins qu'il me ba... »

Une pluie de coups de cravache-phallus de cheval lui coupa la parole en le contraignant à ravalier le reste de ses insolences ; et Hounnoukpo, plus que jamais noir de rage, d'étaler ses trois grandes fiertés :

« Quoi, sale imbécile, maudit forçat ! tant que tu seras ici, même une bourrique aura le droit de corriger l'ignoble assassin que tu es et tu seras obligé de lui obéir, s'il lui échoit le *mérite* de te surveiller... Et sache-le bien : *primo*, j'ai connu la France où j'ai fait la guerre, *moi* ; *secundo*, j'ai vu Lyautey que je vénère, il m'a *serré la main* et m'a *donné sa photographie avec une dédicace* ; *tertio*, l'adjudant Kofi Hounnoukpo n'a jamais désobéi à ses chefs, blancs ou noirs. Donc tu dois m'obéir et me craindre, d'autant plus que tu n'es qu'un assassin, le dernier des hommes, et je te hais ainsi que tous les gens de ton espèce. C'est compris ? termina-t-il en giflant encore Boullin.

— C'est compris, mais tu ne peux pas m'empêcher de te haïr aussi et de crier que je ne peux souffrir d'être commandé par un nègre ! »

De nouveau, Hounnoukpo s'emporta, mais il se maîtrisa aussitôt, ayant pensé que tous ces pénitenciers étaient plus ou moins des fous. « Dussé-je le battre jusqu'à lui faire rendre l'âme, il ne se ravisera jamais, le forçat ! » dit-il à part soi, puis il cria :

« Allez, au travail ! »

Pioches, pics, piolets, concasseurs, se remirent à mordre la roche avec rage. Ahouna, bouleversé jusqu'à l'âme par le spectacle auquel il venait d'assister, pleurait en silence dans ses mains osseuses en se disant : « Boullin, mon ami, comment as-tu pu t'attirer tant de souffrance, toi le brave, le cynique, l'homme honnête qui avait reconnu la gravité de son forfait et en acceptait les conséquences ? Pourquoi as-tu fait un si mauvais usage de ta langue ? Il faut se méfier de tout, même de ce qu'on a en soi, Boullin. »

Mais Ferdinand Boullin ne pensait pas ainsi ; il ne le pouvait pas parce que sa conception de la vie et de l'homme était profondément différente de la sagesse d'ailleurs simpliste d'Ahouna, qui, malgré sa décision de vivre indifférent à tout depuis son entrée dans la prison, n'en fuyait pas moins la moindre souffrance ; quant à Boullin, il admettait cette souffrance avec stoïcisme. Il était sûr qu'elle était la rançon de sa faute. Il faudrait le reconnaître, Ahouna aussi avait le sens de la révolte, seulement, il s'en méfiait beaucoup, parce que disait-il : « Ça ne sert à rien, et si je dois désormais renoncer à quelque chose, ce sera à la vie, mais pour la mort ; car de quelque côté du monde où je me tourne, je retomberai toujours entre les mains des hommes. »

Boullin non plus n'ignorait pas la révolte, mais ne s'y livrait que lorsqu'il la jugeait légitime. Il avait aujourd'hui éprouvé ce sentiment parce que l'homme, le seul animal qui comprenne la liberté et qui puisse la sentir vibrer en lui à chaque instant de son existence, avait hurlé dans son cœur en le mordant en pleine chair. C'était absurde, mais tout un passé qu'il croyait à jamais anéanti s'était ressuscité en lui, et il avait cru devoir s'insurger.

Tous ces forçats au travail éprouvaient la même sensation, le même sentiment, la même morsure : la révolte, qui se manifestait dans la façon dont les femmes remplissaient leur panier de granit concassé et s'en chargeaient, se trahissait dans leur démarche et dans leur visage crispé. Elle animait, commandait ces mains armées de pics, de pioches, de piolets, de concasseurs et de pelles ; c'était elle qui attaquait la roche avant les outils... l'inutile révolte des bagnards.

Le soleil régnait en maître ; la brûlante et suffocante chaleur d'Afrique étalait une nappe diaphane et vibrante au-dessus des têtes rasées des pénitenciers noirs. Tous les corps, sous les souquenilles, — ces uniformes gris cendre, ridicules, épais, en forme de sac, et qui eussent fait ressembler

les forçats les uns aux autres s'ils eussent été tous des blancs ou des noirs — transpiraient en exhalant une puissante et insupportable odeur de cuir pourri.

Une pioche enragée mordit la roche et y resta ; un bloc de granit énorme céda brusquement, s'aplatit soudain, et le sang jaillit de dessous le bloc comme surgi du sein de la terre : un homme était atterré, écrasé comme une bestiole, enterré sans avoir crié ; non pas parce qu'il n'avait pas eu le temps de le faire, voire d'échapper à cette mort abominable, mais parce qu'il avait préféré que sa fin fût ainsi. Ç'avait toujours été le souhait le plus intime de Favidé. Le plus calme des pénitenciers, du moins apparemment, venait de mourir, et Hounnoukpo prit froidement le cahier d'appel, l'ouvrit et raya son nom de la liste.

« Mieux valait pour lui d'être mort, car c'était vraiment absurde, comme il le faisait, de pâtir pour un forfait qu'il n'avait pas commis. C'était un simple d'esprit, un imbécile tel que la terre n'en produit que fort rarement : sans avoir tué personne, il était devenu des nôtres pour n'avoir pas su prouver son innocence. Ah, c'est inadmissible de se conduire ainsi ; le monde n'appartient ni aux innocents ni aux imbéciles, et Favidé avait aussi tort d'être né que de n'avoir pas su se défendre contre les forts, les canailles qui ont réussi à faire de lui un bagnard », murmura Boullin.

Vers seize heures, on leur remit la menotte au poignet droit, après qu'ils eurent rangé les outils dans la grotte ; chacun reprit sa lanterne et l'énorme cliquetis de la chaîne recommença de se faire entendre. Harassée, exténuée, la colonne remonta lourdement les marches de granit sans tourner les yeux vers l'abîme. Derrière, en bas, une foule de vautours poussait des cris de rage autour du cadavre de Favidé qu'elle ne pouvait dévorer parce qu'il était littéralement enseveli sous le bloc de granit, tandis que les premiers atterris déchiraient farouchement les pieds et les mains de la victime.

Le convoi disparut dans le tunnel de verdure, en sortit, traversa encore le domaine des plantes carnivores ; Sica pleurait et gémissait doucement. Cossi, le borgne, la consolait en lui murmurant, parce qu'elle était devant lui, d'essayer d'être forte, tant qu'elle n'était pas devenue infirme.

Lorsque le convoi fut revenu dans la prison et que les pénitenciers ne furent plus enfilés le long d'une chaîne telles des perles d'un monstre fabuleux, Boullin s'approcha d'Ahouna :

« Alors, tu as vu ce que c'est que les Carrières ?

— Tu n'as pas été sage, pourquoi cette révolte ? Tu m'as déçu, lui dit Ahouna sans s'occuper de la question de son ami.

— Tu as raison, mais tu ne peux pas me comprendre... Enfin, tu as bien vu ce qui se passe là-bas ?

— Oui, et je prie Allah, même maintenant qu'il est contre moi comme je le sais, de veiller à ce que jamais je ne travaille dans cet abîme où je me suis senti au-delà de la mort.

— Mais la véritable mort commence ici-bas ; je dirais même que son domaine est sur la terre et non ailleurs, et *il faut* que tu subisses l'épreuve, Ahouna. Tu iras travailler dans les Carrières ; tu vas y suer, jusqu'à ce que tu te sentes devenir un rocher comme cet assemblage de granit que ta pioche brisera avec furie, avec une haine sans nom parce qu'elle sera absurde.

— Jamais ! dit Ahouna avec terreur.

— Tu es ici pour souffrir, je te l'avais déjà dit. Peut-être dans une semaine, dans un mois ou deux, on t'emmènera à Ouidah, à Cotonou, puis à Porto-Novo. A Ouidah, les gens vont te huer, chrétiens, mahométans et fétichistes vont te maudire et cracher sur toi ; à Cotonou, ville cosmopolite, la foule, d'ordinaire indifférente, toujours pressée, deviendra soudain un monde de badauds qui s'abattrà sur toi telle une colonie de mouches vertes sur un morceau de viande. Noirs et blancs, voleurs et hommes probes — s'il y en a — te

regarderons comme une bête curieuse ; à Porto-Novo, Ahouna, Goun, Nago et Yourouba tueront ta pauvre âme à force de te regarder bêtement et de te maudire ; peut-être y seras-tu même lapidé de nouveau comme tu l'as déjà été à Ganmê le jour de ton arrivée... Et tu ne pourras rien contre tout cela, car ce sera le commencement de ta vie de forçat. Je te l'avais dit, mais écoute-moi encore : *tu perdras à nouveau ce que tu appelles ton être*. Tu t'en apercevras quand, jugé, condamné à plusieurs années de bagne, tu reviendras à Ganmê pour y suer dans les Carrières, dit Boullin avec sang-froid et fermeté.

— Jamais, jamais, jamais ! » fit Ahouna d'une voix étouffée, l'âme en proie à une angoisse atroce.

Ses yeux soudain hagards errèrent partout autour de lui, puis ils se posèrent, luisants et lointains, sur Boullin. Ahouna réfléchit une seconde et dit à son confrère :

« Rends-moi un service. »

Boullin sourit des yeux, puis du bout des lèvres :

« Lequel ?... te prêter un canif, une lame de rasoir, quelque chose dont tu pourras te servir pour te suicider ?

— Oui, oui, c'est ça : un secours, chuchota Ahouna.

— Je n'ai rien ; regarde ma barbe... d'ailleurs, on nous a tout pris après le suicide d'Affôgnon. Ecoute, quand bien même j'aurais ce secours, je ne te le prêterais pas, car il faut que tu souffres, il faut que tu comprennes le bagne, que tu lui donnes un sens ainsi qu'à ta vie d'homme qui a perdu son être, dit Boullin.

— Mais ma vie est morte, elle n'a plus de sens pour moi, et le bagne non plus n'en a pas ! chuchota Ahouna avec colère.

— Justement, c'est parce que ta vie n'a plus de sens et que le bagne n'en a pas du tout qu'il faudra leur en donner. *Cherchez, et vous trouverez*, comme dit l'autre ; cet homme que je trouve maintenant sublime avait certainement raison.

— Je ne veux rien chercher ; si : ce que je cherche désormais, c'est la mort, quelle qu'elle soit, et je veux la trouver, n'importe où, n'importe comment, le plus tôt possible. Je veux que l'heure de mon départ pour Ouidah, Cotonou et Porto-Novo ne tarde guère, ou qu'elle ne sonne jamais. Comprends-moi, Boullin, mon ami.

— Ainsi soit-il ! » dit Boullin avec ambigüité.

Lorsque le surlendemain le monde des forçats retourna aux Carrières ainsi que cela se passait tous les trois jours, Ahouna fut frappé d'une sorte de folie. A peine avait-on commencé le travail que, telle une maison à étage depuis longtemps branlante, un large pan de roc s'écroula en enterrant complètement Boullin et un pénitencier noir. Hounnoukpo fut tellement surpris qu'il se mit à murmurer comme dans un rêve que ce n'était pas possible. Ahouna poussa un cri de terreur, pleura et marcha comme un automate vers les marches de granit en criant qu'il ne voulait plus rester dans cet enfer. On s'empara de lui et on lui mit les menottes.

Assis, les yeux hagards et fixés sur cette pierre tombale grossière et monstrueuse de dessous laquelle sortaient des ruisseaux de sang déjà envahis par le peuple des mouches, Ahouna sanglotait de douleur. Madame Nicéphore le regarda d'un air réfléchi, profondément triste parce qu'elle essayait vainement de comprendre sa douleur ; puis elle baissa la tête et pleura en silence.

« Pauvre Boullin, ce n'était pas le mauvais type, dit Foulard.

— Oui, ce n'était pas le mauvais type : cynique, parfois révolté, mais bon ! » dit Gerbette.

Hounnoukpo ouvrit son cahier d'appel, et sa main, pour la première fois depuis bientôt quinze ans qu'il venait dans cet enfer, trembla en rayant les noms de Boullin et de Goudjanou, la seconde victime.

XV

AHOUNA ÉTAIT INCONSOLABLE : il ne réussissait pas à s'empêcher de pleurer en silence la mort de Boullin qui lui semblait maintenant aussi cher, aussi indispensable que ce qu'il appelait son *être*. Le néant qui s'était ouvert dans son âme aussitôt après son crime lui paraissait se creuser davantage, et cette sensation angoissante dont il avait l'air de ne pas se soucier parce qu'il se considérait comme un mort parmi ses confrères correspondait à une certaine réalité : à Zounmin où Ahouna avait tué madame Kinhou quelques mois plus tôt, plusieurs colloques familiaux s'étaient déjà tenus, qui avaient suscité entre les proches et les enfants de la défunte de vives altercations dégénérées en haines véritables, parce que les uns voulaient pardonner à l'assassin de madame Kinhou et s'efforcer d'ignorer son existence sur la terre, tandis que les autres optaient pour une vengeance intransigeante. Une dernière réunion allait avoir lieu ce soir, et le vieux Dâko sortit de sa chaumière dont le toit en forme d'obus, descendant au ras de terre, laissait voir une petite partie du mur en banco.

C'était un nonagénaire décharné et velu ; il avait dû

être grand, musclé, assez bien bâti, un bel homme, en somme. Il était devenu voûté et se déplaçait en s'appuyant sur un long bâton en bois de fer qui dominait exagérément sa taille arc-boutée, de sorte qu'on apercevait le sommet de cette canne excessive avant de voir le vieux Dâko. Plus il avançait en âge, plus ses muscles se ratatinaient, se desséchaient et se collaient à ses os en fuyant sa peau noire et terne. Cette enveloppe qui avait dû être très souple et lisse se ridait sur le visage du vieillard et tombait en bajoues, allongeait ses grandes oreilles bourrées de poils comme un cœur d'artichaut, pendait, absolument lâche, sous son menton et à ses avant-bras tel le fanon d'un vieux cerf.

Le doyen de Zounmin, qui était aussi le beau-père de madame Kinhou, traversa, de sa démarche de vieillard pacifique et très réfléchi qui avait quelque chose de la froide majesté d'un héron, la cour de l'agglomération ancestrale, et alla s'asseoir sur un petit tabouret sculpté à même un gros morceau de roco. Assis, il était comme accroupi, les genoux joints sous son menton toujours rasé de frais, les bras croisés sur les cuisses. Son grand pagne tissé à Kanan, qu'il portait comme un péplum, laissait voir sa poitrine large et couverte de poils blancs bouclés comme ses cheveux, blancs aussi. A ses pieds palmés, trop grands, et peut-être même trop lourds pour ses chevilles maigres et squelettiques, était étendue une grande natte en jonc sur laquelle cinq jeunes hommes, sortis des cases construites çà et là en bordure de la cour circulaire, étaient venus s'installer avant son arrivée.

Ils étaient vis-à-vis du vieillard, sous un figuier sauvage dont l'ombre épaisse s'étalait faiblement dans la cour : la lune déjà suspendue très haut brillait dans un ciel sans nuages.

« L'atmosphère de notre petite ferme est devenue lourde d'une certaine malédiction depuis la mort de Gbênoumin, et nous devons nous entendre pour en chasser, pour

essayer d'en chasser — car ce n'est pas une chose facile — les mauvais esprits. L'âme¹ de Gbênoumin a besoin de repos et le réclame ; notre devoir à nous tous est de nous unir afin d'ériger à cœur ouvert le golem et « l'assien² » de mon fils ; nous devons également songer à ceux de Kinhou, ma bru. Le dissentiment qui s'est abattu sur Zounmin peu après l'assassinat de Kinhou retarde exagérément le « djônou³ » de cette dernière et beaucoup d'autres cérémonies. Pour ces raisons, mon désir ce soir est de vous inviter — en vous suppliant de nouveau — à pardonner, à oublier même les événements tristes, malheureux et douloureux de ce passé que les dieux eux-mêmes se chargeront de venger, j'en suis sûr. Je veux, mes petits, que nous fassions revenir ici, à Zounmin, vos oncles et tantes, cousins et cousines, nièces et neveux réduits par votre intransigeance à errer dans la brousse où ils s'efforcent de construire une autre ferme, la leur. Il ne faut pas leur laisser le temps de réaliser cette entreprise. Les regarder aller jusqu'au bout, c'est acquiescer à ce dissentiment. Or je suis convaincu que vous souffrez de leur éloignement, et que c'est par pur entêtement que vous voulez venger la mort de Kinhou, car — et je parle en connaissance de cause — l'âme de ma bru est contre toute vengeance, elle est contre vos manigances... Mes petits, croyez les propos peut-être insensés et trop pacifistes d'un vieillard : Zounmin est la demeure de nos ancêtres ; leurs mânes, comme vous le savez tous, sont là, dans la case derrière le figuier où nous leur rendons hommage tous les « zog-bodogbé⁴ » ; ils sont partout dans cette ferme et prennent

1. En Afrique, et particulièrement au Dahomey, l'âme des morts ne se reposerait pas tant que certaines cérémonies n'auraient pas eu lieu et qu'il n'y aurait pas d'entente entre les parents des défunts.

2. Effigie en fer forgé ou en cuivre par laquelle on symbolise la présence des morts parmi les vivants.

3. Réveillon funèbre qui a lieu deux ou trois mois après l'enterrement.

4. Jour de foire qui est aussi le jour de certains sacrifices fétichistes.

part à toutes nos activités ; ce sont eux qui veillent sur notre vie à tous et sur notre bien-être. Craignez qu'ils nous tournent le dos, mes enfants, et se joignent aux mauvais esprits pour contribuer, farouchement, à notre perdition et à l'anéantissement de tout Zounmin. Zounmin n'a jamais, que je sache, résonné de querelle ni tremblé de malheur. Or le malheur et la misère planent dans les airs, ils sont au-dessus de notre agglomération ; je pressens qu'ils sont imminents et vont s'abattre sur nous, sur nos têtes, si nous ne nous calmons pas, si nous ne nous réunissons afin de nous rendre favorables le secours et la bénédiction des dieux et des mânes. Arrêtons, je vous en supplie, mes petits, cette course vertigineuse vers le néant avant qu'il ne soit trop tard. La prudence vaut bien mieux que le regret et le remords !

— Si l'anéantissement de Zounmin que vous semblez prédire devait avoir lieu effectivement, grand-père, ce ne serait qu'après la réalisation de notre projet, quelque insensé qu'il paraisse à ceux, faux parents d'ailleurs, qui se sont séparés de nous, et à vous-même qui êtes resté parmi nous, dit Houinsou avec fermeté, un homme de trente-trois ans, grand et robuste, l'aîné des descendants de la défunte.

— Non ! cette vengeance est le comble de la sottise, et elle n'aura pas lieu à Zounmin ! répliqua le vieillard.

— Vous avez déjà vécu, grand-père, et à votre âge, vous pouvez vous permettre de pardonner n'importe quel crime ; quant à nous, nous sommes encore jeunes, et nous avons besoin d'agir ; il faut que nous prouvions les exigences intimes de notre génération absolument différente de la vôtre qui meurt. C'est ce que vous semblez ignorer ! dit Tovignon avec une arrogance pénible pour le vieillard.

— A quoi sert une activité seulement déterminée par la vengeance ? Devriez-vous agir quand même ce serait pour faire le mal ? dit le vieux Dâko d'un air angoissé.

— Parfaitement, grand-père ! répondit Houéfa.

— Non, à moins que vous ne soyez devenus fous, mais fous à lier et à envoyer au lazaret à Cotonou ! répliqua vivement Agossou, le cadet des frères Gbênoumin.

— Tais-toi, misérable : tu es allé à l'école où tu as appris des âneries qui t'empêchent de sentir et de penser comme tout le monde ! lui objecta Houngbé, son oncle, l'unique frère de madame Kinhou, et qui vivait à Zounmin depuis que les gens ne s'y entendaient pas au sujet de la punition à infliger à Ahouna.

— Dâgbo¹ n'est jamais allé à l'école, il n'en connaît aucune mais il ne sent ni ne pense comme vous pour autant ! répliqua de nouveau Agossou.

— Dâgbo est dâgbo et cela suffit ; quant à toi, tu es un déraciné, un vendu, et tu ne peux raisonner autrement que tu le fais ! dit Houinsou.

— Mieux vaut être un déraciné, un vendu, voire un esclave et demeurer malgré tout un homme sensé et raisonnable, dit le vieillard.

— Si c'est être fou que d'aimer sa propre mère et de vouloir à tout prix la venger, je préfère ma folie à ce que vous appelez le bon sens et la raison ! dit Houinsou avec colère.

— La justice française s'est déjà chargée de punir l'assassin de notre mère que j'aimais autant et même plus que vous les assoiffés de vengeance et de sang.

— C'est ta faute, c'est aussi la faute de ceux qui s'isolent dans la brousse si nous avons été obligés de porter l'assassin à Ganmê ; sans dâgbo, sans toi et les autres imbéciles, tout se serait bien passé, même malgré les gendarmes ! Ah ! justice française, justice française... J'aimerais bien savoir en quoi consisterait de la part de cette justice dont tu ne cesses de nous rebattre les oreilles, les souffrances dont l'assassin de notre mère serait passible. Ce n'est pas parce

1. Grand-père, en dialecte fon.

que tu as ce que tu appelles ton « cèfitica¹ » que tu dois nous en imposer, car tu veux passer pour un lettré que tu n'es pas, et tu ne sais rien de la justice française ! dit Tôvignon d'un air hargneux et avec beaucoup d'agitation.

— Prison, bagne, travaux forcés, coups de cravache et un tas de mauvais traitements de la part de ses gardes, murmura Agossou en essayant de se rappeler quelques-uns de ses souvenirs d'école.

— Que les dieux de la lèpre et de la peste t'emportent avec tous ces mots vides de sens qu'on t'a inculqués à l'école ! Un moustique te piquerait que tu voudrais l'envoyer en prison, au bagne, le vouer aux travaux forcés et aux coups de cravache ! dit Houéfa.

— Ces châtiments sont pourtant pires que la mort ! dit le vieux Dâko en pensant à ce qu'il avait entendu dire au sujet des Carrières de Ganmê.

— Vous n'en savez rien, mais cela importe peu : que ce soit à Ganmê ou ailleurs, en prison, au bagne, on mange et on vit ; on y est privé de tout ce qu'on a coutume de faire, de la liberté, mais on y vit quand même ; or ce qu'il nous faut, c'est empêcher l'assassin de ma sœur de continuer à vivre : il a tué, il faut qu'il meure aussi ! dit Houngbé.

— Nul ne vit éternellement, et cet homme du Nord mourra un jour ou l'autre, fit remarquer Agossou.

— Il mourra, c'est un fait, mais ce n'est pas ça qui nous intéresse, nous : il a tué, il faut qu'il meure, tué lui aussi ; il faut que nous écourtions son existence en le tuant le plus tôt possible ! dit Tôvignon.

— Votre entreprise sera du *dé-votchi* : une jolie noix bien mûre dont vous ne trouverez jamais l'amande que vous y cherchez parce qu'elle est pleine de vide ! dit Agossou d'une voix chargée de malédiction.

1. Certificat d'Etudes primaires élémentaires. « Cèfitica » : prononciation de la plupart des illettrés dahoméens.

— Que t'importe, maudit ? lui cria son oncle.

— La réalisation de cette entreprise de déments que vous êtes déjà vous amènera à manger de la coloquinte durant toute le reste de votre vie. Votre oncle Houngbé, je le sais, vous a monté le coup et il vous tient sous son joug ; ce garçon que je n'ai jamais considéré comme un homme, c'est l'incarnation même du malheur. Si vous saviez, mes pauvres petits, dans quel dédale il vous entraîne, vous renoncerez immédiatement à vos folies ! dit le vieillard d'une voix tragique en se levant.

— *Tôvi dô : zankou ! Nonvi dô : aniwêdo zanmê ?*¹ » répliqua Houngbé d'un ton lourd de vanité.

Cette injure grossière fit se rasseoir le vieux Dâko. Il n'avait jamais considéré feu sa bru comme une étrangère à Zounmin. Depuis ce temps déjà lointain où Gbênoumin et Kinhou s'étaient connus et avaient commencé à se fréquenter, le vieillard regardait sa future belle-fille comme une fille de sa propre agglomération ; jamais il n'avait pensé, depuis lors, à son fils sans que l'image de la jeune Kinhou ne fût aussitôt venue se placer, dans son esprit, près de celle du jeune homme. Mariée, il la voyait aller çà et là en vaquant aux travaux de son ménage, et l'image qu'il s'était faite d'elle était toujours la même. Plus il vieillissait, plus Gbênoumin et Kinhou lui apparaissaient comme un frère et une sœur. Il ne s'était jamais adressé à sa bru qu'en l'appelant « ma fille » et il la tutoyait même. Et voilà qu'un jeune homme qui aurait pu être son petit-fils lui faisait remarquer avec autant d'arrogance que d'insolence qu'il s'opposait à ce que l'on vengeât la mort de cette bru qu'il aimait tant parce qu'elle n'était pas sa propre fille !

La lune n'était plus juste au milieu de la cour mainte-

1. Locution fon caractérisant les antagonismes assez fréquents entre frères germains et frères consanguins. Se dit aussi pour signifier qu'on agirait autrement s'il s'agissait de soi. C'est le cas ici.

nant envahie par l'ombre du figuier sauvage ; les toits en forme d'obus des cases presque collées les unes aux autres étalaient leurs ombres fantomatiques jusqu'à la ceinture de brousse qui entourait l'agglomération. Un couple de hiboux sillonna le ciel d'un vol majestueux, se posa sur le roco dominant toute la brousse environnante et déchira l'air calme et silencieux de hululements lugubres. Houngbé eut un léger haut-le-corps suivi de saisissement, puis il murmura quelques incantations cabalistiques dont la vertu consisterait à contredire, mieux, à anéantir les présages sinistres dont ces rapaces, en Afrique comme dans tous les pays où les superstitions ont puissamment barre sur l'esprit des hommes, passent pour les porteurs.

Le jeune Agossou perçut le murmure de son oncle et dit à part soi : « L'imbécile ! il pense à tuer l'assassin de ma mère, il se croit assez fort pour arriver au bout de ses manigances abominables, mais il tremble telle une feuille morte et marmonne des incantations parce que des oiseaux nocturnes ont crié ! »

Le vieux Dâko poussa un soupir :

« J'avale ce que tu as vomi, Houngbé ; je n'ai pas attendu d'être vieux pour pardonner à mon prochain les blessures dont il ne cesse de me marquer, mais tout se paye. »

Il n'eut pas plus tôt terminé sa phrase que par trois fois, des hululements impératifs, de nouveau, résonnèrent dans l'espace ; alors Houngbé et ses trois neveux partisans de la vengeance murmurèrent de concert leur récitation cabalistique. Le vieillard saisit rapidement l'occasion :

« Jamais ces oiseaux de mauvais augure ne survolaient Zounmin ; ils y pullulent depuis que nous sommes divisés, déchirés et éparpillés par des dissentiments qui persistent à cause de vous, Houngbé, Houinsou, Tôvignon et Houéfa. Je vous le répète, tout sénile et inutile que je vous parais :

un malheur terrible se noue dans les airs, menace Zounmin et risque de s'y abattre d'ici fort peu de temps ; à preuve, et vous avez dû le constater aussi : depuis quinze jours « aguê¹ » vient se percher sur le roco et module son chant sur une seule note... Le danger est donc imminent, mes petits, et il ne tient qu'à vous de l'éloigner pendant qu'il est encore temps.

— Tant pis ! déclara Houinsou.

— Les dieux eux-mêmes sont de notre avis ! renchérit Houngbé.

— Ce n'est pas vrai ! anathème sur vous tous qui cherchez à souiller les dieux ! » s'écria le vieillard soudain pathétique.

Le silence tomba et régna pendant une longue minute. Le vénérable Dâko eut un frisson ; il ramena sur son corps décharné son grand pagne dont un pan traînait à ses pieds ; la nuit s'était rafraîchie ; la terre exhalait une odeur d'humidité comme après un orage. Le vieux Dâko se sentit battu, vaincu de n'avoir pu nettoyer cette écurie d'Augias, aussi décida-t-il d'abandonner ces discussions vaines, de laisser ces quatre grands imbéciles à leur entreprise insensée. Il savait comment les rebelles allaient s'y prendre et aurait pu leur dire qu'il les dénoncerait à Ganmê, mais il savait aussi qu'il n'agirait jamais ainsi : ce n'est pas à quatre-vingt-dix ans passés qu'il irait jouer ce rôle ridicule ; n'était-ce pas pour éviter de devenir des traîtres que les autres avaient, une bonne fois pour toutes, quitté Zounmin pour la brousse ? « Il faudra donc que je parte aussi ! » se dit le vieillard, mais il se ravisa aussitôt : l'idée lui était venue de parler une dernière fois avant de savoir quel parti il prendrait :

« Je vais vous raconter un conte.

— Je n'en ai jamais entendu narrer à Zounmin ; il me

1. Chouette hulotte d'Afrique qui module son chant sur une seule note, ce qui serait un signe de malheur, souvent l'annonce d'un décès.

semble même que cette naïveté est interdite ici par un décret ancestral, objecta Houinsou d'un ton de voix où il avait mis toute la fierté et la vanité qu'il ressentait de ne pas être tout à fait ignorant des us et coutumes de cette ferme déjà vieille de trois cents ans.

— C'est vrai, mais dans des circonstances pareilles à celles où nous vivons — ce qui, d'ailleurs, n'a jamais eu lieu à Zounmin — nos pères, à bout de souffle comme je le suis, recouraient à la morale des contes et à leur sens symbolique, dit le vieillard, puis il raconta un de ces contes dahoméens rendus aujourd'hui célèbres par l'auteur de *Au Pays des Fons* :

« Trois hommes, un jour, firent un pari. Le premier dit : « Quand ma mère mourra, je ne l'enterrerai pas avant d'être allé chez la Nymphé du lac Nohoué demander une pierre de son lit. »

Le second dit : « Si ma mère vient à mourir, je parie que je ne la mettrai point en terre avant d'avoir obtenu un linceul des mains du Tonnerre. »

Le troisième dit : « Moi, j'enterrerai ma mère avec la queue d'un lion vivant ! »

Le premier homme perdit sa mère. Il courut au bord du Nohoué et se jeta à l'eau. Au fond de l'eau, il se trouva en présence de l'ondin :

« Ne sais-tu pas, lui dit le génie, que ma demeure est interdite aux gens de ton espèce et que ceux qui s'y hasar dent ne s'en retournent plus ?

— Oui, répondit l'homme, mais grand génie, sauve-moi ! J'ai soutenu à mes amis que je ne mettrai point ma mère en terre sans t'avoir demandé auparavant une pierre de ton lit ; ma mère vient de mourir ! »

Le génie eut pitié de lui et lui remit une pierre de son lit. Peu après le second perdit sa mère. Il se rendit chez le Tonnerre.

« Que cherches-tu ici ? lui demanda le dieu.

— Grand dieu ! répondit-il, pardonne ma hardiesse ; ma mère vient de mourir, et si tu n'as pas pitié de moi, je ne pourrai l'enterrer, car j'ai parié de ne l'enterrer qu'avec un linceul du dieu Tonnerre. »

Le tonnerre eut pitié de lui et lui donna un linceul. Le troisième homme perdit sa mère : « Serais-je le seul qui ne ferait honneur à ma parole ? » s'écria-t-il en se lamentant. Puis, après un moment de réflexion, il dit à sa femme :

« Je vais à la recherche d'un lion vivant ; veille sur le corps de ma mère, et si demain je ne suis pas rentré, soulève le couvercle de la calebasse placée derrière ma case ; si le sang qui y est entre en ébullition, donne du ragoût de chair de tortue à mes chiens, et lâche-les. »

Il marcha droit devant lui et parvint, à la tombée de la nuit, à une caverne retirée. Une vieille femme en sortit et lui adressa vertement la parole :

« Ne sais-tu pas que tu es ici dans la demeure des lions et qu'aucun être humain ne s'aventure impunément en ces lieux ?

— Oui, sanglota l'homme, je sais tout ce que je risque en venant en ces lieux ; mais sauve-moi : j'ai juré de n'ensevelir ma mère qu'avec une queue de lion. Si tu ne me sauves pas, j'expose l'auteur de mes jours à être privée des honneurs de la sépulture. »

La vieille femme — qui est la gardienne des lions — réfléchit et dit :

« Je te cacherai sous un pot ; quand les lions rentreront, tu ne bougeras pas. Quand tu entendras : « Hounou ! Hounou ! Gben ! » ne bouge pas davantage, ils seront encore éveillés. Mais quand tu entendras : « Hitô ! Hitô ! » ils seront endormis ; sors, coupe une queue et sauve-toi ! »

Au baisser du jour, les lions rentrèrent de leur chasse et se mirent à agacer la gardienne :

« Nous sentons la présence de chair à manger ! » rugi-

rent-ils longuement en soulevant la tête et en humant l'air. Mais la vieille tint bon. Harassés, les lions prirent la position du repos. Bientôt on entendit : « Hounou ! Hounou ! Gben ! » puis ce fut : « Hitô ! Hitô ! » Les lions dormaient.

Notre homme souleva son abri, coupa une queue de lion et se mit à fuir. Un rugissement strident mit toute la caverne en émoi. Les lions s'élancèrent à la poursuite de l'audacieux personnage. Traqué, celui-ci dit une incantation et, aussitôt, surgit entre lui et les félins en furie un immense brasier. Les lions dirent aussi une incantation et le brasier s'éteignit. L'homme fit surgir un fleuve et les lions le desséchèrent. Puis ce furent d'insondables précipices, une impénétrable forêt, etc. Chaque fois, les lions surmontèrent la difficulté.

A bout d'incantations, notre aventurier grimpa au haut d'un fromager. Les lions entourèrent l'arbre. L'homme était perdu... à moins que ses chiens...

En fait, il y avait trois jours qu'il était parti, et les chiens n'avaient pas été lâchés. Sa femme, abîmée dans la douleur devant le corps de sa belle-mère qu'elle veillait nuit et jour, avait oublié de surveiller la mystérieuse calebasse. Un taon, par hasard, se posa sur sa jambe ; d'un geste rapide et adroit, elle l'abattit. A la vue du sang qui en jaillit, elle se rappela la consigne. Quand elle courut près de la calebasse, le contenu en avait bouilli à tel point qu'il s'était répandu par terre. Lestement, elle apprêta du ragoût avec une tortue, en fit manger aux chiens et les lâcha. Les chiens galopèrent de toute l'agilité de leurs jambes et partirent droit au secours de leur maître en détresse. Il était temps : les lions, pour hâter leur vengeance, s'étaient mis à la besogne avec les dents et les griffes et « en dix clins d'œil » allaient être maîtres de la situation lorsque les chiens survinrent. Ce n'était pas des chiens ordinaires : ils avaient été rituellement immunisés et pouvaient, sans crainte, lutter contre des lions.

Le combat dura le temps « d'aller d'Agbômê à Kanan » — trois heures environ — et aucun lion n'en sortit vivant.

Le héros de ce conte dut la vie sauve à ses chiens, ou plutôt au taon qu'un heureux hasard amena à piquer son épouse. Mais auparavant, il était presque passé sous la dent de ses terribles adversaires.

Vous devinez donc la moralité que vous saviez d'ailleurs : « Ne jouons pas avec le danger, nous pourrions y laisser notre peau. »

Le vieillard fut sublime ; il y avait de l'émotion et le sens du tragique dans sa façon de conter. Il se tut comme pour reprendre souffle, mais il enchaîna aussitôt, pendant que l'auditoire était encore tout oreilles :

« Quel chien viendra vous sauver du danger que vous courez ? Et puis, nous ne vivons plus dans ce monde où l'on accordait importance et foi aux contes de fées. Toutes les chimères sont mortes, anéanties, et l'homme n'est pas plus tôt né qu'il veut aborder la vie avec un esprit réaliste... Je vous le répète pour la dernière fois : si vous savez où vous allez, vous ignorez absolument ce qui vous y attend. Allons ! qui n'a pas été jeune ? Moi aussi j'aimais le risque, je l'aime encore, mais pas lorsqu'il a un fondement aussi sot, aussi imbécile et aussi insensé que celui dans lequel vous vous engagez. Faites maintenant ce que vous voulez ; je m'en lave les pieds et les mains et je quitte Zounmin pour Oussa. Je vis ici parce que c'est la ferme ancestrale ; là-bas, c'est mon domaine personnel, ma propriété, l'œuvre de mes dix doigts. J'abandonne Zounmin entre vos mains qui sentent déjà le crime, mais je pars avec l'âme de mon père et celles de nos ancêtres : ils avaient horreur du crime et le haïssent même au pays d' « Abadahoué Djêssou ¹ » « Hélou mi ! ² » termina-t-il.

1. Séjour des morts.

2. Malheur à vous ! Cri de malédiction, en fon.

Il se leva vivement et arrangea son grand pagne sur son squelette :

« Je vous suis, dâgbo. Je l'ai déjà dit, il n'est pas nécessaire d'avoir fréquenté quelque école que ce soit pour ne pas être une brute, un sauvage ; vous venez de nous en donner une preuve ! » dit avec véhémence le jeune Agossou, qui, déjà debout, se mit à marcher derrière le vieillard arc-bouté sur son bâton.

Ils se séparèrent des quatre complices résolus à venger la mort de madame Kinhou, traversèrent la cour maintenant un peu sombre à cause de la lune qui déclinait, et rentrèrent chacun dans leur case. Ils sortirent quelque temps plus tard ; le vieux Dâko avec un gros couffin en jonc trop lourd pour ses mains débiles depuis dix ans habituées à s'appuyer sur le bâton en bois de fer. Agossou n'aurait pas choisi de le suivre à Oussa, le vieillard chargeait son lourd bagage sur son dos voûté, quitte à rendre l'âme en cours de route.

Agossou était avec Zinsou et Zinhoué, ses frère et sœur jumeaux âgés de douze ans ; ils étaient trop jeunes pour participer aux discussions, mais ils étaient au courant de la décision des quatre rebelles et ils les désapprouvaient. L'avis de Zinsou, le garçon, était :

« A quoi bon ? Nânan¹ est morte et je ne pourrai la revoir qu'après ma mort, car le jour viendra où moi aussi j'irai connaître le domaine d'Abadahoué Djêssou. »

Quant à Zinhoué, sa sœur :

« Moi, j'aimerais bien que l'assassin de ma mère soit tué par mes grands frères et mon oncle, si la mort de ce vilain méchant pouvait faire ressusciter « nânantché² ». Mais si rien de tel n'est possible, mieux vaut laisser l'assassin, car lui aussi mourra un jour. »

Aussi, lorsque Agossou les réveilla de leur profond

1. Mère.

2. Ma mère.

sommeil et les invita à déménager avec lui et dâgbo pour Oussa, se précipitèrent-ils sur leur petit couffin, ayant aussitôt compris que le dissentiment qui régnait entre les grandes personnes s'était envenimé.

Ils prirent donc chacun leur couffin, ou plutôt, Agossou mit les leurs dans le sien, fit un seul bagage contenant leur trousseau à tous les trois et en chargea Zinsou. Il prit lui-même le bagage de leur grand-père, le posa sur sa tête, puis il se mit en marche, suivi de près et à la queue leu-leu par les jumeaux et le vieux Dâko arc-bouté sur son bâton, tenant dans la main gauche une petite calebasse fermée imbibée d'huile de palme et renfermant, à en croire le vieillard, les ongles ainsi que quelques mèches de cheveux des ancêtres et de tous les défunts de Zounmin ; il y aurait aussi de minuscules cauris, du sang de poulet, beaucoup d'autres colifichets, tous en menue quantité.

Comme le petit groupe finissait de traverser la cour où les altérés de vengeance s'entretenaient à voix basse sous le figuier, le vieillard s'arrêta, serra la calebasse contre sa poitrine, la déposa par terre, puis la reprit et sentit vibrer son âme ; une profonde émotion étreignit ses entrailles, mais il essaya de dire avec fermeté :

« Je m'en vais avec les petits ; nous nous en allons avec les âmes des ancêtres et de tous nos morts, y compris celles de Gbênoumin et de Kinhou ; les esprits des mânes qui erraient ici et protégeaient cette agglomération depuis trois siècles nous suivent aussi ; donc les assiés qui sont encore là dans cette petite case derrière vous ne sont plus, dès cet instant, que d'inutiles constructions de fer et de cuivre : Zounmin est vide, adieu ! »

Personne ne lui répondit, et le vénérable nonagénaire, toujours précédé de son trio de petits-fils... sortit de l'agglomération ancestrale.

Ils s'engagèrent alors dans un petit sentier tortueux,

perdu sous de hautes herbes ruisselantes de rosée, qui devait les mener à Oussa au bout de cinq heures de marche. Mais une demi-heure après leur départ, le vieillard jeta un regard en arrière ; il s'arrêta une seconde, devina plutôt qu'il n'aperçut réellement, de la demeure de ses pères, un grand cercle de canaris protégeant le sommet des toits coniques contre l'infiltration des eaux de pluie. De nouveau, il sentit vibrer son âme, ses entrailles se serrèrent comme nouées et farouchement tiraillées : tout son passé se révolta en lui, mais il se remit en route en pleurant en silence.

A Zounmin, le grand disque de la pleine lune s'abîmait derrière le roco ; les quatre complices continuaient leurs débats :

« Eh bien ! le vieil ennuyeux et sa marmaille sont partis, bon débarras, nous sommes libres, absolument libres, loués soient les dieux ! dit Houinsou en poussant un soupir de soulagement.

— C'est bien toi qui te constitues prisonnier pour la bonne réussite de nos démarches, n'est-ce pas, oncle Houngbé ? dit Tôvignon qui eût voulu avoir cet honneur — si c'en était un — si Fâ Aïdégoun n'avait plutôt désigné son oncle.

— Oui, dépêchons-nous, car le jour continue de naître et de se préciser. Nous devons être sortis d'ici avant le dernier chant de coq, selon les prescriptions du Fâ Aïdégoun ¹ », dit Houngbé avec impatience.

Les quatre conjurés se levèrent et se dirigèrent les uns vers le poulailler, les autres vers l'étable d'où ils revinrent quelques minutes plus tard avec deux coqs et un cabri tout noirs ; ils avaient aussi des noix de kola, une gousse de pois de Guinée, un litre d'huile de palme, un demi-litre

de « sodabi¹ » et une petite calebasse remplie d'eau pure.

Ils sortirent de la ferme, traversèrent la brousse et se rendirent au pied du roco, l'arbre-fétiche, où se trouvaient aussi d'autres dieux nommés « Tolègbâ, Aïzan... » Là, ils firent un petit feu de bois, arrosèrent le pied de l'arbre ainsi que les autres dieux d'une bonne partie de l'huile, de la boisson et de l'eau. Ils étaient à genoux et Houinsou dit :

« Grands dieux, les nôtres ne partagent pas notre opinion et ils nous ont abandonnés ; mais vous, vous êtes parfaitement de notre avis qu'il faut venger la mort de notre mère, votre fille ; vous êtes avec nous et c'est vous-mêmes qui guidez nos pas. Fâ Aïdégoun lui-même a choisi notre oncle Houngbé et il a dit : « Houngbé se constituera prisonnier ; il passera une lune dans ce lieu odieux afin que tout se passe pour le mieux. Il a dit aussi que le dernier jour du séjour de Houngbé dans la prison de Ganmê sera celui où il s'évadera avec l'assassin que nous mettrons au pilori. Mais comment sortir de cette prison ? Fâ Aïdégoun a dit : « *La colère apportera le meilleur des concours.* » Puis il a créé des allégories étranges : « *Un grand serpent se dressera sur sa queue et s'élèvera jusqu'à la hauteur du mur de la prison. Que Houngbé et l'assassin de Kinhou se servent de ce serpent comme l'unique moyen de leur évasion ! Alors quelque temps après leur départ de la prison, la vengeance sera satisfaite, tandis que le jour éclatera sur Zounmin.* » Si tel est votre avis à vous aussi, grands dieux, faites-le connaître par la voix de la noix de kola. »

Il décomposa les noix, les mit dans ses mains, fit une prière, invoqua les dieux et les mânes, voire ceux que le vieux Dâko emmenait avec lui, puis il étala les quartiers de kola par terre, devant les dieux qui se trouvèrent être de l'avis de Fâ Aïdégoun !

1. Eau-de-vie de vin de palmier à huile.

Les conjurés furent contents... heureux. Ils firent une libation suivie d'une oblation : les pieds de l'arbre et des autres fétiches furent arrosés du sang des deux coqs et du cabri ; ils vidèrent les coqs après les avoir plumés, les grillèrent sur la braise, offrirent les plumes, les viscères et les entrailles ainsi que les têtes et les pattes aux dieux : eux-mêmes mangèrent les meilleures parties.

Quant au cabri, les dieux n'en obtinrent que le sang ; les entrailles et les viscères furent emballés dans des feuilles de bananier rapidement coupées dans la petite bananeraie qui s'étendait derrière Zounmin ; puis comme le voulait la sottise de ces rebelles, sottise nourrie de leur foi, soutenue par leur croyance aux allégories vraiment subtiles de Fâ Aïdégoun en quoi ils n'avaient dû rien comprendre sinon qu'ils parviendraient à assouvir leur vengeance, ils mirent le gros cabri vidé, encore dégoulinant de sang, sur le dos de Houngbé et l'y attachèrent. Houngbé eut alors l'obscur impression qu'il était un cadavre qu'on allait faire disparaître dans la mer. Ses trois neveux lièrent ensuite ses mains avec une corde assez longue pour que l'un d'eux pût le tenir en laisse comme une bête.

La manœuvre terminée, ils se mirent en route. Après trois bonnes heures de marche rapide, le ridicule convoi arriva devant le commissariat de Ganmê, suivi d'une foule de mouches et de badauds.

Toupilly accueillit Houngbé par une rafale de gifles, ce qui surprit beaucoup le faux voleur, car il ne s'attendait pas du tout à *cela*, et il vit soudain des milliers d'étoiles d'or dans le ciel où le soleil, déjà brûlant bien qu'il ne fût pas encore dix heures, poursuivait tranquillement sa course vers le zénith.

« Sale nègre, tu n'as pas honte de voler un cabri ?... Vieux salaud, si j'étais voleur, j'aurais certainement fait mieux ! Voyez-moi ça, il n'a même pas eu le temps de pro-

fiter du fruit de son exploit ! Allez, qu'on emmène ce dindon en prison ! » dit le commissaire de police, puis, se tournant vers les trois frères, mais en s'adressant à M. Dégonnon qui le leur traduisit :

« Vous n'avez vraiment pas de chance, mes pauvres messieurs, et j'en suis bien navré pour vous ; après l'assassinat de Madame votre mère, c'est contre votre étable qu'on en a ; certes, cela vaut mieux qu'un autre crime, mais n'ayez crainte : la Justice française vous vengera ; dans un mois au plus tard, le sort d'Ahouana, l'assassin de votre mère, sera réglé, puis ce sera le tour de l'autre bourricot. »

XVI

AHOUNA FIT LA CONNAISSANCE de Houngbé, lui dit qu'il n'aurait pas dû voler à Zounmin. C'était le propre aveu du faux voleur.

« Il le fallait ! répondit Houngbé avec une tristesse affectée.

— C'est dommage, mais j'ose penser que si tu avais su le grand malheur qui, il y a deux mois, s'était abattu sur Zounmin à cause de moi, tu aurais dirigé tes pas vers tout autre domaine que celui-là.

— Ce qui est fait est fait... et puis, je n'avais pas le choix. Pour le moment, je tiens fermement à m'évader dès que l'occasion s'en présentera, dit Houngbé.

— Bonne chance ! » lui chuchota Ahouna et ils se séparèrent.

Ahouna se rendit plusieurs fois aux Carrières, mais toujours en spectateur ; les scènes de cet enfer, plus que jamais

après la mort de Boullin, le rendaient positivement malade ; sa santé d'ailleurs précaire en fut ébranlée, et pendant quinze jours, il fut admis dans la petite infirmerie.

Houngbé avait secrètement dit à Ahouna son désir de s'évader dès qu'il le pourrait ; il lui en parla encore le jour même où Ahouna sortit de l'infirmerie.

« A quoi bon ? Tu as volé un cabri et je ne sais plus quelles pacotilles et on t'a mis à l'ombre : c'est normal. Il faut purger ta peine, comme me disait Boullin, un ami mort aux Carrières ; après ta pénitence, tu retourneras chez toi, sage et fort de ton expérience de prisonnier, lui dit Ahouna.

— Jamais je ne passerai six mois dans cette maison ! Je veux m'évader ! répliqua Houngbé d'un air décidé.

— Ton énergie m'amuse : tu sembles n'apprécier ni la hauteur ni la sévérité de la muraille qui nous entoure.

— Mon cœur fait fi de ces hauts murs couronnés de tessons de bouteilles ainsi que de toutes les difficultés de la vie quand il entend la voix de ma femme et celle de mes enfants. Tu comprendrais mes sentiments si tu avais de la famille comme j'en ai », dit Houngbé à voix basse comme il lui parlait chaque fois qu'ils se voyaient.

» La voix de ses enfants. Il a donc des enfants, songeait Ahouna, et c'est l'une des raisons pour lesquelles il jure de s'évader d'ici. Mes enfants, mes enfants, que sont devenus mes enfants ? Comment vivent-ils ? Que leur dit-on de moi ? Que pensent-ils de moi ? Penser, savent-ils vraiment penser ? Hormis mon petit Bakari, et peut-être Fatou, aucun d'eux ne m'aura connu... « Votre père m'a quittée une nuit, sans raison ; il vous a tous abandonnés et c'est moi qui vous ai élevés de mon mieux », leur dirait Anatou. Et lorsqu'elle reverra Pylla, le Poullou qui se remettrait à lui faire la cour, elle lui dirait ses regrets de ne l'avoir pas épousé, que son mari lui avait fait quatre gosses, puis l'avait abandonnée,

elle et les enfants... Non, je ne veux pas avoir cette réputation de père dénaturé, de mari imbécile. Je veux avoir le courage d'être plus criminel que je ne le suis. J'ai tué par colère, je veux tuer pour une raison bien plus valable. Cela contredit tout ce que j'avais dit, mais c'est une preuve que je suis un homme : un faisceau de contradictions imbéciles. Il faut que je réussisse à tuer Anatou. Après ce forfait, j'ouvrirai mon cœur à tous les miens ; j'irai alors, comme Boulou, me livrer à la justice s'il le faut. Mais mes enfants, ma pauvre vieille Mariatou, Séitou et Camara auront su comment j'ai été amené à assassiner une femme de Zounmin, et pourquoi je me suis vengé sur Anatou. Il faut qu'Anatou meure. Il faudra donc que je parle sérieusement avec cet homme ! » se dit Ahouna, puis il demanda d'un air à la fois intéressé et apitoyé :

« Tu as des enfants ?

— Oui, deux en bas âge. »

Il mentait, évidemment, mais son génie le guidait.

« Moi, j'en ai quatre dont l'aîné a bientôt douze ans et le cadet, deux, dit Ahouna avec tristesse, puis il ajouta, le regard soudain lointain, les yeux chargés de larmes :

— Je voudrais pouvoir m'évader aussi, à cause de mes enfants et de ma pauvre mère... mais revenu de tout, cette tentative me paraît vaine, *a priori* vouée à l'échec.

— Ne dis pas de bêtises : le désespoir n'a jamais sauvé personne, au contraire, il perd irrémédiablement quiconque le laisse entrer dans son cœur ! répliqua Houngbé avec fermeté.

— Tu n'as pas vécu comme j'ai vécu. Tu n'as peut-être pas aimé comme j'ai aimé, aussi n'as-tu pas dû être déçu par la vie et par Allah comme je l'ai été. Quand on en est arrivé là, on préfère l'indifférence et le néant à tous les espoirs de vivre encore qui jaillissent du langage de certaines gens.

— Le néant, ça n'existe pas... Et puis, tu rumines trop

ton passé. Quel est donc ce malheur qui t'est arrivé et que personne d'autre n'aurait enduré avant toi ?

— Emmène-moi si tu le peux ! dit Ahouna avec passion.

— Sois toujours prêt à partir : je t'avertirai dès que je serai sûr de moi. »

A ces mots, Ahouna fut secoué par un violent frisson, puis il baissa la tête tristement et se mit à pleurer en silence avec un mélange de pitié et de douleur, comme s'il venait seulement de perdre ce qu'il avait de plus cher au monde. Il regarda encore Houngbé fixement, puis ils se séparèrent, ayant aperçu Toupilly qui n'aimait pas les voir ensemble... Houngbé était heureux ; il était convaincu de pouvoir s'évader avec Ahouna, si les prévisions du Fâ Aïdégoun étaient justes. Ahouna l'était-il aussi ? Il était du moins sûr qu'il irait se confesser aux siens, puis, tuer Anatou.

Mauthonier m'avait dit que les gens de Zounmin n'avaient pas de chance et m'avait entretenu du vol de Houngbé.

« Méfiez-vous, je connais mon pays », avais-je répondu.

Il avait souri, puis, après que je lui eus longuement parlé de la vie d'Ahouna, il me fit connaître son désir d'écrire à Camara en lui disant simplement qu'un accident fâcheux était arrivé à son beau-frère actuellement en prison à Ganmê.

Camara était allé annoncer la nouvelle à Fanikata, et les deux hommes, ayant allégué le prétexte qu'on avait retrouvé Ahouna blessé et malade, partirent pour le Sud.

Camara avait lu dans les trois journaux cotois d'alors : *L'Etoile du Dahomey*, *Le Phare du Dahomey*, et *La Voix du Dahomey*, qu'un homme du Nord, un sauvage, dont nul ne connaissait le nom, avait assassiné une femme, mère de plusieurs enfants et veuve depuis deux ans. C'était un fait divers auquel Camara n'avait prêté aucune attention.

Jamais il n'aurait pu penser que son beau-frère, disparu depuis plus de quatre mois, était allé dans ce Sud, où tout le monde passe pour intelligent et spirituel. Jamais il n'aurait pu, ne fût-ce qu'un instant, soupçonner Ahouna d'une rixe. Fanikata non plus d'ailleurs. Il savait que son gendre souffrait affreusement des imbécillités d'Anatou ; sa disparition lui causait beaucoup de peine et d'inquiétude et il ne cessait de le chercher dans la région...

Un camion de Houraïnda, mort depuis dix ans, les déposa à Bohicon où ils prirent le train. Son voyage avec Camara fut pour Fanikata l'occasion de décrire au beau-frère d'Ahouna le climat moral dans lequel Anatou et son mari vivaient quelques mois plus tôt.

« Mais c'est de la folie ! Ahouna n'est pas homme à tromper sa femme ! s'exclama Camara profondément indigné.

— C'est bien ce que j'ai vainement essayé de faire comprendre à ma fille.

— Nous aurions pu, nous aussi, l'en convaincre de notre mieux, s'il nous avait ouvert son cœur.

— Ahouna m'a dit qu'il ne voulait faire de peine à personne. Il m'a même interdit de vous en parler, sous prétexte que vous aviez eu assez de chagrin dans votre pays, et que, pour rien au monde, il ne voulait que vous fussiez déçu d'être venu vivre dans l'agglomération de son père... Sa mère aussi serait déçue s'il la tenait au courant de ses tristesses.

— C'est profondément triste, murmura Camara.

— Le mal est fait, et nous n'y pouvons plus rien... Qu'est-il advenu à Ahouna ? Qu'a-t-il bien pu faire pour qu'un inspecteur de police vous écrive à son sujet ? Il est en prison, et ma fille est cause de tout cela ! » dit Fanikata d'un air abattu.

Les deux hommes se cachèrent le visage dans leurs mains et restèrent ainsi durant le reste de leur voyage.

Descendus vers dix-huit heures à la gare de Ganmê, ils demandèrent au premier gendarme qu'ils virent de bien vouloir les conduire chez M. Mauthonier.

« Avez-vous une convocation ou une invitation de lui ? s'enquit le garde.

— Oui, une lettre par laquelle il m'invite à venir voir mon beau-frère à qui, paraît-il, il était arrivé un accident, dit Camara en un français plus correct que celui du garde. Il allait présenter Fanikata, mais celui-ci déclara :

— Je suis un ancien combattant, adjudant Fanikata, beau-père de l'homme qui est en prison pour des raisons que nous ignorons encore », dit-il en mettant la main sur ses médailles de guerre qu'il portait accrochées sur sa poitrine.

Ils se mirent en route et Houssou, le gendarme, leur demanda :

« Comment se nomme celui que vous allez voir en prison ?

— Ahouna Bakari », répondit Camara.

Houssou eut un léger sursaut, regarda les deux hommes venus du Nord, et il y avait beaucoup d'étonnement dans ses petits yeux scrutateurs. Ils croisaient sans cesse des gens anormalement pressés, agités, bavardant avec volubilité ; personne ne les regardait, personne ne s'occupait de son voisin ni de ce qui se passait dans la rue Glêlê qu'ils suivaient. Voitures et bicyclettes les dépassaient à toute vitesse, des trios de jeunes Européennes, cheveux au vent, passèrent à côté d'eux en sifflant et en frétilant dans leur robe en cotonnade imprimée. Fanikata leur décocha une œillade, pensa à ses frasques de soldat en France et eut un petit sourire discret. Jeunes Africaines et jeunes Africains habillés à l'aborigène ou à l'européenne longeaient les trottoirs en riant, la main dans la main. « C'est bien le Sud, une véritable ville du Sud. Rien n'y a changé depuis plusieurs années que je l'ai visité, ce Sud turbulent : au contraire, tout s'est

intensifié », pensait Fanikata lorsque Houssou demanda encore s'ils ne savaient vraiment rien de ce qui était arrivé à Ahouna.

— Rien du tout, fit Camara avec fermeté.

— Je suis navré de vous l'apprendre : Ahouna Bakari est un assassin », dit-il froidement.

Les deux hommes du Nord s'arrêtèrent net, figés de terreur. Houssou dut s'arrêter aussi.

« Ce n'est pas vrai ! On l'aura accusé injustement ! dit Camara, les yeux hagards.

— En effet, ce n'est pas vrai ! ce n'est pas possible ! mon gendre n'a pas une âme d'assassin, il n'a pas une tête à faire ça ! dit Fanikata avec angoisse.

— C'est pourtant ce qu'il a fait : il a tué une pauvre femme, une veuve, et pour des raisons que personne ne sait encore. Il en a vu de dur depuis son arrivée à Ganmê ; il a été sérieusement malade. Vous faites bien d'être venus le voir, car dans deux ou trois jours au plus tard, on l'emmènera à Ouidah, puis à Cotonou et à Porto-Novo dont les populations le verront, après quoi... »

Houssou s'interrompit. Camara et Fanikata ne l'écoutaient plus. Le trio reprit sa marche. Soudain, Camara se souvint d'avoir lu dans les trois journaux cotonnois qui étaient aussi ceux de tout le Dahomey, qu'un homme du Nord avait assassiné une femme, mère de plusieurs enfants, pour des raisons qu'on ignorait. Les épithètes « barbare », « monstrueux », employées alors par *La Voix du Dahomey* et qui émanaient de la plume de M. Santos pour qualifier le criminel, revinrent à l'esprit de Camara et il se demanda si c'était vraiment d'Ahouna qu'il s'agissait.

Ils arrivèrent devant la porte ouest de la prison, par où l'on accédait aux pavillons de Mauthonier, de Toupilly, du R.P. Dandou alors aumônier de la maison d'arrêt, ainsi qu'aux appartements au toit couvert de feuilles de tôle

ondulée occupés par les vingt-cinq gendarmes qui ne s'éloignaient jamais de la prison.

Le trio traversa une cour décorée de parterres fleuris, marcha sur une allée couverte de petits galets blanchâtres presque tous de la même grosseur. Houssou sonna à la porte de Mauthonier. La femme de l'inspecteur vint ouvrir. C'était une belle Napolitaine aux cheveux rebelles, très noirs, ramassés en un chignon croulant. Houssou se mit au garde-à-vous et demanda :

« M. l'Inspecteur est-il présent, s'il vous plaît, Madame ? »

— Il est chez M. l'Aumônier », répondit-elle avec un agréable petit sourire.

Arrivés devant le pavillon du R.P. Dandou, Houssou sonna encore, le prêtre vint lui ouvrir ; le gendarme le salua :

« Bonsoir, mon Père ; ces deux hommes cherchent M. l'Inspecteur.

— Merci Houssou ; M. Mauthonier est avec moi. »

Les deux hôtes entrèrent et le gendarme partit.

Mauthonier se leva du fauteuil où il était assis et discutait avec le R.P. Dandou et moi sur « Le Sens de la Mort », que je leur avais fait lire dans le courant de la semaine. Il regarda les deux hommes du Nord après leur avoir serré la main cordialement, puis il dit sans s'être trompé :

« Je suis content que vous soyez venus : vous, vous êtes monsieur Camara, et vous, monsieur Fanikata, le beau-père du pauvre Ahouna. »

Ceux-ci se regardèrent avec étonnement.

« Moi aussi je suis très content de faire votre connaissance. Ne soyez pas étonnés que M. l'Inspecteur vous ait si facilement identifiés. Ahouna vous aime beaucoup tous les deux ; il adore sa mère, ses enfants, sa sœur, madame Camara et ses enfants dont il m'a longuement parlé. Je doute

même s'il ne continue pas d'aimer Anatou, malgré tout le mal qu'elle lui a fait. Ahouna « nous » a parlé de vous tous avec une précision telle que nous avons l'impression de vous avoir déjà vus », dis-je d'une voix qui, malgré moi trahit ma tristesse.

Fanikata baissa la tête, Camara s'efforçait de retenir les larmes qui embrumaient ses yeux.

« Il paraît qu'il a tué, murmura Fanikata d'une voix tremblante.

— Oui, hélas !... Il a tué une femme, une veuve. Oh ! ce n'était pas un crime prémédité : Ahouna était excédé par la crise que sa femme avait déclenchée dans son âme d'homme extrêmement sensible, dit Mauthonier.

— Ce n'est pas possible, ce n'est pas du tout possible qu'Ahouna ait tué qui que ce fût ! dit Camara avec révolte.

— Hélas ! mon pauvre monsieur Camara, je vous comprends fort bien, mais c'est malheureusement ce qu'il a fait, dit Mauthonier d'un air méditatif.

— J'ai du mal à y croire. Mon gendre n'a pas une tête de mauvais garçon ; il n'a pas l'âme d'un criminel, répéta Fanikata.

— C'est vrai : rien en lui n'aurait permis de supposer qu'il deviendrait l'homme qu'il est aujourd'hui, dis-je et le Père Dandou, qui les avait déjà priés de s'asseoir, réitéra son invitation.

— Ce n'est pas la peine : nous ne connaissons personne dans cette ville, aussi ne savons-nous encore où nous allons passer la nuit », dit Camara.

J'aurais voulu les inviter, mais où les faire coucher dans une ville où je logeais chez des amis ? Le R.P. Dandou leur offrit l'hospitalité :

« Ne vous inquiétez pas, vous coucherez chez moi, dit-il, puis il ajouta aussitôt après :

— Vous savez, il n'y a pas d'âme criminelle. Allah

pour vous, Dieu pour nous, a fait toutes les âmes bonnes, et je me refuse à croire que celle d'Ahouna soit mauvaise.

— Pourrions-nous voir Ahouna ? demanda Camara.

— Il est dix-neuf heures et ce n'est plus le moment de visiter nos pensionnaires, mais vous le verrez demain, dit Mauthonier, puis il téléphona à Toupilly qui arriva cinq minutes plus tard.

— C'est un fauve curieux, un monstre en puissance, votre Ahouna. Nous avons ici des criminels qui ont tué pour des raisons que je dirais valables. — Quant à votre misérable Ahouna, c'est un mystère. Il a ouvert ce qu'il appelle son âme à M. Houénou qui en a parlé à M. Mauthonier et au R.P. Dandou. Tous m'en ont informé avec beaucoup de sympathie, et j'en déduis, comme on dirait en France, que cet homme sensible jusqu'au sublime, cet hypersensible, est un monstre psychologique. — Il ne veut pas d'un avocat qui le défende, mais moi je lui en ai trouvé un. Inutile de vous leurrer : Ahouna est perdu : ou il sera exécuté, ou il vivra à perpétuité parmi les forçats de notre prison », déclara Toupilly en gesticulant comme un fétichiste en transes.

Cette volubilité brutale nous choqua, bouleversa profondément Camara et Fanikata, qui baissèrent la tête.

« Messieurs, bonsoir ! Je suis de service, le temps est diablement orageux et il faut que j'aille faire ma ronde ! » dit-il encore.

Mauthonier serra la main au R.P. Dandou ainsi qu'aux deux hommes du Nord et à moi, dit à part soi avec colère en pensant à Toupilly : « l'allobroge », puis il rejoignit sa femme et ses enfants qui l'attendaient pour dîner.

« Cet homme est peut-être sincère, mais il est insultant », murmura Fanikata en ruminant encore les propos du commissaire lorsque je quittai le pavillon.

XVII

PAS UNE ÉTOILE. Le ciel, comme s'il eût été peint au goudron, était d'un noir épais ; la nuit l'était aussi, et, autant que je m'en souviene, on ne voyait rien devant soi, pas même à deux mètres. De l'aveu de Houngbé, il faisait extraordinairement lourd ; pas un souffle d'air n'agitait les feuilles des arbres de la prison. Sans les chauves-souris excitées qui guioraient, un silence de mort régnait dans la maison.

Comme d'habitude, les gardes avaient, après le repas, reconduit chacun des prisonniers dans leur cellule et avaient attendu jusqu'à ce que Hounnoukpo et les brigadiers fussent venus fermer les portes. Maintenant, une torche éblouissante dans une main, le revolver dans l'autre, Toupilly faisait sa ronde. Il était énervé comme les chauves-souris ; aussi, contrairement à son habitude, allait-il hâtivement d'une porte à l'autre. Rond, mafflu, prématurément chauve, il se dépêchait parce que Solange, sa dactylographe qui était aussi sa

maîtresse, l'attendait depuis une demi-heure dans son pavillon de commissaire.

Il s'appuyait sur chaque porte pour s'assurer qu'elle était bien fermée, y donnait un coup de pied sec ; alors, de l'intérieur l'occupant de la cellule répondait présent et M. le commissaire Toupilly s'éloignait pour recommencer ces opérations absurdes devant une autre cellule. Il termina. Essoufflé, il s'arrêta une seconde, respira profondément et remonta son pantalon ; après quoi il contourna ce long dortoir divisé en cachots, car il fallait aussi en parcourir l'arrière qui formait avec le mur d'enceinte un couloir large de trois mètres. Cette visite aussi était absurde, car il n'y avait jamais rien dans ce couloir. Mais en le parcourant ce soir-là, le pied de Toupilly heurta une gaule munie d'une petite faucille. C'était l'un des outils dont on se servait pour la cueillette des fruits mûrs de la prison avant les ravages des oiseaux et des chauves-souris.

Cette gaule n'était pas à sa place. Qui l'avait mise là ? On ne le sut jamais. Toupilly se fâcha, saisit la perche, l'accrocha au mur avec colère au lieu de la porter dans le débarras, ou d'appeler un garde, puis il acheva rapidement sa tournée et rejoignit Solange.

Les dieux, qu'ils soient grecs, romains, hindous ou africains, n'exerceraient pas sur la destinée des hommes plus de pouvoir qu'ils n'en détiennent en réalité, si les hommes eux-mêmes ne contribuaient à les rendre trop puissants. A Zounmin, Fâ Aïdégoun avait dit que « *la colère apporterait le meilleur des concours.* » L'oracle avait dit aussi : « *Un grand serpent se dressera sur sa queue et s'élèvera jusqu'à la hauteur du mur de la prison.* » La grande allégorie se déchiffrait, car le grand serpent était là maintenant et attendait. Les dieux continuaient d'avoir raison.

De son côté, Houngbé calculait les jours. Il était entré en prison avec un passe-partout de fabrication locale qu'il

gardait caché dans un gousset cousu à l'intérieur de l'entre-jambes de sa culotte. Depuis trois jours, il sortait de sa cellule entre minuit et une heure, rampait jusqu'au numéro 59 dont il ouvrait la porte avec force précautions et chuchotait quelques mots à Ahouna pour lui prouver que la cellule n'était pas pour lui un lieu absolument clos, qu'il s'en évaderait le jour où l'occasion s'en présenterait.

Cette nuit-là, Houngbé sortit de sa cellule. L'épaisseur de l'obscurité le surprit, mais il en fut content, car elle favoriserait ses démarches. Il rampa jusqu'au numéro 59, en ouvrit la porte, fit signe à Ahouna de l'attendre, d'être prêt à le suivre si tout allait bien. Puis, bien qu'il eût la mort dans l'âme à la pensée soudaine qu'il ne verrait peut-être pas le serpent, il continua de ramper vers le mur d'enceinte, entra dans le couloir. Mais là, il se demanda, ce qu'il n'avait jamais songé à faire tant sa foi dans les prédictions de l'oracle était grande : « Comment me servir d'un serpent pour escalader un mur de cette taille ? Il faudrait que ce serpent soit bien grand et ce ne pourrait être qu'un boa. » Sa main effleura le bout de la gaule ; il la retira vivement en reculant un peu ; son cœur battait la chamade : la peur s'était encore emparée de lui et il transpirait comme un forçat. S'il se fût accordé une seconde de réflexion, il se fût aperçu que l'objet effleuré ne bougeait pas et, par conséquent, n'était pas un corps vivant. Son unique préoccupation était de savoir si oui ou non la prédiction de l'oracle se réaliserait cette nuit-là qui, toujours selon Fâ Aïdégoun, devait être la dernière qu'il passerait dans la prison. S'il n'en sortait pas, il y purgerait donc sa peine de faux voleur et, partant, Ahouna échappait à la vengeance des enfants et neveu de sa victime.

Houngbé, tout tremblant tendit encore avec mille précautions la main vers l'objet, l'effleura à nouveau, le toucha sans qu'il bougeât ; il le tâta, le palpa, il en apprécia la dureté, la solidité et l'efficacité dans l'action qu'il allait

désormais entreprendre. Il eut honte de sa panique, de son angoisse, de ses tremblements, de la sueur qui continuait de ruisseler sur tout son corps, et il faillit éclater de rire.

Rapidement, il rejoignit Ahouna et lui dit de le suivre. Ahouna lui obéit en pensant : « Je reverrai mes enfants, je reverrai ma pauvre vieille Mariatou, je reverrai Séitou, Camara et leurs enfants. Je tuerai Anatou. »

A cet instant, une lueur lointaine s'infiltra parmi le feuillage des arbres. Les deux hommes la sentirent plutôt qu'ils ne la virent. Ils se blottirent vivement contre la muraille le long de laquelle ils rampaient, mais ils s'aperçurent bientôt que c'était la lune qui se levait. C'était l'annonce du jour. Un cri de coq fort lointain retentit dans l'espace, et Ahouna pensa qu'il devait être une heure ou deux heures.

Ils arrivèrent près de la gaule. Houngbé fit signe à son voisin de grimper ; ce dernier obtempéra encore. Parvenu au sommet de la muraille, il s'y déchira les mains sur des tessons de bouteilles ; il ne fit aucun cas de ses blessures : il se sentait content à l'idée qu'il allait être hors de la prison ; il s'assit et, en sautant, il se déchira cruellement le derrière ; son sang coulait le long du rempart, mais il ne s'en soucia pas davantage : il était heureux, il était libre, il irait tuer Anatou. Déjà Houngbé l'avait rejoint après avoir, lui aussi, mais moins gravement, laissé son sang sur le méchant mur de l'enceinte.

Ils étaient maintenant hors de la prison, dans un bois de tecks longeant le côté nord-est de la maison d'arrêt. Ils marchaient vite, côte à côte comme deux bons amis, quand trois gaillards traînant leur bicyclette sortirent soudain d'un coin du bois et les entourèrent. Houngbé reconnut en eux ses neveux et se mit de leur côté.

Depuis cinq jours, ils venaient, entre minuit et trois heures et demie, errer dans les parages de la prison, en se

demandant ce qu'ils feraient si les prédictions de l'oracle ne se réalisaient pas.

Les quatre rebelles de Zounmin s'emparèrent alors d'Ahouna.

« Mais ce sont tes amis ? dit-il à Houngbé avec terreur.

— Tais-toi assassin ! » lui souffla Houngbé.

L'un d'eux s'apprêtait à le bâillonner avec un bouchon de paille. Tous ses espoirs s'anéantirent soudain et saisi de nouveau par le désespoir et la dévotion au néant il leur dit d'une voix curieusement douce où il n'entrait ni tristesse, ni regret, ni intention implicite d'apitoyer :

« Ce n'est pas la peine : je m'abandonne à vous ; je vous le promets, je ne dirai pas un seul mot. »

Ces paroles les étonnèrent beaucoup ; ils y virent même de l'insolence, aussi le giflèrent-ils à tour de rôle, mais personne ne le bâillonna.

Ils le jetèrent par terre, le ligotèrent des pieds à la tête, puis ils le mirent dans une sorte de moise de la taille d'un homme, qu'ils avaient solidement tressé et le ficelèrent. Cette grande corbeille que les Fons appellent « akôkô » sert à transporter aux foires les cochons destinés à la vente.

Ainsi emballé, ils maintinrent, à l'aide d'une corde, Ahouna sur le porte-bagage de la bicyclette de Houinsou, l'aîné des enfants de la défunte, le couvrirent d'un vieux sac et partirent.

Les rebelles empruntèrent un chemin de brousse, puis des raccourcis parmi les hautes herbes ruisselantes de rosée, ce qui leur permit de se rendre à Zounmin quelque deux heures après leur départ du bois de tecks.

Ils déposèrent leur sinistre paquet. Rapidement, ils se rasèrent la tête réciproquement comme s'il se fût agi d'une cérémonie d'enlèvement de deuil : Fâ Aïdégon leur avait ordonné ce rite. Sans perdre une seconde, ils firent un pilori,

déballèrent Ahouna, mais pour aussitôt le lier à l'appareil funeste à l'aide d'une longue chaîne qu'ils avaient dû acheter assez cher. Ils élevèrent autour du pilori un grand bûcher que Houngbé alluma ensuite pour consacrer son exploit.

Le feu se mit à brûler ; les bois craquaient, la flamme montait tantôt rouge, tantôt d'un beau bleu, léchant les pieds, puis les jambes d'Ahouna qui ne bougeait pas, ne disait rien. Était-il déjà mort ou vivait-il encore ? Oui, Ahouna vivait. La flamme grandissait et il voyait réunis, terrifiés et tout en larmes ses enfants, ses neveux et nièces, sa pauvre vieille Mariatou, Séitou, Camara, Ibayâ et Fanikata. Il était triste et malheureux de les voir assister à ce spectacle affreux, inhumain et monstrueux. La flamme dévora rapidement son boubou en loques, brûla ses cils et ses cheveux. A cet instant, il vit Anatou au milieu de ses enfants et murmura avec désarroi : « Anatou ! » Alors, vraiment, comme sur un cliché photographique, l'image de sa femme se fixa sur ses prunelles étrangement dilatées, et quiconque aurait pu s'approcher de lui eût vu la réalité de ce phénomène.

« Il parle ! dit Tôvignon.

— C'est un dur, dit Houéfa.

— Tu veux dire un monstre ? demanda Houinsou.

— Enfin nous voilà libres : notre vengeance est satisfaite ! » dit Houngbé, cependant qu'assis en rond sous le figuier sauvage où, quelques semaines plus tôt ils avaient eu avec le vieux Dâko une dernière discussion, ils regardaient brûler le corps d'Ahouna Bakari.

A quatre heures, heure où l'on réveillait les forçats pour les emmener dans les Carrières, un remue-ménage se produisit parmi les autorités de la prison : le brigadier-chef Hounnoukpo traversa la cour parsemée de fruits endommagés pendant la nuit par les chauves-souris. En s'avançant vers les cellules dont il avait le lourd trousseau de clefs, il s'aper-

cut que deux d'entre elles étaient grandes ouvertes... Vivement étonné, Hounnoukpo courut sonner à la porte de Toupilly qui hurla en jurant avec colère :

« Qu'est-ce qu'il y a ?... Nom de Dieu ! »

Il était furieux qu'on vînt le déranger de si bonne heure alors qu'il était encore en train de faire l'amour avec Solange, une Dahoméenne de taille élancée, fort jolie, racée et assez cultivée pour être à la fois la secrétaire et l'une des maîtresses de M. le Commissaire. Hounnoukpo alla rapidement à l'une des fenêtres du pavillon, qu'il savait être au chevet du lit de Toupilly. Il dit d'une voix émue que M. le Commissaire voulût bien l'excuser de l'importuner, mais c'est qu'il venait de trouver grandes ouvertes les cellules de Houngbé et d'Ahoua.

« Quoi ? Qu'est-ce que tu me racontes ? vociféra Toupilly qui ne se décidait guère à se lever.

— Oui, monsieur le Commissaire, le 33 et le 59 sont ouverts et vides ! insista le brigadier-chef.

— Tu n'as pas dû les fermer hier soir alors ! dit vivement Toupilly toujours dans les bras de Solange.

— Si, monsieur le Commissaire ! sinon, monsieur le Commissaire s'en serait aperçu, puisqu'il a dû faire la ronde après que j'ai eu fermé les portes ! » dit Hounnoukpo avec pertinence.

Il alla sonner chez Mauthonier qui vint lui ouvrir ; il lui annonça la nouvelle. Intrigué, Mauthonier s'habilla rapidement, prit sa torche et son revolver et suivit le brigadier-chef. Pendant ce temps, Toupilly cuvait sa colère de devoir quitter Solange.

« Merde ! merde ! merde ! quel sale pays ! Excuse-moi, ma petite Solange : je t'aime beaucoup mais ton pays est un fichu bled ! »

Il rejoignit Mauthonier et Hounnoukpo qui avaient déjà découvert la gaule accrochée au mur.

« Ils nous font endêver, ces maudits nègres ! hurla-t-il de but en blanc.

— On ne sait encore comment ils ont pu ouvrir les deux portes, mais regarde la gaule dont ils se sont servis pour escalader la muraille. »

Toupilly regarda de près, constata qu'il y avait des traces de sang sur le mur et il s'écria :

« Les salauds ! tu te rends compte !... »

Il se rappela tout à coup comment il s'était heurté contre cette gaule et, dans sa colère, mais davantage dans sa hâte de rejoindre Solange, il l'avait accrochée là où il la voyait. Avouerait-il avoir contribué à l'évasion d'Ahouna et de Houngbé ? Non, l'allobroge tourna court : si les évadés ont pu ouvrir leur cachot, ils n'étaient pas incapables d'aller ouvrir le débarras aussi et d'en sortir cette gaule.

« Nous n'avons plus une minute à perdre. Hounnoukpo, appelez dix de vos collègues, prenez vos revolvers et motocyclettes et suivez-moi. Mauthonier, tu restes ; c'est dommage que l'inspecteur Gantché soit toujours malade et ne puisse pas venir avec moi ; en tout cas, qu'on n'ouvre aucune autre cellule, dit-il ; puis il eut soudain une illumination, mais comme il n'était pas un génie, encore moins un saint, ce fut une illumination d'imbécile :

— Où sont les deux hommes du Nord ?

— Ils sont chez le R.P. Dandou, dit Mauthonier.

— Je n'ose les accuser de quoi que ce soit, mais que l'évasion d'Ahouna ait eu lieu la nuit même de leur arrivée m'inquiète fort et j'ai des soupçons.

— Ils n'ont pas encore vu Ahouna.

— Je le sais, je le sais... mais... qu'on les arrête toujours !

— Ce n'est pas logique, Toupilly, voyons !

— Ah ! tu prends toujours la défense des nègres, toi : tu ne les connais pas. Je te le jure, ni ta croyance en Dieu ni

la psychologie ne t'aideront à les comprendre, ces âmes de boue !

— Ne discutons pas : l'essentiel est de retrouver les deux évadés ! dit Mauthonier, sèchement.

— Bon ne te fâche pas. S'il te plaît, va dire aux deux hommes ainsi qu'à M. l'Aumônier de se joindre à nous. Ah ! celui-là : tout va mal depuis que ce Dandou se mêle de nos affaires. C'est à cause de lui qu'Affôgnon s'est suicidé. Qui sait s'il n'est pas étranger à la fuite d'Ahouna ? Et puis, il y a l'autre fou de sociologue ou d'archéologue, un emmerdeur !

— Je te les amène dans un instant, mais je te supplie, ne calomnie personne. Va à Zounmin, je m'occupe d'ici. »

Le R.P. Dandou vint avec ses hôtes. Camara tenait dans la main un petit paquet contenant un boubou destiné à Ahouna ainsi que le kpété et le tôba de ce dernier. Rapidement alerté par Mauthonier, j'arrivai. Nous fûmes abasourdis en apprenant l'évasion d'Ahouna, mais personne n'eut le temps de poser des questions.

« Suivez-moi ! » nous enjoignit le commissaire.

Dehors, les gendarmes attendaient avec leurs motociclettes. Quatre remorquèrent le prêtre, les deux hommes du Nord et moi. Hounnoukpo se mit en tête, Toupilly à l'avant-dernier rang, et le cortège démarra.

Les phares déchiraient l'obscurité d'ailleurs atténuée par l'éclat de la lune alors haut dans le ciel. Après avoir parcouru une trentaine de kilomètres à toute vitesse, nous empruntâmes un sentier séparant Zounmin de deux kilomètres de la route que nous avions suivie jusqu'alors. A mi-chemin de la ferme, nous aperçûmes des flammes s'élevant dans l'air.

« Les salauds ! ils sont venus incendier la ferme, accélérons ! » dit Toupilly.

Nous arrivâmes vite à Zounmin, étonnés de trouver quatre hommes aux prises avec l'incendie.

Hounnoukpo aussitôt reconnut l'un d'eux malgré sa tête rasée de frais, il le saisit, donna l'ordre à ses collègues de s'emparer des trois autres, ce qu'ils firent rapidement en leur mettant les menottes.

« Est-ce que c'est bien Houngbé ? s'enquit Toupilly.

— Oui, mon Commissaire ! » répondit Hounnoukpo qui demanda ensuite à l'évadé où était Ahouna.

Houngbé, l'air impassible parce qu'il se savait vaincu, tourna la tête vers le bûcher entièrement consumé d'où s'exhalait une odeur indéfinissable, mais nauséabonde et pénétrante.

« Vous l'avez brûlé ! s'écria le brigadier-chef.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait de lui ? demanda Toupilly.

— Ils l'ont brûlé », dis-je, figé par un sentiment dont j'ignore encore le nom.

Toupilly n'en crut pas d'abord ses oreilles ; il s'approcha du tas de cendres encore fumantes et rouges et y vit la triste vérité. Horrifié, bouleversé, soudain basculé dans une sorte de rêve épouvantable, ne sachant quoi faire de ses assassins, il se mit à tourner en rond en murmurant :

« Bon Dieu ! bon Dieu ! bon Dieu ! ils l'ont brûlé, les salauds ! les salauds ! bande de salauds !

— Notre dernière case brûle ! hurla Houéfa en gesticulant dans les fers.

— Qu'elle flambe ! » répliqua Hounnoukpo.

Les flammes s'élevaient dans l'espace, vives, furieuses, rivalisant avec le jour qui se précisait. Ainsi se révéla la dernière signification des allégories du Fâ Aïdégoun : « *Alors quelque temps après leur départ de la prison, la vengeance sera satisfaite, tandis que le jour éclatera sur Zounmin.* »

Figé devant le tas de cendres, le R. P. Dandou pleurait en silence comme un enfant honteux.

Camara et Fanikata, quand ils furent capables de bouger,

prireut deux longs bâtons trouvés au pied du figuier sauvage, et, l'estomac et le cœur serrés, se mirent à tirer de la braise avec des soins religieux, les os de leur beau-frère et gendre. Lorsqu'ils eurent fini cette opération, des os rassemblés ils firent un tas sur lequel Fanikata versa le reste de l'eau dont les rebelles s'étaient servis pour se raser la tête et qui était dans une calebasse au pied du figuier sauvage. Camara défit le petit paquet qu'il avait avec lui, en sortit le boubou qu'il contenait et l'étala par terre. Alors les yeux plus que jamais brouillés de larmes impossibles à retenir, les mains tremblantes, il entassa les os sur le vêtement, y remit le kpété et le tôba, fit un paquet et s'en chargea.

Revenu au Commissariat de Ganmê, Toupilly exposa les faits à Mauthonier et il termina en abrutissant Houngbé de gifles :

« Qui l'eût cru, Mauthonier ? ce salaud s'était volontairement constitué prisonnier afin de venger la mort de madame Kinhou, et il était venu en prison avec ce passe-partout attaché à son phallus ! c'est inimaginable ! Ah, le monstre ! Je vous ferai pendre, tous ! »

Mauthonier dit que j'avais raison quand je lui disais de se méfier de Houngbé, puis il ajouta en s'adressant à Toupilly :

« Tâchons de les rendre utiles à quelque chose. Nous sommes en guerre depuis huit mois et la France a besoin de soldats, de beaucoup de soldats ; tu t'en apercevras tout à l'heure en lisant le courrier, dit-il en regardant les quatre assassins avec stupeur.

— Excellente idée ! Nous avertirons la Justice et l'Armée ; elles s'arrangeront pour tirer profit de cette confrérie de monstres !

— Papagunaïkopoulos est rentré hier de Cotonou ; quant à Gamard, il est toujours avec ses soldats. Nous pourrions leur parler dès aujourd'hui afin de nous débarrasser le

plus vite possible de ces âmes vraiment obscures, dit Mauthonier.

— Tu as raison ! approuva Toupilly, puis se tournant vers Camara et Fanikata :

— Qu'allez-vous faire de ces os, mes pauvres Messieurs ?

— Y a-t-il un train pour Bohicon ? demanda Camara d'une voix rêveuse.

— Oui, il y a un train à onze heures, c'est-à-dire dans une heure, dis-je.

— Nous retournons à Kiniba, dit Camara, où nous enterrerons les os et les instruments de musique d'Ahoua au pied du Kinibaya.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN AVRIL 1960 PAR
EMMANUEL GREVIN et FILS
A LAGNY-SUR-MARNE

Dépôt légal : 2^e trimestre 1960.
N° d'Édition : 1237. — N° d'Impression : 6062.

16/73

JOHN COTTON DANA LIBRARY
Rutgers - the State University
Newark, New Jersey, 07102

T

NEWARK
DANA LIBRARY

P03989.2
B5P5

